Aulnoy, Marie Catherine Le Jumel de Barneville d'

Relation Du Voyage D'Espagne

La Haye (1705)

RELATION DU VOYAGE D'ESPAGNE.

TOME PREMIER.

Quatriéme Edition.





A LA HAYE,
Chez HENRY VAN BULDEREN,
Marchand Libraire, dans le Pooten,
à l'Enseigne de MEZERAY.

M. DCCV.

A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC DE

CHARTRES.

MONSEIGNEUR,

Ce Genie ſublime, qui vous rend l'admiration de toute la Cour, donne à VÔTRE ALTESSE ROYALE *une ſi noble emulation, pour apprendre tout ce qu'un grand Prince doit ſçavoir, qu'elle deſcend même juſqu'aux moindres particularitez, qui peuvent ſatisfaire ſa curioſité: C'eſt ce qui Vous a engagé,*

gagé, MONSEIGNEUR, *de jetter les yeux sur la Relation de mon Voyage d'Espagne, que j'ose vous offrir, & que je vous supplie tres-humblement d'agréer. Vous avez voulu connoître un Pays, dont la Reine vôtre Sœur etoit la Souveraine, & faisoit toute la felicité. Vous avez voulu connoître des Caracteres & des Mœurs qui se communiquent peu aux Etrangers; ce n'a été pour vôtre penetration naturelle que l'ouvrage d'un moment.* VÔTRE ALTESSE ROYALE *comprend toutes choses, sans qu'il lui en coûte aucune peine, & rien n'échappe à ses lumieres. Ceux qui ont l'honneur de l'approcher en demeurent d'accord, & sont charmez du progrès qu'Elle a fait dans les plus belles Sciences:*

Mais

Mais vous allez, MONSEIGNEUR, *nous donner de nouveaux ſujets d'admiration; la noble audace qui brille dans vos yeux, cet auguſte Sang que vous tenez de tant de Rois, qui anime vôtre Cœur, & qui vous inſpire tous les ſentimens des Heros, nous promet des Actions merveilleuſes; & comment auſſi* VÔTRE ALTESSE ROYALE *pourroit-elle manquer de remplir les juſtes Idées que toute la France a ſur Elle, puis qu'Elle va apprendre le Métier de la Guerre ſous le plus ſage & le plus grand Roi de l'Univers. Nos Ennemis allarmez, ſe ſouviendront en vous voyant, que dans les Plaines de Caſſel*, SON A. R. MONSEIGNEUR, *a puni des Temeraires comme eux. Ce Lieu mémorable par la fameuſe*

Bataille qu'il remporta, & dont la Victoire ajoûtée à ses autres Exploits, laisse à la Posterité un Monument éternel de sa Conduite & de sa Valeur, garde encore des Lauriers & des Palmes pour V. A. R. Digne Fils de ce Grand Prince, digne Fils d'une Illustre & Vertueuse Princesse, nous vous verrons revenir couvert de Gloire. Mais entre toutes les Personnes qui le souhaitent, il n'y en aura point qui en ressente plus de joye que moi, & qui soit avec un plus profond respect.

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Altesse Royale,

La tres-humble & tres-obeïssante Servante,



AU LECTEUR.

BIEN qu'il ne ſuffiſe pas d'écrire des choſes vrayes, mais qu'il faille encore qu'elles ſoient vrai-ſemblables pour les faire croire ; & que cette raiſon m'ait donné quelque envie d'ôter de ma Relation les Hiſtoires qui y ſont ; j'en ai été empêchée par des perſonnes d'une Naiſſance & d'un Eſprit ſi diſtingué, qu'il me ſem-

ſemble qu'en ſuivant leurs lumieres, je ne peux manquer. Je ne doute point qu'il n'y en ait d'autres, qui ne m'accuſent d'avoir mis ici des Hyperboles, comme l'on a voulu le perſuader à l'égard des Memoires de la Cour d'Eſpagne : mais celles qui aſſûrent avec le plus de vehemence que l'Ouvrage n'eſt pas juſte, pourroient être convaincuës par leurs propres Lettres, d'avoir mandé à la Cour la plûpart des choſes que j'ai recueillies. Je puis en avoir ſçû quelques-unes, dont elles n'ont pas été informées, ou dont elles croyent ne devoir pas convenir. Un fait n'eſt point faux, parce qu'il n'eſt

n'eſt pas rendu public, ou parce qu'il n'agrée point à quelque particulier. Je n'ai écrit que ce que j'ai vû; ou ce que j'ai appris par des perſonnes d'une probité incontestable. Je n'allegue point des Noms inconnus, ni des Gens dont la mort m'ait fourni la liberté de leur ſuppoſer des Avantures. Il faut auſſi remarquer le Païs, l'humeur & le caractere en general de ceux dont je parle. Ces reflexions aideront à perſuader que de certains Evenemens ſont familiers dans un endroit qui n'arriveroient peut-être pas dans un autre: Mais enfin, ſans demêler leurs cauſes, je me contente d'aſſû-

d'assûrer que ce qui est dans mes Memoires, & ce que l'on trouvera dans cette Relation, est tres-exact & tres-conforme à la vérité.



RELATION DU VOYAGE D'ESPAGNE.

PREMIERE LETTRE.



Uiſque vous voulez être informée de tout ce qui m'arrive & de tout ce que je remarque dans mon Voyage; il faut vous reſoudre, ma chere Couſine, de lire bien des choſes inutiles, pour en trouver quelqu'unes qui vous plaiſent. Vous avez le goût ſi bon & ſi delicat, que vous ne voudriez que des Avantures

choisies, & des particularitez agréables; je voudrois bien aussi ne vous en point raconter d'autres : mais quand on rapporte fidellement les choses telles qu'elles se sont passées, il est difficile de les trouver toûjours comme on les souhaite.

Je vous ai marqué par ma derniere Lettre, tout ce qui m'est arrivé jusqu'à Bayonne. Vous sçavez que c'est une Ville de France, frontiere au Royaume d'Espagne; elle est arrosée par les Rivieres Dadour & de Nivelle, qui se joignent ensemble, & la Mer monte jusques là; le Port & le Commerce y sont considerables; j'y vins d'Axe par eau, & je remarquai que les Bateliers de l'Adour ont la même habitude que ceux de la Garonne; c'est-à-dire, qu'en passant à côté les uns des autres, ils se chantent poüilles, & ils aimeroient mieux n'être point payez de leur voyage, que de manquer à se faire ces sortes de huées, quoi qu'elles étonnent ceux qui n'y sont pas accoûtumez. Il y a deux Chateaux assez forts pour bien defendre la Ville, & l'on y trouve en plusieurs endroits des promenades tres-agréables.

Lorsque je fus arrivée, je priai le Baron de Castelnau, qui m'avoit accompagnée depuis d'Axe, de me donner la connoissance de quelques jolies femmes, avec lesquelles je pûsse attendre sans impatience les littieres qu'on devoit m'envoyer de Saint Sebastien.

Il n'eut pas de peine à me ſatisfaire; parce qu'étant homme de Qualité & de merite, on le conſidere fort à Bayonne; il ne manqua pas dés le lendemain de m'amener pluſieurs Dames me rendre viſite; c'eſt la coûtume en ce Païs, d'aller voir les dernieres venuës, lorſqu'on eſt informé quelles elles ſont.

Elles commencent là de ſe reſſentir des ardeurs du Soleil; leur tein eſt un peu brun; elles ont les yeux brillans; elles ſont aimables & careſſantes; leur eſprit eſt vif, & je vous rendrois mieux raiſon de leur enjoüement ſi j'euſſe entendu ce qu'elles diſoient; ce n'eſt pas qu'elles ne ſçachent toutes parler François: mais elles ont tant d'habitude au langage de leur Province, qu'elles ne peuvent le quitter; & comme je ne le ſçai point, elles faiſoient entr'elles d'aſſez longues converſations où je n'entendois rien.

Quelques-unes qui vinrent me voir, avoient un petit Cochon de lait ſous le bras, comme nous portons nos petits Chiens; il eſt vrai qu'ils étoient fort décraſſez, & qu'il y en avoit pluſieurs avec des Colliers de rubans de differentes couleurs: mais vous conviendrez que c'eſt une inclination fort bizarre, & je ſuis perſuadée qu'il y en a beaucoup entre elles, dont le gout eſt trop bon pour s'accommoder de cette coûtume. Il fallut lors qu'elles danſerent, laiſſer aller dans la chambre

ces vilains animaux, & ils y firent plus de bruit que des Lutins. Ces dames dancerent à ma priere, le Baron de Castelnau ayant envoyé querir les Flutes & les Tabourins. Pour vous faire entendre ce que c'est, il faut vous dire qu'un homme jouë en même tems d'une espece de Fifre & du Tabourin, qui est un Instrument de bois fait en triangle & fort long, à peu prés comme une Trompette marine, montée d'une seule corde, qu'on frape avec un petit bâton, cela rend un son de Tambour assez singulier.

Les hommes qui étoient venus accompagner les Dames; prirent chacun celle qu'il avoit amenée, & le branle commença en rond, se tenant tous par la main; ensuite ils se firent donner des cannes assez longues, ne se tenant plus que deux à deux avec des mouchoirs qui les éloignoient les uns des autres; leurs airs ont quelque chose de guai & de fort particulier, & le son aigu de ces Flutes se mélant à celui des Tabourins, qui est assez guerrier, inspire un certain feu qu'ils ne pouvoient moderer; il me sembloit que c'étoit ainsi que se devoit dancer la Pirrique dont parlent les Anciens, car ces Messieurs & ces Dames faisoient tant de tours, de sauts & de cabriolles, leurs cannes se jettoient en l'air & se reprenoient si adroitement, que l'on ne peut décrire leur legereté & leur souplesse. J'eus aussi beaucoup de plaisir à les

voir : mais cela dura un peu trop longtems ; & je commençois à me laſſer de ce bal mal-ordonné, lorſque le Baron de Caſtelnau qui s'en apperçût, fit apporter pluſieurs Baſſins de tres belles Confitures ſeiches. Ce ſont des Juifs qui paſſent pour Portugais, & qui demeurent à Bayonne, qui les font venir de Gennes ; ils en fourniſſent tout le Païs. On ſervit quantité de Limonades, & d'autres Eaux glacées, dont ces belles Dames bûrent à longs traits, & la Fête finit ainſi.

On me mena le lendemain voir la Synagogue des Juifs au Fauxbourg du Saint Eſprit ; je n'y trouvai rien de remarquable ; Monſieur de S. Pé, Lieutenant de Roi, qui m'étoit venu voir, quoi qu'il fut fort incommodé de la goute, me convia de diner chez lui. J'y fis un repas tres-delicat & magnifique, car c'eſt un Païs admirable pour la bonne chere ; tout y eſt en abondance & à tres-grand marché. J'y trouvai des femmes de Qualité extrémement bien faites, qu'il avoit priées pour me tenir compagnie. La vûë du Château qui donne ſur la Riviere eſt fort belle ; il y a toûjours une bonne Garniſon.

Lorſque je fus de retour chez moi, je demeurai ſurpriſe d'y trouver pluſieurs pieces de toile qu'on m'avoit apportées de la part des Dames qui m'étoient venuës voir, avec des quaiſſes pleines de Confitures ſeiches & de Bougies. Ces manieres me parurent

rent fort honnêtes pour une Dame qu'elles ne connoiſſoient que depuis trois ou quatre jours; mais il ne faut pas que j'oublie de vous dire, qu'on ne peut voir de plus beau linge que celui que l'on fait en ce Païs-là; il y en a d'ouvré, & d'autre qui ne l'eſt point. La toile en eſt faite d'un fil plus fin que les cheveux; & le beau linge y eſt ſi commun, qu'il me ſouvient qu'en paſſant les Landes de Bordeaux, qui ſont des Deſerts où l'on ne rencontre que des Chaumieres & des Païſans qui font compaſſion par leur extrême pauvreté, je trouvai qu'ils ne laiſſoient pas d'avoir d'auſſi belles ſerviettes que les gens de qualité en ont à Paris.

Je ne manquai pas de renvoyer à ces Dames de petits preſens, que je crûs qui leur feroient plaiſir. Je m'étois apperçûë qu'elles aimoient paſſionnément les Rubans, & elles en mettent quantité ſur leur tête & à leurs oreilles; je leur en envoyai beaucoup, & je joignis à cela pluſieurs beaux Evantails; en revanche elles me donnerent des Gands & des Bas de fil d'une fineſſe admirable.

En me les envoyant, elles me convierent d'aller au Salut aux Peres Prêcheurs, qui n'étoient pas éloignez de ma Maiſon: elles ſçavoient que j'ai quelque goût pour la Muſique, & elles voulurent me regaler de ce qu'il y avoit de plus excellent dans la Ville: mais encore qu'il y eût de tres-belles

les voix, l'on ne pouvoit guére avoir de plaisir à les entendre, parce qu'ils n'ont ni la methode ni la belle maniere du chant. J'ai remarqué dans toute la Guyenne & vers Bayonne, que l'on y a de la voix naturellement, & qu'il n'y manque que de bons Maîtres.

Les Littieres que l'on devoit m'envoyer d'Espagne étant arrivées, je songeai à mon départ : mais je vous assure que je n'ai jamais rien vû de plus cher que ces sortes d'Equipages; car chacune des Littieres a son Maître qui l'accompagne; il garde la gravité d'un Senateur Romain, monté sur un Mulet & son Valet sur un autre, dont ils relayent de tems en tems ceux qui portent les Littieres; j'en avois deux, je pris la plus grande pour moi & pour mon enfant; j'avois outre cela quatre Mulles pour mes gens, & deux autres pour mon Bagage. Pour les conduire, il y avoit encore deux Maîtres & deux Valets; voyez quelle misere de payer cette quantité de gens inutiles pour aller jusqu'à Madrid, & pour en revenir aussi, parce qu'ils comptent leur retour au même prix : mais il faut s'accommoder à leur usage, & se ruïner avec eux; car ils traitent les François, ce qui s'appelle de Turc à Maure.

Sans sortir de Bayonne, je trouvai des Turcs & des Maures, & je croi même quelque chose de pis; ce sont les gens de la Doüanne; j'avois fait plomber mes Coffres

Coffres à Paris tout exprés, pour n'avoir rien à démêler avec eux : mais ils furent plus fins, ou pour mieux dire plus opinâtres que moi, & il leur fallut donner tout ce qu'ils demanderent ; j'en étois encore dans le premier mouvement de chagrin, lorſque les Tambours, les Trompettes, les Violons, les Flutes & les Tabourins de la Ville me vinrent faire deſeſperer ; ils me ſuivirent bien plus loin que la Porte Saint Antoine, qui eſt celle par où l'on ſort quand on va en Eſpagne par la Biſcaye ; ils joüoient chacun à leur mode & tous à la fois, ſans s'accorder ; c'étoit un vrai charivari. Je leur fis donner quelque argent ; & comme ils ne vouloient que cela, ils prirent promtement congé de moi. Auſſitôt que nous eûmes quitté Bayonne, nous entrâmes dans une campagne ſterile, où nous ne vîmes que des Chataigniers: mais nous paſſâmes enſuite le long du rivage de la Mer, dont le ſable fait un beau chemin, & la vûë eſt fort agreable en ce lieu.

Nous arrivâmes d'aſſez bonne heure à Saint Jean de Luz ; il ne ſe peut rien voir de plus joli ; c'eſt le plus grand Bourg de France & le mieux bâti, il y a bien des Villes beaucoup plus petites ; ſon Port de Mer eſt entre deux hautes Montagnes, qu'il ſemble que la Nature a placées exprés pour le garantir des orages ; la riviere de Nivelle s'y dégorge, la Mer y remonte fort haut, & les grandes Barques viennent com-

commodément dans le Quai. On dit que les Matelots en ſont tres-habiles à la pêche de la Baleine & de la Moluë. On nous y fit fort bonne chere, & telle, que la table étoit couverte de Pyramides de Gibier : mais les Lits ne repondoient point à cette bonne chere, il leur manque des Matelats ; ils mettent deux ou trois lits de plumes de Coq les uns ſur les autres, & ces plumes ſortant de tous les côtez font fort mal paſſer le temps. Je croyois lorſqu'il fallut payer, que l'on m'alloit demander beaucoup, mais ils ne me demanderent qu'un demi Loüis, & aſſûrément il m'en auroit coûté plus de cinq Piſtolles à Paris ; la ſituation de S. Jean de Luz eſt extrémement agreable.

On trouve dans la grande Place, une belle Egliſe bâtie à la moderne ; l'on paſſe en ce lieu la Riviere de Nivelle, ſur un Pont de bois d'une extraordinaire longueur. Il y a là des Peagers qui font payer le droit des Marchandiſes, & des hardes que l'on porte avec ſoi. Ce droit n'eſt reglé que par leur volonté, & il eſt exceſſif quand ils voyent des Etrangers. Je me tuois de parler François, & de proteſter que je n'étois point Eſpagnolle, ils feignoient de ne me pas entendre, ils me rioient au nez ; & s'enfonçant la tête dans leurs Cappes de Bearn, il me sembloit voir des Voleurs déguiſez en Capucins. Enfin, ils me taxerent à dix-huit Ecus ; ils

ils trouvoient que c'étoit grand marché, & pour moy je trouvois bien le contraire : Mais je vous l'ai déja dit, ma chére Cousine, quand on voyage en ce Païs ici, il faut faire provision de bonne heure de patience & d'argent.

Je vis le Château d'Artois qui paroit assez fort ; & un peu plus loin Orognes, où l'on ne parle que Biscain, sans se servir de la Langue Françoise ni de l'Espagnolle. Je n'avois dessein que d'aller coucher à Iron, qui n'est éloigné de Saint Jean de Luz que de trois petites lieuës, & j'étois partie aprés midi : mais la dispute que nous avions euë avec les Gardes du Pont, la peine que nous eûmes à passer les Montagnes de Beotie, & le mauvais tems joint à d'autres petits embarras qui survinrent, furent cause que nous n'arrivâmes qu'à la nuit au bord de la riviere de Bidassoa, qui separe la France de l'Espagne. Je remarquai le long du chemin depuis Bayonne jusques-là, des petits Chariots sur lesquels on met toutes les choses que l'on transporte, il n'y a que deux rouës qui sont de fer ; & le bruit en est si grand, qu'on les entend d'un quart de lieuë lorsqu'il y en a plusieurs ensemble, ce qui arrive toûjours, car on en rencontre soixante & quatre vingt à la fois : ce sont des Bœufs qui les traînent. J'en ai vû de pareils dans les Landes de Bordeaux, & particulierement du côté d'Axe.

La Riviere de Bidassoa est d'ordinaire

fort petite : mais les neiges fonduës l'avoient grossie à tel point, que nous n'eûmes pas peu de peine à la passer, les uns en bateau, & les autres à la nage sur leurs Mulets ; il faisoit un grand clair de Lune, à la faveur duquel on me fit remarquer à main droite, l'Isle de la Conference, où s'est fait le Mariage de nôtre Roi avec Marie Thérese, Infante d'Espagne. Je vis peu aprés la Forteresse de Fontarabie, qui est au Roi d'Espagne ; elle est à l'embouchûre de cette petite Riviere. Le flux & reflux de la Mer y entre. Nos Rois prétendoient autrefois qu'elle leur appartenoit, & ceux d'Espagne le prétendoient aussi. Il y a eu de si grandes contestations là dessus, particulierement entre les Habitans de Fontarabie, & ceux d'Andaye, qu'ils en sont venus plusieurs fois aux mains. Cette raison obligea Loüis XII. & Ferdinand, de régler qu'elle seroit commune entre les deux Nations. Les François & les Espagnols partagent les droits de la Barque ; ces derniers tirent le payement de ceux qui passent en Espagne, & les premiers le reçoivent de ceux qui vont en France, mais des deux côtez l'on rançonne également.

La Guerre n'empêche point le Commerce sur cette Frontiere. Il est vrai que c'est une necessité dont leur vie dépend ; ils mourroient de misére, s'ils ne s'entr'assistoient. Ce païs appellé la Biscaye, est

plein

plein de hautes Montagnes, où l'on trouve beaucoup de mines de fer. Les Biſcayens grimpent ſur les Rochers auſſi vîte & avec autant de legereté, que feroit un Cerf. Leur langue (ſi l'on peut appeller langue un tel baragoüin) eſt ſi pauvre, qu'un même mot ſignifie pluſieurs choſes. Il n'y a que les Naturels du Païs qui la puiſſent entendre; & l'on m'a dit qu'afin qu'elle leur ſoit plus particuliere, ils ne s'en ſervent pas pour écrire; ils font apprendre à leurs enfans à lire & à écrire en François ou en Eſpagnol, ſelon le Roy duquel ils ſont Sujets. Il eſt vrai qu'auſſi tôt que j'eûs paſſé la petite Riviere de Bidaſſoa, on ne m'entendoit plus, à moins que je ne parlaſſe Caſtillan; & ce qui eſt de ſingulier, c'eſt qu'un demi quart d'heure auparavant, on ne m'auroit pas entenduë ſi je n'avois parlé François.

Je trouvay de l'autre côté de cette Riviere un Banquier de S. Sebaſtien à qui j'étois recommandée; il m'attendoit avec deux de ſes parens; les uns & les autres étoient vêtus à la *Schomberg*, c'eſt proprement à la maniere de France, mais d'une maniere ridicule; les Juſt'aucorps ſont courts & larges, les manches ne paſſent pas le coude, & ſont ouvertes par devant; celles de leurs chemiſes ſont ſi amples, qu'elles tombent plus bas que le Juſt'aucorps. Ils ont des Rabats ſans avoir de colets de pourpoint, des Peruques où il y a

plus

plus de cheveux qu'il n'en faut pour en faire quatre autres bien faites, & ces cheveux sont plus frisez que du crin boüilly ; l'on ne peut voir des gens plus mal coëffez. Ceux qui ont leurs Cheveux les portent fort longs & fort plats ; ils les separent sur le côté de la tête, & en passent une partie derriere les oreilles : mais quelles oreilles, bon Dieu ! je ne croi pas que celles de Midas fussent plus grandes, & je suis persuadée que pour les allonger, ils se les tirent étant encore petits ; ils y trouvent sans doute quelque sorte de beauté.

Mes trois Espagnols me firent en mauvais François de tres grands & tres ennuyeux complimens ; nous passâmes le Bourg de Tran, qui est à peu prés à un quart de lieuë de la Riviere, & nous arrivâmes ensuite à Irun, qui en est éloigné d'un autre quart de lieuë. Cette petite Ville est la premiere d'Espagne que l'on trouve en sortant de France. Elle est mal bâtie ; Les ruës en sont inégales, & il n'y a rien dont on puisse parler. Nous entrâmes dans l'Hôtellerie par l'Ecurie, où donne le pied du degré par où l'on monte à la Chambre : c'est l'usage du Païs. Je trouvay cette Maison fort éclairée par une quantité de Chandelles qui n'étoient guére plus grosses que des alumettes ; il y en avoit bien quarante dans ma Chambre, attachées sur des petits morceaux de bois. L'on avoit mis au milieu un brasier plein

de

de noyaux d'Olives en charbon, pour ne pas faire mal à la tête.

L'on me ſervit un grand ſouper que les Galands Eſpagnols m'avoient fait preparer : mais tout étoit ſi plein d'ail, de ſafran & d'épice, que je ne pûs manger de rien; & j'aurois fait fort mauvaiſe chere, ſi mon Cuiſinier ne m'eût accommodé un petit Ragoût de ce qu'il pût trouver le plûtôt prêt.

Comme je ne voulois aller le lendemain qu'à Saint Sebaſtien, qui n'en eſt éloigné que de ſept ou huit lieuës, je crûs que je devois dîner avant que de partir. J'étois encore à table, lorſqu'une de mes femmes m'apporta ma Montre pour la monter à midy, comme c'étoit ma coûtume ; c'étoit une Montre d'Angleterre de Tampion, qui rappelloit les heures, & qui me coûtoit cinquante Loüis. Mon Banquier qui étoit auprés de moi, me témoigna quelqu'envie de la voir ; je la luy donnai avec la civilité que l'on a d'ordinaire, lorſque l'on preſente ces ſortes de choſes, ç'en fût aſſez : mon homme ſe leve, me fait une profonde reverence, „ & me dit qu'il ne méritoit pas un Pre- „ ſent ſi conſiderable ; mais qu'une Da- „ me comme moi n'en pouvoit faire d'au- „ tre ; qu'il m'engageoit ſa foi & ſa pa- „ rolle qu'il garderoit ma montre toute „ ſa vie, & qu'il m'en avoit la derniere obligation. Il la baiſa, en achevant ce beau

beau compliment, & l'enfonça dans une poche plus creuſe qu'une beſaſſe. Vous m'allez trouver bien ſotte, de ne rien dire à tout cela ; j'en tombe d'accord : mais je vous avouë que je demeurai ſi ſurpriſe de ſon procedé, que la Montre avoit déja diſparu, avant que je pûſſe bien déterminer ce que je voulois faire. Mes femmes & ceux de mes gens qui ſe trouverent preſens, me regardoient ; je les regardois auſſi, toute rouge de honte & de chagrin d'être priſe pour dupe. Je ne l'aurois pas été long tems ; car, graces à Dieu, je ſçai fort bien comme on refuſe ce que l'on ne veut pas donner, mais je fis reflexion que cét Homme devoit me compter une groſſe ſomme pour achever mon Voyage, & pour renvoyer de l'argent à Bordeaux où j'en avois pris, que j'avois des Lettres de credit pour lui, ſur leſquelles, en cas de fâcheries, il pouvoit me faire attendre, & dépenſer deux fois la valeur de la Montre. Enfin, je la lui laiſſai, & j'eſſaïai de me faire honneur d'une choſe qui me faiſoit grand dépit.

J'ai ſçû depuis cette petite Avanture, que c'eſt la mode en Eſpagne, lorſque l'on preſente quelque choſe à quelqu'un, & qu'on baiſe la main, que ce quelqu'un peut l'accepter s'il en a envie. Voilà une aſſez plaiſante mode ; & comme je ne l'ignore plus, ce ſera ma faute ſi j'y ſuis ratrapée.

Je partis de cette Hôtellerie, où l'on acheva de me ruïner; car tout est gueux en ce Païs-là, & tout y voudroit être riche aux dépens du Prochain. Peu aprés que nous fûmes sorties de la Ville, nous entrâmes dans les Montagnes des Pyrenées, qui sont si hautes & si droites, que lors qu'on regarde en bas, l'on voit avec frayeur les Precipices qui les environnent. Nous allâmes de cette maniere jusqu'à Rentery. Dom Antonio (c'est le nom de mon Banquier) prit les devans; & pour me faire aller plus commodément, il m'obligea de quitter ma Littiere, parce qu'encore que nous eussions traversé beaucoup de Montagnes, il en restoit de plus difficiles à passer. Il me fit entrer dans un petit Bateau qu'il avoit fait preparer pour descendre sur la riviere d'Andaye, jusqu'à ce que nous fussions proche de l'embouchure de la Mer, où nous vîmes d'assez près les Gallions du Roi d'Espagne; il y en avoit trois d'une grandeur & d'une beauté considerable; nos petits Bateaux étoient ornez de plusieurs Banderolles peintes & dorées, ils étoient conduits par des Filles d'une habileté & d'une gentillesse charmante: il y en a trois à chacun, deux qui rament & une qui tient le Gouvernail.

Ces Filles sont grandes; leur taille est fine, le tein brun, les dents admirables; les cheveux noirs & lustrez comme du geais,

geais; elles les nattent & les laissent tomber sur leurs épaules, avec quelques rubans qui les attachent; elles ont sur la tête une espece de petit voile de Mousseline brodée de fleur d'or & de soye qui voltige & qui couvre la gorge; elles portent des pendans d'Oreilles d'or & de Perles, & des Colliers de Corail; elles ont des especes de Just'aucorps comme nos Bohémiennes; dont les manches sont fort serrées. Je vous asseure qu'elles me charmerent. L'on me dit que ces Filles au Pied-marin nageoient comme des Poissons, & qu'elles ne souffroient entre-elles ni femmes ni hommes; c'est une espece de petite Republique où elles viennent de tous côtez, & leurs parens les y envoyent jeunes.

Quand elles veulent se marier, elles vont à la Messe à Fontarabie; c'est la Ville la plus proche du lieu qu'elles habitent, & c'est là que les jeunes gens se viennent choisir une femme à leur gré; celui qui veut s'engager dans l'Himenée, va chez les parens de sa Maîtresse leur déclarer ses sentimens, regler tout avec eux; & cela étant fait, l'on en donne avis à la Fille; si elle en est contente, elle se retire chez eux, où les Nôces se font.

Je n'ai jamais vû un plus grand air de gayeté, que celui qui paroît sur leurs visages; elles ont de petites Maisonnettes qui sont le long du rivage, & elles sont sous de vieilles Filles ausquelles elles obeïssent

ſent comme ſi elles étoient leurs Meres; elles nous contoient toutes ces particularitez en leur langage, & nous les écoutions avec plaiſir, lorſque le Diable qui ne dort point nous ſuſcita noiſe.

Mon Cuiſinier qui eſt Gaſcon, & de l'humeur vive des gens de ce Païs-là, étoit dans un de nos Bateaux de ſuite aſſis proche d'une jeune Biſcayenne qui lui parut tres-jolie; il ne ſe contenta pas de le lui dire, il voulut lever ſon Voile, & le voulut bien fort; elle n'entendit point de raillerie, & ſans autre compliment elle lui caſſa la tête avec un Aviron, armé d'un Croc, qui étoit à ſes pieds. Quand elle eut fait cét exploit, la peur la prit, elle ſe jetta promptement dans l'eau, quoi qu'il fit un froid extrême; elle nagea d'abord avec beaucoup de vîteſſe: mais comme elle avoit tous ſes habits, & qu'il y avoit loin juſqu'au rivage; les forces commencerent à lui manquer; pluſieurs filles qui étoient ſur la Gréve, entrerent vîte dans leurs Bateaux pour la ſecourir : cependant celles qui étoient reſtées avec le Cuiſinier, craignant la perte de leur Compagne, ſe jetterent ſur lui comme deux Furies, elles vouloient reſolument le noyer, & le petit Bateau n'en alloit pas mieux, car il penſa deux ou trois fois ſe renverſer; nous voyons du nôtre toute cette querelle, & mes gens étoient bien empêchez à les ſeparer & à les appaiſer.

Je

Je vous asseure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu, qu'il étoit tout en sang; & mon Banquier me dit que quand on irritoit ces jeunes Biscayennes, elles étoient plus farouches & plus à craindre que de petits Lions. Enfin nous prîmes terre; & nous étions à peine debarquez, que nous vîmes cette Fille que l'on avoit sauvée bien à propos, car elle commençoit à boire lorsqu'on la tira de l'eau; elle venoit à nôtre rencontre avec plus de cinquante autres, chacune ayant une Rame sur l'épaule: elles marchoient sur deux longues files, & il y en avoit trois à la tête qui joüoient parfaitement bien du Tambour de Basque; celle qui devoit porter la parolle s'avança, & me nommant plusieurs fois *Andria*, qui veut dire Madame (c'est tout ce que j'ai retenu de sa Harangue) elle me fit entendre que la peau de mon Cuisinier leur resteroit, ou que les Habits de leur Compagne seroient payez à proportion de ce qu'ils étoient gâtez. En achevant ces mots, les joüeuses de Tambours commencerent à les fraper plus fort; elles pousserent de hauts cris, & ces belles Pyrates firent l'Exercice de la Rame, en sautant & dançant avec beaucoup de disposition & de bonne grace.

Dom Antonio, pour m'indemniser du Present qu'il m'avoit escamoté (j'en parle souvent, mais il me tient encore au cœur) voulut pacifier toutes choses; il trouvoit

que mon Cuisinier qui se croyoit suffisamment battu, auroit raison de ne vouloir rien donner, & ce fut lui qui distribua quelques Patagons à la Troupe Maritime. A cette vûë, elles firent des cris encore plus grands & plus longs que ceux qu'elles avoient déja faits, & elles me souhaiterent un heureux voyage & un promt retour, chacune dançant & chantant avec les Tambours de Basque.

Nous entrâmes dans un chemin tres-rude, & nous montâmes long-tems par des sentiers si étroits, au bas desquels il y a des Precipices, que j'avois grand peur que les Mulets qui portoient ma Littiere ne fissent un faux pas. Nous passâmes ensuite une Campagne sabloneuse. Je m'arrêtai quelque tems au Convent de S. François; il est bâti proche de la riviere d'Andaye: nous la traversâmes sur un Pont de bois extrémement long; & bien que nous fussions fort proche de S. Sebastien, nous ne l'apercevions point encore, parce qu'une butte de sable assez haute cachoit cette Ville: elle est située au pied d'une Montagne qui sert d'un côté comme de Digue à la Mer; elle en est si proche, qu'elle y forme un Bassin, & les Vaisseaux viennent jusqu'au pied de cette Montagne, pour se mettre à l'abri des orages; car il y a quelquefois là des tempêtes extraordinaires, & des Ouragans si affreux, que les Navires à l'ancre perissent dans le Port. Il est profond & fermé de deux Môles, qui

ne

ne laissent qu'autant de place qu'il en faut pour passer un seul Navire. On a élevé en cét endroit une grosse Tour quarrée, où il y a toûjours une bonne Garnison pour se défendre en cas de surprise; le jour étoit beau pour la Saison où nous sommes; je trouvai la Ville assez jolie; elle est ceinte d'un double mur. Il y a plusieurs pieces de Canon sur celui qui donne du côté de la Mer, avec des bastions & des demi-lunes; elle est située dans une Province d'Espagne nommée Guipuscoa; les dehors en plaisent infiniment à cause que la Mer, comme je viens de vous le dire, lui sert de Canal. Les Ruës de cette Ville sont longues & larges, pavées d'une grande pierre blanche qui est fort unie, & toûjours nettes; les Maisons en sont assez belles, & les Eglises tres propres, avec des Autels de bois chargez depuis la Voûte jusqu'au bas, de petits Tableaux grands comme la main. Les Mines de Fer & d'Acier se trouvent tres facilement dans tout le Païs; on y en voit de si pur, que l'on tient qu'il n'y en a point de pareil en Europe, c'est leur plus grand trafic. On y embarque les Laines, qui viennent de la vieille Castille, & il s'y fait un gros Commerce. Bilbao & Saint Sebastien sont les deux Ports les plus considerables que le Roi d'Espagne ait sur l'Ocean; le Château est tres élevé & d'une mediocre defense, j'y ai pourtant vû d'assez belles pieces de Canon, & il y en a

quantité le long des Ramparts : mais la Garnison est si foible, que des femmes la battroient avec leurs Quenoüilles.

Tout est aussi cher dans cette Ville qu'à Paris: on y fait tres-bonne chere, le Poisson y est excellent, & l'on me dit que les Fruits y étoient d'un goût & d'une beauté admirable. Je descendis dans la meilleure Hôtellerie : & quelque tems aprés que j'y fus, Dom Fernand de Tolede envoya un Gentilhomme sçavoir s'il pourroit me voir sans m'incommoder : mon Banquier qui le connoissoit, & qui étoit pour lors dans ma Chambre, me dit que c'étoit un Espagnol de grande Qualité, Neveu du Duc d'Albe, qu'il venoit de Flandres, & qu'il alloit à Madrid.

Je le reçûs avec l'honnêteté qui étoit deuë à sa Naissance, & j'y ajoûtai bientôt des égards particuliers pour son propre merite; c'est un Cavalier qui est bien fait de sa personne, qui a de l'esprit & de la politesse; il est complaisant & agreable, il parle aussi bien François que moi : mais comme je sçai l'Espagnol, & que je serois bien aise de le sçavoir encore mieux, nous ne parlâmes qu'en cette Langue.

Je restai tres satisfaite de ses manieres;
„ il me dit qu'il étoit venu en poste depuis
„ Bruxelles; & que si je le trouvois bon,
„ il augmenteroit mon train & seroit de
„ ma suite, Je crûs qu'il railloit, & je

 lui

lui répondis en plaisantant, mais il ajoû- "
ta que les chemins étoient si remplis de "
Neiges, qu'effectivement il lui seroit "
impossible d'aller en poste; qu'il pour- "
roit bien faire sur des Chevaux de plus "
grandes traites que s'il alloit en Littiere: "
mais que l'honneur de m'accompagner, "
&. . . . . Enfin je connus qu'il étoit fort honnête, & qu'il ne démentoit point la galanterie naturelle aux Cavaliers Espagnols; je regardai comme un tres-grand secours, d'avoir un homme de cette Qualité, & du Païs, qui sçauroit se faire entendre, & encore mieux se faire obeïr par les Muletiers, qui ont des têtes de fer & des ames de boüe.

Je lui dis que j'étois fort aise de l'avoir rencontré, & que les fatigues du chemin me seroient bien adoucies, par une aussi bonne Compagnie que la sienne. Il commanda aussi-tôt à son Gentilhomme d'aller chercher une Littiere pour lui; il étoit déja tard, il prit congé de moi, & je me couchai aprés avoir fort bien soupé: car, ma chere Cousine, je ne suis pas une Heroïne de Roman, qui ne mange point.

Je commençois à peine à m'endormir, lorsque j'entendis quelqu'un parler François si proche de moi, que je crûs d'abord que c'étoit dans ma Chambre: mais ayant écouté avec plus d'attention, je connus que c'étoit dans une Chambre qui n'étoit sepa-

rée de la mienne que par une cloiſon d'aïs aſſez mal joints. J'ouvris mon rideau du côté de la ruelle, j'apperçûs de la lumiere au travers des planches, & je vis deux Filles, dont la plus âgée paroiſſoit avoir dix-ſept à dix-huit ans; ni l'une ni l'autre n'étoient pas de ces beautez ſans défauts; mais elles avoient tant d'agrémens, le ſon de la voix ſi beau, & une ſi grande douceur ſur le viſage, que j'en fus charmée.

La plus jeune qui ſembloit continuer la converſation, diſoit à l'autre: Non, ma
„ ſœur, il n'y a point de remede à nos
„ maux; il faut mourir ou les tirer des
„ mains de cet indigne Vieillard. Je ſuis reſoluë à tout, dit l'autre, en pouſſant un profond ſoûpir, m'en dût-il coûter la
„ vie; Qu'avons-nous à ménager? n'a-
„ vons-nous pas tout ſacrifié pour eux? Alors, faiſant reflexion ſur leurs infortunes, elles s'embraſſerent, & ſe prirent à pleurer fort douloureuſement: & aprés avoir conſulté, & dit encore quelques parolles, dont je perdois la plus grande partie à cauſe de leurs ſanglots, elles conclurent qu'il falloit qu'elles écriviſſent: chacune le fit de ſon côté, & voici à peu prés ce qu'elles ſe lûrent l'une à l'autre.

Ne juge pas de mon amour & de ma douleur par mes parolles; je n'en ai point qui puiſſe t'exprimer l'un & l'autre; mais ſouviens-toi que tu vas me perdre, ſi tu ne te

portes

portes aux dernieres extremitez, contre celui qui nous persecute. Il vient de me faire dire, que si je tarde à partir, il nous sera arrêter. Juge par cét indigne traitement de ce qu'il merite, & souviens toi que tu me dois tout, puisque tu me dois mon cœur.

Il me semble que l'autre Billet étoit en ces termes.

Si je pouvois assurer ton repos en perdant le mien, je t'aime assez pour t'en faire le sacrifice. Oui, je te fuirois si tu pouvois être heureux sans moi; mais je connois trop ton cœur pour t'en croire capable. Cependant, tu reste aussi tranquille dans ta prison, que si tu me voyois sans cesse: remps tes chaînes sans differer, punis l'ennemi de nôtre amour, mon cœur en sera la recompense.

Aprés avoir fermé ces Billets, elles sortirent ensemble, & je vous avouë que j'eûs de l'inquietude pour elles, & beaucoup d'envie de sçavoir ce qui pouvoit être arrivé à deux si jolies personnes. Cela m'empêcha de me rendormir, & j'attendois qu'elles revinssent, quand tout d'un coup l'on entendit un grand bruit dans la maison. Dans ce moment, je vis un Vieillard qui entroit dans cette Chambre, suivi de plusieurs Valets; il tenoit les Cheveux d'une de ces belles filles, tortillez au tour de son bras, & la tiroit aprés lui comme

une miserable victime ; sa sœur n'étoit pas traitée avec moins de cruauté par ceux qui la menoient. Perfides, leur disoit-il, „ vous n'étes pas contentes du tort irrepa-„ rable que vous faites à mes Neveux ; vous „ voulez leur persuader d'être mes bou-„ reaux : Si je ne vous avois surprise avec „ ces Billets seducteurs, qu'en pouvoit-il „ arriver ! Quelles suites funestes n'au-„ rois-je pas eu lieu d'en craindre ? Mais „ vous me payerez tout pour une bonne „ fois. Dés que le jour paroîtra, je vous „ ferai punir comme vous le meritez. Ah, „ Seigneur ! (dit celle des deux qu'il te-„ noit encore) considerez que nous som-„ mes des filles de Qualité, & que nôtre „ Alliance ne peut vous deshonorer ; que „ vos Neveux nous ont donné leur foi & „ reçû la nôtre ; que dans un âge si peu „ avancé, nous avons tout quitté pour les „ suivre ; que nous sommes Etrangeres, „ & abandonnées de tout le monde. Que „ deviendrons-nous ? Nous n'oserions „ retourner chez nos parens ; si vous vou-„ lez nous y contraindre, ou nous mettre „ en prison, donnez nous plûtôt la mort „ tout d'un coup. Les larmes qu'elle versoit en abondance, acheverent de me toucher sensiblement, & si le Vieillard en avoit été aussi attendri que moi, il leur auroit bien tôt rendu le repos & la joye.

Mes Femmes qui avoient entendu un si grand bruit, & si proche de ma Chambre,

bre, se leverent, dans la crainte qu'il ne me fût arrivé quelque accident; je leur fis signe de s'approcher doucement, & de regarder à travers les planches ce triste spectacle. Nous écoutions ce qu'ils disoient, lorsque deux hommes l'épée à la main, entrerent dans ma chambre, dont mes Femmes avoient laissé la porte ouverte : ils avoient le desespoir peint sur le visage; & la fureur dans les yeux : J'en eus une si grande frayeur, que je ne vous la puis bien exprimer; ils se regarderent sans rien dire, & ayant entendu la voix du Vieillard ils coururent de ce côté-là.

Je ne doutai point que ce ne fut les deux Amans, & c'étoit eux en effet, qui entrerent comme deux Lions dans cette Chambre. Ils inspirerent une si grande terreur à ces marauts de Valets, qu'il n'y en eut aucun qui osât s'approcher de son Maître pour le défendre, quand ses Neveux s'avancerent vers lui, & lui mirent l'épée sur la gorge Barbare, lui dirent ils, pou- «
vez-vous traiter ainsi des Filles de qua- «
lité que nous devons épouser : Pour être «
nôtre Tuteur, avez vous droit d'être «
nôtre Tiran; Et n'est-ce pas nous arra- «
cher la vie, que de nous separer de ce «
que nous aimons? Nous pourrions bien «
à present vous en faire porter une juste «
punition, mais nous sommes incapables «
de nous vanger d'un homme de vôtre «
âge, qui n'est pas en état de se defendre: «

„ donnez-nous vôtre parolle, & nous ju-
„ rez ſur ce qu'il y a de plus Saint, qu'en
„ reconnoiſſance de la vie que nous vous
„ laiſſons, vous contribuërez à nôtre bon-
„ heur, & que vous ſouffrirez que nous
„ executions ce que nous leur avons pro-
„ mis.

Le pauvre Vieillard étoit ſi tranſſi, que les paroles lui mouroient dans la bouche; il jura plus que l'on ne vouloit, il ſe mit à genoux, il baiſa plus de cent fois ſon poûce mis en croix ſur un autre de ſes doigts, à la maniere d'Eſpagne. Il leur dit néan-
„ moins, qu'en tout ce qu'il avoit fait,
„ il n'avoit enviſagé que leurs propres in-
„ terêts; que ſans cette vûë il devoit lui
„ être fort indifferent qu'ils ſe mariaſſent
„ à leur fantaiſie; & qu'enfin cela étoit
„ reſolu, qu'il ne s'y opposeroit de ſa vie.
Deux de ſes Domeſtiques le prirent ſous les bras, & l'emporterent plûtôt qu'ils ne lui aiderent à marcher. Alors les Cavaliers ſe voyant libres, ſe jetterent entre les bras de leurs Maîtreſſes, ils ſe dirent les uns aux autres, tout ce que la douleur, l'amour & la joye peuvent inſpirer dans de pareilles occaſions. Mais en vérité, il faudroit avoir le cœur auſſi touché & auſſi content qu'étoit le leur, pour redire toutes ces choſes. Elles ne ſont propres qu'aux perſonnes plus tendres que vous ne l'êtes, ma chere Couſine, diſpenſez moi donc de vous en fatiguer. J'étois ſi fatiguée moi-même de n'a-

n'avoir pas encore dormi, que je ne les entendois plus que confusément ; mais pour ne les plus entendre du tout, je m'enfonçai dans mon lit, & je me couvris la tête de ma couverture.

Le lendemain, Dom Fernand de Tolede m'envoya des Vins de liqueurs, avec une grande quantité de Confitures & d'Oranges. Dés qu'il crût que l'on me pouvoit voir, il y vint; aprés l'avoir remercié de son present, je lui demandai s'il n'avoit rien entendu de ce qui s'étoit passé pendant la nuit; il me dit que non, parce qu'il étoit dans un autre corps de Logis; mais qu'il en avoit déja appris quelque chose. J'allois lui raconter ce que j'en sçavois, lorsque nôtre Hôtesse entra dans ma Chambre. Elle me venoit prier de la part des deux Cavaliers, qui m'avoient fait si grande peur, l'épée à la main, de vouloir bien recevoir leurs excuses. Elle me dit aussi que deux demoiselles, qui étoient proche de Blaye, souhaitoient de me faire la reverence. Je répondis à ces honnêtetez comme je devois, & ils ne tarderent guéres sans venir.

Que le retour de la joye produit des effets charmans ! Je trouvai ces Messieurs fort bien faits, & ces Demoiselles tres-aimables ; ni les uns ni les autres n'avoient plus sur leurs visages les caracteres du désespoir, un air de gayeté étoit répandu dans leurs actions & dans leurs paroles. L'aîné des deux

deux freres me dit tout ce que l'on peut dire de plus honnête, ſur la bévûë qu'ils avoient faite d'entrer dans ma Chambre : il ajoûta, qu'il avoit bien remarqué la peur qu'il m'avoit cauſée ; mais qu'il m'avoüoit que dans ce moment, il ſe poſſedoit ſi peu, qu'il n'avoit ſçû penſer à autre choſe qu'à ſecourir ſa Maîtreſſe. Vous auriez été blâmable, lui dis je, ſi vous aviez penſé à autre choſe ; cependant, s'il eſt vrai que vous ayez envie de reparer l'allarme que vous m'avez donnée, ne refuſez pas de ſatisfaire ma curioſité ; & ſi ces belles perſonnes y veulent conſentir, apprenez moi ce qui vous a reduits les uns & les autres aux extrémitez où vous avez été. Il les regarda comme pour demander leur approbation, & elles la donnerent de fort bonne grace à ce que je ſouhaitois ; il commença ainſi.

„ Nous ſommes deux Freres, Madame, nez à Burgos, & d'une des meilleures Maiſons de cette Ville. Nous étions encore fort jeunes, lorſque nous reſtâmes ſous la conduite d'un Oncle qui prit ſoin de nôtre éducation & de nôtre bien, qui eſt aſſez conſiderable, pour n'envier pas celui d'autrui. Dom Diegue (c'eſt le nom de nôtre Oncle) avoit lié depuis long tems une tres-étroite amitié avec un Gentilhomme qui demeure proche de Blaye, dont le merite eſt beaucoup au deſſus de ſa fortune ;

„ on

on l'appelle Monsieur de Messignac. Comme nôtre Oncle avoit resolu de nous envoyer quelque tems en France, il l'écrivit à son ami, qui lui offrit sa Maison; il l'accepta avec joye. Il nous fit partir, & il y a un an que l'on nous y reçût avec beaucoup de bonté. Madame de Messignac nous traita comme ses propres enfans; elle en a plusieurs : mais de ses quatre filles, celles que vous voyez, sont les plus aimables. Il auroit été bien difficile de les voir tous les jours, de demeurer avec elles, & de se deffendre de les aimer éperduëment.

Mon Frere me cacha d'abord sa passion naissante : je lui cachai aussi la mienne; nous étions tous deux dans une mélancolie extrême : l'inquietude d'aimer sans être aimez, & la crainte de déplaire à celles qui causoient nôtre passion, tout cela nous tourmentoit cruellement : mais une nouvelle peine augmenta encore celles que nous avions déja : ce fut une jalousie effroyable que nous prîmes l'un contre l'autre. Mon Frere voyoit bien que j'étois amoureux; il crût que c'étoit de sa Maîtresse; je le regardai aussi comme mon Rival, & nous avions une haine l'un contre l'autre qui nous auroit porté aux dernieres extremitez, si un jour que je m'étois trouvé dans un état à ne pouvoir plus ignorer ma destinée, sans mourir de

„ dou-

„ douleur, je ne me fusse déterminé à
„ découvrir mes sentimens à Mademoisel-
„ le de Messignac : mais comme je n'étois
„ pas assez hardi pour lui parler moi-mê-
„ me, j'écrivis sur des Tablettes quelques
„ Vers que j'avois faits pour elle, & je les
„ glissai dans sa poche ; elle ne s'en apper-
„ çût point. Mon Frere qui m'observoit
„ toûjours, le remarqua ; & badinant
„ avec elle, il les prit adroitement, &
„ trouva que c'étoit une déclaration d'a-
„ mour, timide & respectueuse que je
„ lui faisois. Il les garda jusques au soir,
„ que m'étant retiré dans ma chambre,
„ avec la derniere inquietude, il vint m'y
„ trouver ; & m'embrassant tendrement,
„ il me dit qu'il venoit me témoigner
„ l'excés de sa joye, de me sçavoir amou-
„ reux de Mademoiselle de Messignac.
„ Je demeurai comme un Homme frapé
„ de la Foudre ; je voyois mes Tablettes
„ entre ses mains ; je me persuadois qu'el-
„ le lui en avoit fait un sacrifice, & qu'il
„ venoit insulter à mon malheur. Il con-
„ nût à mon air & dans mes yeux, une
„ partie de ce que je pensois. Détrompez-
„ vous, continua-t-il, elle ne m'a point
„ confié vos Tablettes ; je les ai prises sans
„ qu'elle ait eu le tems de les voir. Je
„ veux vous servir auprés d'elle : mais,
„ mon cher Frere, servez moi aussi au-
„ prés de sa Sœur aînée. Je l'embrassai
„ alors, & je lui promis tout ce qu'il vou-

loit ; ainſi mutuellement nous nous ren- “
dions de bons offices l'un à l'autre ; & “
nos Maîtreſſes qui ne connoiſſoient point “
encore le pouvoir de l'Amour, commen- “
cerent à s'accoûtumer à en entendre “
parler. “

Ce ſeroit abuſer de vôtre patience, de “
vous dire, Madame, comme nous par- “
vimes enfin par nos ſoins & nos aſſidui- “
tez à gagner leurs cœurs. Que d'heu- “
reux momens ! Que de beaux jours ! “
de voir ſans ceſſe ce que l'on aime, d'en “
être aimé, de ſe trouver enſemble à la “
Campagne, où la vie innocente & cham- “
pêtre laiſſe goûter ſans trouble les plai- “
ſirs d'une paſſion naiſſante : c'eſt une fe- “
licité que l'on ne peut exprimer. “

Comme l'Hyver approchoit, Mada- “
me de Meſſignac fut à Bordeaux où elle “
avoit une Maiſon ; nous l'y accompa- “
gnâmes : mais cette Maiſon n'étoit pas “
aſſez grande pour nous loger avec toute “
ſa famille ; nous en primes une proche “
de la ſienne. Bien que cette ſeparation ne “
fut que pour la nuit, nous ne laiſſâmes “
pas de la reſſentir vivement ; ce n'étoit “
plus ſe trouver à tous momens, nos “
viſites avoient un certain air de cere- “
monies qui nous allarmoit : mais nos “
allarmes redoublerent beaucoup, lorſ- “
que nous vîmes deux Hommes riches & “
bien faits s'attacher à Meſdemoiſelles de “
Meſſignac, & attaquer la Place en for- “

„ me ;

„ me ; cela s'appelle, qu'ils déclarerent „ qu'ils pretendoient à l'Himenée, & „ qu'ils furent agreablement écoutez du „ pere & de la mere. O Dieu ! que de- „ vinmes nous ? leurs affaires alloient „ fort vîte ; & nos cheres Maîtresses qui „ partageoient nôtre desespoir, méloient „ tous les jours leurs larmes avec les nô- „ tres. Enfin, aprés nous être bien tour- „ mentez, & avoir cherché mille moyens „ inutiles, je me resolus d'aller trouver „ Monsieur de Messignac Je lui parlai, & „ je lui dis tout ce que ma passion me pût „ inspirer, pour lui persuader de differer „ ces Mariages. Il me dit qu'il recevoit „ avec reconnoissance les offres que mon „ frere & moi lui faisions : que n'étant „ point encore en âge, ce que nous fe- „ rions à present pourroit être cassé dans „ la suite ; qu'il aimoit l'honneur ; que „ sa fortune étoit mediocre ; mais qu'il „ s'estimeroit toûjours heureux tant qu'il „ pourroit vivre sans reproche ; que mon „ Oncle qui nous avoit confiez à lui, se- „ roit en droit de l'accuser de nous avoir „ seduits ; & qu'en un mot il n'y falloit „ pas penser.

„ Je me retirai dans une affliction incon- „ cevable ; je la partageai avec mon Fre- „ re, & ce fut un trouble affreux parmi „ nous. Monsieur de Messignac pour met- „ tre le comble à nos malheurs, écrivit à „ mon Oncle ce qui se passoit, & le con-

„ jura

jura de nous donner des ordres précis de “
partir. Il le fit auſſi-tôt ; & ne voyant “
plus de remede à nos maux, nous fû- “
mes mon Frere & moi trouver Meſde “
moiſelles de Meſſignac ; nous nous jet- “
tames à leurs pieds, nous leur dîmes ce “
qui peut perſuader des cœurs déja pré- “
venus;nous leur donnâmes nôtre Foi,& “
des Promeſſes ſignées de nôtre ſang : en- “
fin l'Amour acheva de les vaincre, elles “
conſentirent à leur enlevement. Il ne “
nous fut pas mal-aiſé de prendre des me- “
ſures juſtes, & nôtre Voyage avoit été “
heureux juſqu'à nôtre arrivée ceans : “
mais il y a deux jours qu'entrant dans “
cette Maiſon, la premiere perſonne qui “
ſe preſenta à nous ce fut Dom Diegue. Il “
étoit impatient de nôtre retour ; & pour “
ſe tirer de peine, il venoit nous querir “
lui-même. Que devinmes-nous à cette “
vûë ? Il nous fit arrêter comme des cri- “
minels ; & oubliant que Meſdemoiſelles “
de Meſſignac étoient les Filles de ſon “
meilleur ami, & perſonnes de Qualité, “
il les chargea d'injures & les accabla de “
menaces, aprés qu'il eut appris d'un de “
mes gens que nous avions reſolu d'aller “
incognito juſques à Madrid, chez des “
parens que nous y avons, pour attendre “
en ce lieu que nous euſſions une entiere “
liberté de declarer nôtre Mariage. Il “
nous enferma dans une Chambre pro- “
che de la ſienne;& nous y étions,lorſque “

» ces

„ Démoiselles sont venuës cette nuit au
„ clair de la Lune tousser sous nos fenê-
„ tres Nous les avons entenduës, & nous
„ y sommes courus. Elles nous ont fait
„ voir leurs Lettres; & nous cherchions
„ quelque chose pour les tirer, quand mon
„ Oncle a été averti de ce qui se passoit. Il
„ est descendu sans bruit avec tous ses
„ gens, & à nos yeux il a outragé ces ai-
„ mables Personnes. Dans l'excés de nô-
„ tre desespoir, nos forces ont sans doute
„ augmenté, nous avons enfonce les Por-
„ tes que l'on avoit fermées sur nous: &
„ nous courions pour les secourir, lors
„ qu'imprudemment, Madame, nous
„ sommes entrez dans vôtre Chambre.

Le Cavalier se tût en cét endroit, & je trouvai qu'il avoit raconté sa petite Histoire avec esprit. Je le remerciai, & j'offris à ces Demoiselles mes soins & ceux de mes amis pour appaiser leur Famille. Elle les accepterent, & m'en témoignerent beaucoup de reconnoissance.

Quelques Dames de la Ville qui me sont venu voir veulent m'arrêter; elles me proposent d'aller chez des Religieuses dont le Convent est au haut de la Côte; elles m'offrent de m'y faire entrer, & me disent que la veuë de ce lieu n'a point de bornes; que l'on découvre, tout à la fois la Mer, des Vaisseaux, des Villes, des Bois & des Campagnes; elles vantent fort la voix, la beauté & les agrémens de ces Reli-

gieu-

gieuſes. Ajoûtez à cela, que le mauvais tems eſt augmenté d'une telle maniere, & que la Neige eſt tombée en ſi grande abondance, que perſonne ne me conſeille de me mettre en chemin. J'ai balancé un peu: mais l'impatience que j'ai de me rendre à Madrid, l'emporte ſur toutes ces conſiderations, & je pars demain; j'ai reçû de mon Banquier l'argent dont j'avois beſoin. Il ne faut pas au reſte que j'oublie de vous dire, que les Habitans de cette Ville ont un Privilege aſſez particulier, & dont auſſi ils ſe vantent beaucoup. C'eſt que lorſqu'ils traitent de quelques Affaires avec le Roi d'Eſpagne, & que c'eſt directement avec lui, il eſt obligé de leur parler la tête découverte; on ne m'en a pû dire la raiſon.

On m'a avertie qu'il faut faire une groſſe proviſion pour ne pas mourir de faim en quelques endroits par où nous devons paſſer: comme les Jambons & les Langues de Porc ſont en réputation dans le Païs, j'en ai fait prendre une bonne quantité; & à l'égard du reſte, nous n'avons rien oublié. Cependant c'eſt aujourd'hui le jour du Courrier, je ne veux pas laiſſer paſſer cette occaſion de vous donner de mes nouvelles, ma chere Couſine, & de vous aſſeurer de toute ma tendreſſe.

A S. Sebaſtien, ce 20. Fevrier 1679.



SECONDE LETTRE.

JE reprens ſans compliment la ſuite de mon Voyage, ma chere Couſine; en ſortant de Saint Sebaſtien, nous entrâmes dans un chemin fort rude, qui aboutit à des Montagnes ſi affreuſes & ſi eſcarpées, que l'on ne peut les monter qu'en grimpant; on les appelle Sierra de Sant Adrian. Elles ne montrent que des Precipices & des Rochers ſur leſquels un Amant deſeſperé ſe tuëroit à coup ſûr, pour peu qu'il en eut envie. Des Pins d'une hauteur extraordinaire couronnent la cime de ces Montagnes : tant que la vûë peut s'étendre, on ne voit que des Deſerts coupez de Ruiſſeaux plus clairs que le Criſtal. Vers le haut du Mont Saint Adrian, on trouve un Rocher fort élevé, qui ſemble avoir été mis au milieu du chemin pour en fermer le paſſage, & ſeparer ainſi la Biſcaye de la vieille Caſtille.

Un long & penible travail a percé cette Maſſe de pierre en façon de voûte : on mar-

marche quarante ou cinquante pas dessous, sans recevoir de jour que par les ouvertures qui sont à chaque entrée. Elles sont fermées par de grandes Portes. On trouve sous cette voûte, une hôtellerie que l'on abandonne l'Hyver à cause des Neiges. On y voit aussi une petite Chapelle de Saint Adrian, & plusieurs Cavernes où d'ordinaire les Voleurs se retirent; de sorte qu'il est dangereux d'y passer, sans être en état de se défendre. Lorsque nous eûmes traversé le Roc, nous montâmes encore un peu pour arriver jusqu'au sommet de la Montagne, que l'on tient la plus haute des Pyrennées; elle est toute couverte de grands bois de haitre: Il n'a jamais été une si belle solitude, les ruisseaux y coulent comme dans les valons; la vûë n'est bornée que par la foiblesse des yeux; l'ombre & le silence y régnent, & les Ecos répondent de tous côtez. Nous commençames ensuite à descendre autant que nous avions monté: l'on voit en quelques endroits de petites plaines peu fertiles, beaucoup de sables, & de tems en tems des Montagnes couvertes de gros Rochers. Ce n'est pas sans raison, qu'en passent si proche l'on apprehende qu'il ne s'en détache quelqu'un dont on seroit asseurément écrasé; car on en voit qui sont tombez du sommet, & qui se sont arrêtez dans la pante sur d'autres Rochers; & ceux-là ne trouvant rien en leur chemin, seroient mal pas-

ser le tems aux Voyageurs. Je faisois toutes ces reflexions à mon aise; car j'étois seule dans ma Littiere avec mon Enfant, & la conversation d'une petite fille n'est pas d'un grand secours. Une Riviere nommée Urrola, assez grosse, mais qui étoit beaucoup augmentée par les Torrens & les Neiges fonduës, coule le long du chemin & forme d'espace en espace des Nappes d'eau & des Cascades qui tombent avec un bruit & une impetuosité sans pareille; cela donne beaucoup de plaisir à la vûë.

On ne trouve pas là de ces beaux Châteaux qüi bordent la Loire, & qui font dire aux Voyageurs que c'est le Païs des Fées. Il n'y a sur ces Montagnes que des cabanes de Bergers & quelques petits Hameaux si reculez, que pour y arriver il faut les chercher long tems; cependant tous ces Objets naturels, quoi qu'affreux, ne laissent pas que d'avoir quelque chose de tres beau: les Neiges étoient si hautes, que nous avions toûjours vingt hommes qui nous frayoient les chemins avec des pêles. Vous allez peut être croire qu'il m'en coûtoit beaucoup: mais les ordres sont si bien établis & si bien observez, que les Habitans d'un Village sont obligez de venir au devant des Voyageurs, & de les conduire jusqu'à ce qu'on trouve les Habitans d'un autre Village, & comme l'on n'a aucun engagement de leur rien donner, la plus petite liberalité les satisfait. On adjoûte à ce premier soin, celui

celui de ſonner les Cloches ſans ceſſe, pour avertir les Voyageurs des lieux où ils peuvent faire retraite dans un ſi mauvais tems; il eſt tres-rare d'en voir un pareil en ce Païs; & l'on m'aſſeura que depuis quarante ans, les Neiges n'y avoient pas été ſi hautes que nous les trouvions: ainſi on les regardoit comme une eſpece de prodige, & il ſe paſſe beaucoup d'Hyvers ſans qu'il gelle dans toute cette Province.

Nôtre Troupe étoit ſi groſſe, que nous l'aurions bien diſputé à ces fameuſes Caravannes qui vont à la Méque: car ſans compter mon train & celui de Don Fernand de Tolede, il ſe joignit à nous proche de Saint Sebaſtien trois Chevaliers avec leurs gens, qui revenoient d'une Commanderie de Saint Jacques. Ils étoient deux de cét Ordre, & un de celui d'Alcantara. Ceux-là portoient leurs Croix rouges faites en forme d'Epée brodée, ſur l'épaule; & celui d'Alcantara, en avoit une verte: Un des deux premiers eſt d'Andalouſie, l'autre de Galice & le troiſiéme de Catalogne. Ils ſont d'une Naiſſance diſtinguée: celui d'Andalouſie ſe nomme Don Eſteve de Carrajal; celui de Galice s'appelle Don Sanche Sanniento; & celui de Catalogne, Don Frederic de Cardonne. Ils ſont bien-faits, & ſçavent fort le monde. J'en reçois toutes les honnêtetez poſſibles, & je leur trouve quelque choſe de nos manieres Françoiſes. Il eſt vrai auſſi qu'ils ont voya-

gé dans toute l'Europe, & que cela les a rendus fort polis. Nous allâmes coucher à Galareta; c'est un Bourg peu distant du Mont Saint Adrian, situé dans la petite Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava, qui fait partie de la Biscaye. Nous y fûmes tres mal: l'on compte de là à Saint Sebastien, onze lieuës.

Nous eûmes un plus beau chemin depuis Galareta jusqu'à Victoria, que nous ne l'avions eu le jour précedent. La terre y rapporte beaucoup de Bleds & de Raisins, & les Villages y sont fort prés les uns des autres. Nous trouvâmes les Gardes de la Doüanne, qui font payer les Droits du Roi lorsqu'on passe d'un Royaume à l'autre, & les Royaumes en Espagne sont d'une mediocre étenduë; ce Droit se prend sur les hardes & sur l'argent que l'on porte. Ils ne nous dirent rien par une raison assez naturelle, c'est que nous étions les plus forts. Don Fernand de Tolede m'avoit raconté le soir, que l'on voyoit proche de nôtre chemin le Château de Quebare; où l'on disoit qu'il revenoit un Lutin, & il me dit cent extravagances que les Habitans du Païs croyoient, & dont ils étoient si bien persuadez, qu'effectivement personne n'y vouloit demeurer. Je sentis un grand desir d'y aller: car encore que je sois naturellement aussi poltronne qu'une autre, je ne crains pas les Esprits; & quand bien j'aurois été peureuse, nôtre Troupe étoit si grosse, que

je comprenois assez qu'il n'y avoit rien à risquer. Nous prîmes un peu sur la gauche, & nous fûmes au Bourg de Quebare; le Maître de l'Hôtellerie où nous entrâmes, avoit les Clefs du Château; il disoit en nous y menant, que le *Duende*, c'est-à dire l'Esprit folet, n'aimoit pas le monde: que quand nous aurions été mille ensemble, si l'envie lui en prenoit il nous battroit tous à nous laisser pour morts. Je commençai à trembler; Don Fernand de Tolede & Don Frederic de Cardonne qui me donnoient la main, s'apperçûrent bien de ma frayeur, & s'en éclaterent de rire. J'en eus honte, je feignis d'être rasseurée, & nous entrâmes dans le Château, qui auroit pû passer pour un des plus beaux, si l'on avoit pris soin de l'entretenir. Il n'y avoit aucuns Meubles, excepté dans une grande Salle une Tapisserie fort ancienne, qui representoit les Amours du Roi Don Pedro le Cruel, & de Donna Maria de Padilla. On la voyoit dans un endroit assise comme une Reine au milieu des autres Dames, & le Roi lui mettoit sur la tête une Couronne de Fleurs. Dans un autre, elle étoit à l'ombre d'un Bois, le Roi lui montroit un Epervier qu'il tenoit sur le poing: Et dans un autre encore, elle paroissoit en habit de Guerriere, & le Roi tout armé lui presentoit une Epée, ce qui m'a fait croire qu'elle avoit été à quelque expedition de Guerre

avec lui. Elle étoit tres-mal dessinée, & Don Fernand disoit qu'il avoit vû de ses Portraits, qu'elle avoit été la plus belle & la plus mauvaise personne de son Siecle, & que les Figures de cette Tapisserie ne ressembloient ni à Elle ni au Roi; son Nom, son Chifre, & ses Armes étoient par tout. Nous montâmes dans une Tour, au haut de laquelle étoit un Donjon, & c'est là que l'Esprit folet demeuroit: mais apparemment il étoit en Campagne, car assurément nous ne vîmes & nous n'entendîmes rien qui eut aucun rapport avec lui, & aprés avoir parcouru ce grand Bâtiment, nous en sortîmes pour reprendre nôtre chemin. En approchant de Victoria, nous traversâmes une plaine tres agreable; elle est terminée par la Ville que l'on trouve au bout, & qui est située dans cette Province d'Espagne dont je viens de parler, nommée Alava; c'en est la Ville Capitale, aussi bien que la premiere de Castille: elle est fermée de deux enceintes de Murailles, dont l'une est vieille & l'autre moderne; du reste, il n'y a aucunes Fortifications. Aprés que je me fus un peu délassée de la fatigue du chemin, l'on me proposa d'aller à la Comedie: mais en attendant qu'elle commençât, j'eus un vrai plaisir de voir arriver dans la grande Place quatre Troupes de jeunes hommes precedez de Tambours & de Trompettes; ils firent plusieurs tour, & enfin tout d'un coup ils commencerent

la

la mélée à coups de pelotes de Neige avec tant de vigueur, qu'il n'a jamais été si bien peloté; ils étoient plus de deux cens qui se faisoient cette petite guerre; de vous dire ceux qui tomboient, qui se relevoient, qui culbutoient, qui étoient culbutez, & le bruit & la huée du Peuple, en vérité cela ne se peut: mais je fus obligée de les laisser dans ce ridicule combat, pour me rendre au lieu où se devoit representer la Comedie. Quand j'entrai dans la Salle, il se fit un grand cry de *mira*, *mira*, qui veut dire regarde, regarde. La Décoration du Theatre n'étoit pas magnifique. Il étoit élevé sur des Tonneaux & des Planches mal rangées, les Fenêtres toutes ouvertes; car on ne se sert point de Flambeaux, & vous pouvez penser tout ce que cela derobe à la beauté du Spectacle. On joüoit la Vie de saint Antoine, & lorsque les Comediens disoient quelque chose qui plaisoit, tout le monde crioit *Victora*, *Victora*; j'ai appris que c'est la coûtume de ce Païs ici. J'y remarquai que le Diable n'étoit pas autrement vêtu que les autres, & qu'il avoit seulement des bas couleur de feu, & une paire de cornes pour se faire reconnoître. La Comedie n'étoit que de trois Actes, & elles sont toutes ainsi. A la fin de chaque Acte serieux, on en commençoit un autre de farce & de plaisanteries, où paroissoit celui qu'ils nomment *El gracioso*, c'est à-dire le Boufon, qui parmi un grand nom-

bre de choses assez fades, en dit quelque fois qui sont un peu moins mauvaises. Les entre Actes étoient mêlez de Danses au son des Harpes & des Guitarres. Les Comediennes avoient des Castagnettes, & un petit Chapeau sur la tête : c'est la coûtume quand elles dansent : & lorsque c'est la Sarabande, il ne semble pas qu'elles marchent, tant elles coulent legerement. Leur maniere est toute differente de la nôtre : Elles donnent trop de mouvement à leurs bras, & passent souvent la main sur leur chapeau & sur leur Visage, avec une certaine grace qui plaît assez ; elles jouent admirablement bien des Castagnettes.

Au reste, ne pensez pas, ma chere Cousine, que ces Comediens, pour être dans une petite Ville, soient forts differens de ceux de Madrid. L'on ma dit que ceux du Roi sont un peu meilleurs : mais enfin, les uns & les autres joüent ce que l'on appellé, *la Comedias famosas*, je veux dire les plus belles & les plus fameuses Comedies ; & en vérité, la plûpart sont tres-ridicules. Par exemple, quand saint Antoine disoit son *Confiteor*, ce qu'il faisoit assez souvent, tout le monde se mettoit à genoux, & se donnoit des *mea culpa* si rudes, qu'il y avoit de quoi s'enfoncer l'estomac.

Ce seroit ici un endroit à vous parler de leurs Habits ; mais il faut, s'il vous plaît, que vous attendiez que je sois à Madrid ;

drid; car, deſcription pour deſcription, il vaut mieux choiſir ce qui eſt de plus beau : Je ne puis pourtant m'empêcher de vous dire, que toutes les Dames que je vis dans cette Aſſemblée, avoient une ſi prodigieuſe quantité de rouge, qui commence juſte ſous l'œil, & qui paſſe du menton aux oreilles & aux épaules, & dans les mains, que je n'ai jamais vû d'écreviſſes cuites d'une plus belle couleur.

La Gouvernante de la Ville s'approcha de moi : elle touchoit mes Habits, & retiroit vîte ſa main, comme ſi elle s'étoit brûlée. Je lui dis en Eſpagnol, qu'elle n'eut point de peur. Elle s'apprivoiſa aiſément, & me dit que ce n'étoit pas par crainte; mais qu'elle avoit apprehendé de me deplaire : qu'il ne lui étoit pas nouveau de voir des Dames Françoiſes; & que s'il lui étoit permis, elle aimeroit fort à prendre leurs modes. Elle fit apporter du chocolat, dont elle me preſenta; & l'on ne peut diſconvenir qu'on ne le faſſe ici meilleur qu'en France. La Comedie étant finie, je pris congé d'elle, aprés l'avoir remerciée de toutes ſes honnêtetez.

Le lendemain, comme j'entrois dans l'Egliſe pour entendre la Meſſe, je vis un Hermite qui avoit l'air d'un homme de Qualité, & qui me demanda l'aumône ſi humblement, qui j'en fus ſurpriſe. Don Fernand l'ayant remarqué, s'approcha de moi, & me dit, „ La perſonne que vous

„ regardez, Madame, eſt d'une Illuſtre „ Maiſon, & d'un grand merite ; mais ſa „ deſtinée à été bien malheureuſe. Vous me faites naître, lui dis-je, une forte curioſité d'en ſçavoir d'avantage : vou- „ drez-vous bien la ſatisfaire ? Je voudrai „ toûjours ce qui dépendra de moi pour „ vous plaire, me dit-il, mais je ne ſuis pas „ aſſez bien informé de ſes Avantures, „ pour entreprendre de vous les raconter, „ & je croi qu'il vaut mieux que je l'enga- „ ge de vous en faire le recit lui même. Il me quitta, & fut auſſi-tôt l'embraſſer, comme l'on s'embraſſe quand on ſe connoît. Don Frederic de Cardonne & Don Eſteve de Carrajal l'avoient déja abordé, par ce qu'ils le connoiſſoient; & lorſque Don Fernand les eut joints, ils le prierent tous tres-inſtamment de venir avec eux quand on auroit dit la Meſſe. Il s'en défendit avec force; mais lui ayant dit que j'étois Etrangere, & qu'ils le conjuroient que je puſſe apprendre de lui-même, ce qui l'avoit obligé de ſe faire Hermite, il y conſentit enfin, à condition que je lui permettrois d'amener un de ſes amis, qui étoit parfaitement bien informé de tout ce qui le regardoit. Rendons- „ nous juſtice, continua-t-il, & jugez ſi je „ pourrois raconter de telles particularitez „ avec l'Habit que je porte. Ils trouverent qu'il avoit raiſon, & le prierent de vouloir amener ſon ami ; c'eſt ce qu'il fit peu aprés que je fus revenuë chez moi. Il me preſenta

un Cavalier tres bien fait ; & prenant congé de nous fort civilement, il lui dit, qu'il lui seroit obligé de satisfaire la cu-« riosité que Dom Fernand de Toledo « m'avoit donnée de connoître la source « de ses malheurs : ce Gentilhomme prit place auprés de moi, & commença en ces termes.

Je me trouve fort heureux, Madame, « que mon ami m'ait choisi pour satisfaire « l'envie que vous avez de sçavoir ses « Avantures ; mais j'apprehende de ne « m'en pas acquitter aussi bien que je le « voudrois. Celui dont vous voulez ap-« prendre l'Histoire a été un des Hommes « du monde le mieux fait ; il seroit difficile « d'en bien juger à present, qu'il est com-« me enseveli dans son Habit d'Hermite. « Il avoit la tête belle, l'air grand, la « taille aisée, toutes les manieres d'un « homme de Qualité ; avec cela, un es-« prit charmant, beaucoup de bravoure « & de liberalité. Il est né à Cagliari, Ca-« pitale de l'Isle de Sardagne, d'une des « plus Illustres & des plus riches Maisons « de tout ce Païs. «

On l'éleva avec un de ses Cousins ger-« mains ; & la simpathie qui se trouva dans « leur humeur & dans leurs inclinations, « fut si grande, qu'ils étoient bien plus « étroitement unis par l'amitié que par le « sang : ils n'avoient rien de secret l'un pour « l'autre ; & lors que le Marquis de Barba-«

„ ran fut marié (c'est le nom de son Cousin)
„ leur tendresse continua de la même force.
„ Il épousa la plus belle personne du
„ monde, & la plus accomplie : elle n'a-
„ voit que quatorze ans. Elle étoit heri-
„ tiere d'une tres-grande Maison ; le Mar-
„ quis decouvroit tous les jours de nou-
„ veaux charmes dans l'esprit & dans la
„ personne de sa Femme, qui augmen-
„ toient aussi tous les jours sa passion. Il
„ parloit sans cesse de son bonheur à Dom
„ Loüis de Barbaran ; c'est le nom, Ma-
„ dame, de mon Ami ; & lorsque quel-
„ ques affaires obligeoient le Marquis de
„ s'éloigner, il le conjuroit de rester au-
„ prés de la Marquise, & de la consoler
„ de son absence. Mais, ô Dieu ! qu'il
„ est mal-aisé quand on est dans un âge
„ incapable de réflexions serieuses, de
„ voir sans cesse une personne si belle,
„ si jeune & si aimable, & de la voir avec
„ indifference ! Don Loüis aimoit déja
„ éperduëment la Marquise, & croyoit
„ encore ne l'aimer qu'à cause de son Ma-
„ ri. Pendant qu'il étoit dans cette er-
„ reur, elle tomba dangereusement ma-
„ lade : il en eut des inquietudes si violen-
„ tes, qu'il connut alors, mais trop tard,
„ qu'elles étoient causées par une passion
„ qui devoit faire tous les malheurs de sa
„ vie. Se trouvant en cét état, & n'y pou-
„ vant plus resister ; il se fit la derniere
„ violence ; & se resolut, enfin, de fuïr

&

& de s'éloigner d'un lieu où il risquoit « de mourir d'amour, ou de trahir les de- « voirs de l'amitié. La plus cruelle mort « lui auroit semblé plus douce que l'execu- « tion de ce dessein; cependant lorsque la « Marquise commença de se porter mieux, « il fut chez elle pour lui dire adieu; & ne « la plus voir. «

Elle étoit occupée à choisir parmi plu- « sieurs Pierreries de grand prix, celles « qui étoient les plus belles, dont elle vou- « loit ordonner un nouvel assortiment. « Don Loüis étoit à peine entré dans « sa Chambre, qu'elle le pria, avec « cet air de familiarité que l'on a pour « ses proches, de lui aller querir d'au- « tres Pierreries qu'elle avoit encore dans « son Cabinet. Il y courut; & par un bon- « heur auquel il ne s'attendoit point, il « trouva parmi ce qu'il cherchoit le Por- « trait de la Marquise fait en émail entou- « ré de diamans & rataché d'un cordon de « ses cheveux; il étoit si ressemblant, « qu'il n'eut pas la force de resister au desir « pressant qu'il eut d'en faire un larcin. Je « vais la quitter, disoit il; je ne la verrai « plus, je sacrifie tout mon repos à son « Mari. Helas! n'en est-ce pas assez, & « ne puis-je point sans crime chercher « dans mes peines une consolation aussi « innocente que celle-ci? Il baisa plusieurs « fois ce Portrait: il le mit à son bras, il « le cacha avec soin; & retournant vers le- «

„ le avec ces Pierreries, il lui dit en
„ tremblant la resolution qu'il avoit prise
„ de voyager. Elle en parut étonnée; elle
„ en changea de couleur: Il la regardoit
„ dans ce moment; il eut le plaisir de s'en
„ appercevoir, & leurs yeux d'intelligence
„ en disoient bien plus que leurs paroles.
„ Hé! qui peut vous obliger, Dom Loüis,
„ lui dit elle, de nous quiter: vôtre Cou-
„ sin vous aime si tendrement; je vous es-
„ time; nous sommes ravis de vous voir;
„ il ne pourra vivre sans vous. N'avez-
„ vous pas déja voyagé? Vous avez sans
„ doute qu'elqu'autre raison pour vous
„ éloigner; mais au moins ne me la cachez
„ pas. Dom Loüis penetré de douleur, ne
„ pût s'empêcher de pousser un profond
„ soûpir; & prenant une des belles mains
„ de cette charmante personne, sur laquel-
„ le il attacha sa bouche: Ha! Madame, que
„ me demandez vous, lui dit il, que vou-
„ lez vous que je vous dise; & que puis-je
„ en effet vous dire dans l'état où je suis?
„ La violence qu'il se faisoit pour cacher
„ ses sentimens lui causa une si grande foi-
„ blesse, qu'il tomba demi mort à ses
„ pieds. Elle resta troublée & confuse à cet-
„ te vûë; elle l'obligea de s'asseoir auprés
„ d'elle; elle n'osoit lever les yeux sur lui,
„ mais elle lui laissoit voir des larmes
„ qu'elle ne pouvoit s'empêcher de ré-
„ pandre, ni se resoudre de lui cacher.

„ A peine étoient-ils remis de cette pre-
miere

miere émotion où le cœur n'écoute que « ses mouvemens, lorſque le Marquis « entra dans la Chambre. Il vint embraſ- « ſer Dom Loüis, avec tous les témoigna- « ges d'une parfaite amitié ; & il fut in- « conſolable, quand il apprit qu'il par- « toit pour Naples. Il n'ômit rien pour « l'en diſſuader: il lui montra inutilement « toute ſa douleur, il ne s'y rendit point : « il prit congé de la Marquiſe ſur le « champ, & ne la revit plus. Le Mar- « quis ſortit avec lui ; il ne le quitta point « juſqu'au moment de ſon départ. C'é- « toit une augmentation de peine pour « Don Loüis, il auroit bien voulu reſter « ſeul pour avoir une entiere liberté de « s'affliger. «

La Marquiſe fut ſenſiblement touchée « de cette ſeparation ; elle s'étoit apper- « çûë qu'il l'aimoit avant qu'il l'eût bien « connu lui-même : & elle lui trouvoit un « merite ſi diſtingué, qu'à ſon tour elle « l'avoit aimé ſans le ſçavoir : mais elle « ne le ſçût que trop aprés ſon départ. « Comme elle ſortoit d'une grande ma- « ladie, dont elle n'étoit pas encore bien « remiſe, ce ſurcroit de chagrin la fit tom- « ber dans une langueur qui la rendit « bien tôt méconnoiſſable ; ſon devoir, ſa « raiſon, ſa vertu la perſecutoient égale- « ment : elle ſentoit avec une extrême re- « connoiſſance les bontez de ſon Mari, « & elle ne pouvoit ſouffrir qu'avec beau- «
coup «

„ coup de douleur ; qu'un autre que lui „ occupât ses pensées & remplit sa tendresse : Elle n'osoit plus prononcer le „ nom de Dom Loüis ; elle ne s'informoit jamais de ses nouvelles ; elle s'étoit fait un devoir indispensable de „ l'oublier ; cette attention qu'elle avoit „ sur elle-même, lui faisoit souffrir „ un continuel martyre ; elle en fit la „ confidence à une de ses Filles qu'elle „ aimoit cherement. Ne suis-je pas „ bien malheureuse, lui dit-elle, il faut „ que je souhaite de ne revoir jamais un „ homme pour lequel je ne suis plus en „ état d'avoir de l'indifference, son Idée „ m'est toûjours presente ; trop ingenieuse à me nuïre, je croi même le voir „ en la personne de mon Epoux, la ressemblance qui est entre eux ne sert qu'à „ entretenir ma tendresse. Ha ! Mariane, il faut que je meure pour expirer ce „ crime, bien qu'il soit involontaire ; „ il ne me reste que ce moyen de me défaire d'une passion dont je n'ai pû jusqu'ici être Maîtresse, Helas ! que n'ai-je point fait pour l'étouffer, cette passion qui ne laisse pas de m'être chere ! „ elle accompagnoit ces paroles de mille „ soûpirs : elle fondoit en larmes ; & bien „ que cette Fille eut de l'esprit & beaucoup „ d'attachement pour sa Maîtresse, elle „ ne lui pouvoit rien dire qui fut capable „ de la consoler.

Cepandant le Marquis reprochoit tous ««
les jours à sa Femme son indifference ««
pour Dom Loüis. Je ne puis souffrir, ««
lui disoit-il, que vous ne pensiez plus à ««
l'homme du monde que j'aime davanta- ««
ge, & qui avoit pour vous tant de com- ««
plaisance & tant d'amitié. Je vous avouë ««
que c'est une espece de dureté qui fait ««
mal juger de la bonté de vôtre cœur : ««
mais convenez au moins, Madame, ««
qu'il n'étoit pas encore parti, que vous ««
l'aviez déja oublié. Dequoi lui serviroit ««
mon souvenir, disoit la Marquise avec ««
une langueur charmante, ne voyez-vous ««
point qu'il nous fuït? ne seroit-il pas en- ««
core avec nous s'il nous avoit véritable- ««
ment aimez ? Croyez-moi, Seigneur, ««
il merite un peu qu'on l'abandonne à son ««
tour. Tout ce qu'elle pouvoit dire ne re- ««
buta point le Marquis : il la persecutoit ««
sans cesse pour qu'elle écrivit à Dom ««
Loüis de revenir. Un jour entr'autre ««
qu'elle étoit entrée dans son Cabinet ««
pour lui parler de quelques affaires, elle ««
le trouva occupé à lire une Lettre de ««
Dom Loüis qu'il venoit de recevoir. ««

Elle voulut se retirer : mais il prit ce ««
moment pour l'obliger de faire ce qu'il ««
souhaitoit : il lui dit fort serieusement, ««
qu'il ne pouvoit plus supporter l'absence ««
de son Cousin, qu'il étoit resolu de l'aller ««
trouver : qu'il y avoit déja deux ans qu'il ««
étoit parti, sans témoigner aucun de- ««

sir ««

» ſir de revoir ſon Païs & ſes amis : qu'il
» étoit perſuadé qu'il auroit plus de défe-
» rence pour ſes prieres que pour les ſien-
» nes : qu'il la conjuroit de lui écrire : &
» qu'enfin, elle pouvoit choiſir, ou de lui
» donner cette ſatisfaction, ou de ſe reſou-
» dre à le voir partir pour Naples, où Don
» Loüis devoit faire quelque ſejour. Elle
» demeura ſurpriſe & embaraſſée de cette
» propoſition : mais connoiſſant qu'il at-
» tendoit avec une extrême inquietude
» qu'elle ſe fut déterminée : Que voulez-
» vous que je lui mande, Seigneur, lui
» dit-elle d'un air triſte ? dictez-moi cette
» Lettre, je l'écrirai ; c'eſt tout ce que je
» puis, & je croi même que c'eſt plus que
» je ne dois. Le Marquis tranſporté de joye
» l'embraſſa tendrement, il la remercia de
» ſa complaiſance, & lui fit écrire ces pa-
» roles devant lui.

Si vous avez de l'amitié pour nous, ne differez pas vôtre retour, j'ai des raiſons preſſantes pour le ſouhaiter ; je vous veux du mal, que vous ſongiez ſi peu à revenir ; & c'eſt payer les ſentimens que l'on a pour vous, d'une indifference qui n'eſt pas ordinaire. Revenez, Don Loüis, je le ſouhaite ; je vous en prie ; & s'il m'étoit permis de me ſervir de termes plus preſſans, je dirois peut-être que je vous l'ordonne.

» Le Marquis fit un paquet ſeul de cette
fata-

fatale Lettre, afin que Don Loüis ne pût croire que c'étoit par ſon ordre que la Marquiſe la lui avoit écrite; & l'ayant envoyé au Courrier, il en attendoit le ſuccès avec une impatience qui n'eſt pas concevable. Que devint cét Amant à la vûë d'un ordre ſi cher & ſi peu eſperé! Bien qu'il eut remarqué des diſpoſitions de tendreſſe dans les regards de cette belle perſonne, il n'auroit oſé ſe promettre qu'elle eut ſouhaité ſon retour, ſa raiſon ſe revoltoit contre ſa joye. Que je ſuis mal-heureux, diſoit-il, j'adore la plus aimable de toutes les femmes, & je n'oſe lui vouloir plaire; elle a de la bonté pour moi, l'honneur & l'amitié me défendent d'en profiter. Que ferai-je donc ô Ciel! que ferai-je; je m'étois flaté que l'abſence me pourroit guérir; helas! c'eſt un remede que j'ai tenté inutilement; je n'ai jamais jetté les yeux ſur ſon Portrait, que je ne me ſois trouvé plus amoureux & plus miſerable que lorſque je la voyois tous les jours. Il faut lui obeïr: elle ordonne mon retour, elle veut bien me revoir, & elle ne peut ignorer ma paſſion: Lorſque je pris congé d'elle, mes yeux lui déclarerent le ſecret de mon cœur; & quand je me ſouviens de ce que je vis dans les ſiens, en ce moment toutes mes reflexions deviennent inutiles, & je me reſous plûtôt à mourir à ſes pièds que de vivre éloigné d'elle.

„ Il partit ſans differer d'un ſeul jour, & „ ſans dire adieu à ſes amis : il laiſſa un „ Gentilhomme pour l'excuſer auprés „ d'eux, & pour regler ſes affaires. Il „ avoit tant d'empreſſement de revoir la „ Marquiſe, qu'il fit pour ſe rendre au- „ prés d'elle une diligence que perſonne „ que lui n'auroit pû faire. En arrivant à „ Cagliari, Capitale de la Sardagne, il ap- „ prit que le Marquis & ſa femme étoient „ à une magnifique Maiſon de Campagne, „ où le Viceroi les étoit allé voir avec „ toute ſa Cour. Il ſçeut encore que le „ Marquis de Barbaran lui preparoit une „ grande Fête, où il ſe devoit faire une „ Courſe de Cannas, à l'ancienne maniere „ des Maures. Il étoit le tenant, & de- „ voit ſoûtenir avec ſa Quadrille, *Qu'un* „ *Mari aimé eſt plus heureux qu'un A-* „ *mant.*

„ Bien des gens qui n'étoient pas de cet- „ te opinion, ſe preparoient pour lui aller „ diſputer le prix que la Marquiſe à la prie- „ re de la Vice-Reine, devoit donner au „ Victorieux : c'étoit une Echarpe qu'elle „ avoit brodée elle-même, & ſemée de ſes „ chifres : l'on ne devoit y paroître qu'en „ Habit de Maſque, pour que tout y fut „ plus libre & plus galant.

„ Don Loüis eut un ſecret dépit, de „ comprendre le Marquis ſi ſatisfait. Il eſt „ aimé, diſoit-il ; je ne puis m'empêcher „ de le regarder comme un Rival, & com-

„ me

me un Rival heureux ; mais il faut essayer de troubler sa felicité, en triomphant de sa vaine gloire. Ayant formé ce dessein, il ne voulut point paroître dans la Ville ; il se fit faire un Habit d'un Brocard vert & or ; il avoit des plumes vertes, & toute sa Livrée étoit de la même couleur pour marquer ses nouvelles esperances.

Lorsqu'il entra dans la Lice où l'on devoit courre, tout le monde attacha les yeux sur lui ; sa magnificence & son air donnerent de l'émulation aux Cavaliers, & beaucoup de curiosité aux Dames. La Marquise en sentit une émotion secrette, dont elle ne pût démêler la cause: il étoit placé fort proche du Balcon où elle étoit avec la Vice Reine, mais il n'y avoit là aucune Dame qui ne perdit tout son éclat auprés de celui de la Marquise ; son air de jeunesse qui ne passoit pas encore dix huit ans, son tein de lys & de roses, ses yeux si beaux & si touchans, sa bouche incarnate & petite, un sourire agreable, & sa taille qui commençoit à passer les plus avantageuses, la rendoient l'admiration de tout le monde.

Don Loüis fut tellement ravi de la revoir si belle, & de remarquer à travers de ses charmes un air triste & abbatu, qu'il se flata d'y avoir quelque part ; & ce fut le premier moment où il se trouva

heu-

„ heureux. Quand ſon tour vint, il courut contre le Marquis, & lui lança ſes Cannes avec tant d'adreſſe, qu'il n'y en eut aucune qui manquât ſon coup. Il ne fut pas moins habile à ſe parer de celles qu'il lui jetta; & enfin il gagna le Prix avec un applaudiſſement general. Il ſe rendit aux pieds de la Marquiſe pour le recevoir de ſes mains; il deguiſa le ſon de ſa voix; & lui parlant avec ſon Maſque aſſez bas pour n'être entendu que d'elle: Divine Perſonne, lui dít-il, veüillez remarquer que la Fortune decide en faveur des Amans. Il n'oſa lui en dire d'avantage; & ſans le connoître, elle lui donna le Prix avec cette grace naturelle, dont toutes ſes actions étoient accompagnées.

„ Il ſe retira promptement, de peur d'être connu: car ç'auroit été un ſujet de querelle entre le Marquis & lui; & ſans doute il ne lui auroit pardonné qu'avec peine la Victoire qu'il venoit de remporter. Cela l'obligea de ſe tenir encore caché pendant quelques jours. Le Vice-Roi & ſa femme revinrent à Cagliari, & Monſieur & Madame de Barbaran les y accompagnerent avec toute la Cour.

„ Don Loüis ſe fit voir alors, il feignit d'arriver, & ne fit pas même ſemblant d'avoir appris ce qui s'étoit paſſé à la Campagne. Le Marquis de Barbaran

„ fut

fut transporté de joye en le voyant; & « l'absence n'avoit en rien alteré la ten- « dresse qu'il avoit pour ce cher parent. Il « ne lui fut pas mal-aisé de se ménager un « moment favorable pour entretenir son « aimable Marquise; il avoit autant de « liberté dans sa Maison que dans la sienne « propre; & vous jugez bien, Madame, « qu'il n'oublia pas de lui parler du Prix « qu'il avoit réçû de ses belles mains. Que « je suis mal-heureux, lui disoit-il, que « vous ne m'ayez pas reconnu! Helas! « Madame, je me flatois que quelques se- « crets pressentimens vous apprendroient « qu'autre que moi ne pouvoit soûte- « nir avec tant de passion la cause des « Amans contre les Maris. Non, Sei- « gneur, lui dit-elle d'un air assez fier, « pour ne lui laisser aucune esperance; je « ne voulois pas deviner que vous fussiez « Partisan d'une si mauvaise cause, & je « n'aurois pas crû que vous eussiez pris des « engagemens si forts à Naples, que vous « fussiez venu jusqu'en Sardagne triom- « pher d'un Ami qui soûtenoit mes inté- « rêts aussi bien que les siens. Je mourrois « de douleur, Madame, interrompit Don « Loüis, si je vous avois déplû dans ce que « j'ai fait; & si vous aviez des dispositions « un peu plus favorables, & que j'osasse « vous prendre pour ma Confidente, il ne « me seroit pas difficile de vous persuader « que ce n'est point à Naples que j'ai laissé «

„ l'Objet de mes Vœux. Comme la Mar-
„ quiſe apprehenda qu'il ne lui en dit plus
„ qu'elle n'en vouloit entendre, & qu'il
„ lui paroiſſoit vivement touché du repro-
„ che qu'elle lui avoit fait, elle prit un air
„ plus enjoüé, & tournant la converſation
„ ſur un ton de raillerie, elle lui répondit
„ qu'il prenoit trop ſerieuſement ce qu'el-
„ le lui avoit dit. Il n'oſa profiter de cette
„ occaſion pour lui déclarer ſon amour:
„ s'il l'aimoit plus que toutes choſes au
„ monde, il ne la reſpectoit pas moins.
„ Lorſqu'il l'eut quittée, il commença
„ de ſe reprocher ſa timidité. Eh quoi!
„ diſoit-il, ſouffrirai-je toûjours, ſans
„ chercher quelque ſoulagement à mes
„ peines! Il ſe paſſa aſſez de tems, ſans
„ qu'il pût rencontrer une occaſion favo-
„ rable, parce que la Marquiſe prenoit
„ ſoin de l'éviter: Mais étant venu un ſoir
„ chez elle, il la trouva ſeule dans ſon
„ Cabinet; le Plafon en étoit tout peint &
„ doré; il y avoit depuis le haut juſqu'en
„ bas de grandes Glaces jointes enſemble;
„ un Luſtre de cryſtal & des Girandolles
„ de même étoient remplies de bougies,
„ qui raſſemblant toutes leurs lumieres
„ autour d'elle, la faiſoient paroître la
„ plus belle perſonne du monde. Elle étoit
„ couchée ſur un Lit d'ange le plus galant
„ que l'on eut jamais vû; ſon déshabillé
„ étoit magnifique, & ſes cheveux rata-
„ chez de quelques nœuds de Pierreries
„ tom-

tomboient negligemmment sur sa gorge. Le trouble qu'elle sentit en voyant Don Loüis parut sur son visage, & la rendit encore plus belle. Il s'approcha d'un air timide & respectueux, il se mit à genoux auprés d'elle, il la regarda quelque tems sans oser lui parler, mais devenant un peu plus hardi : Si vous considerez, Madame, lui dit il, l'état pitoyable où vous m'avez reduit, vous comprendrez sans peine qu'il n'est plus à mon pouvoir de garder le silence; je n'ai pû parer des coups aussi inévitables que sont les vôtres; je vous ai adorée dés que je vous ai vûë; j'ai essayé de me guérir en vous fuïant : je me suis arraché à moi même, en m'arrachant au plaisir d'être auprés de vous, ma passion n'en a pas eu moins de violence. Vous m'avez rappellé, Madame, de mon exil volontaire; & je meurs mille fois le jour incertain de ma destinée; Si vous êtes assez cruelle pour me refuser vôtre pitié; souffrez au moins qu'aprés vous avoir appris ma passion, je meure de douleur à vos pieds. La Marquise fut quelque tems sans se pouvoir resoudre de lui répondre. Enfin se rasseurant; Je vous l'avouë, lui dit elle, Don Loüis, j'ai déja connu une partie de vos sentimens: mais je voulois me persuader que c'étoit les effets d'une tendresse innocente; ne me rendez point complice de vô-

„ tre crime, vous en faites un, quand
„ vous trahiſſez l'amitié que vous devez à
„ mon Epoux : mais bon Dieu, vous n'en
„ ſerez que trop puni, je ſçai que le de-
„ voir vous defend de m'aimer : à mon
„ égard il ne me défend pas ſeulement de
„ vous aimer, il m'ordonne de vous fuir.
„ Je le ferai, Don Loüis, je vous fuïrai;
„ je ne ſçai même, ſi je ne devrois point
„ vous haïr : mais helas ! il me ſemble
„ qu'il me ſeroit impoſſible de le faire.
„ He ! que faites-vous donc, Madame, in-
„ terrompit-il d'un air plein de douleur &
„ de deſeſpoir ; que faites-vous, cruelle,
„ quand vous prononcez l'Arrêt de ma
„ mort ? Vous ne pourriez me haïr, dites-
„ vous ; ne me haïſſez-vous pas ? & ne me
„ faites-vous point tout le mal dont vous
„ êtes capable, lorſque vous prenez la re-
„ ſolution de me fuïr : achevez, Madame,
„ achevez, ne laiſſez pas vôtre vengeance
„ imparfaite ; ſacrifiez moi à vôtre devoir
„ & à vôtre Epoux, auſſi bien la vie m'eſt
„ odieuſe ſi vous m'ôtez l'eſpoir de vous
„ plaire. Elle le regarda dans ce moment
„ avec des yeux pleins de langueur : Don
„ Loüis, lui dit-elle, vous me faites des
„ reproches que je voudrois bien meriter.
„ En achevant ces mots, elle ſe leva, elle
„ craignoit trop que ſa tendreſſe ne
„ triomphât de ſa raiſon ; & mal-gré l'ef-
„ fort qu'il fit pour la retenir, elle paſſa
„ dans la Chambre où toutes ſes Femmes
„ étoient. Elle

Elle crût avoir beaucoup gagné ſur elle, d'être ſortie de cette converſation, ſans répondre auſſi favorablement que ſon cœur l'auroit ſouhaité : mais l'Amour eſt un ſeducteur, qu'il ne faut point du tout écouter ſi l'on veut s'en défendre. Depuis ce jour, Don Loüis commença de ſe croire heureux, quoi qu'il manquât beaucoup de choſes à ſa parfaite felicité : la Marquiſe avoit en effet un principe de vertu, qui s'oppoſoit toûjours avec ſuccès aux deſirs de ſon Amant.

Il n'avoit plus ces ſcrupules d'amitié pour le Marquis de Barbaran, qui avoient ſi fort troublé ſon repos : l'Amour avoit entierement banni l'amitié ; il le haïſſoit même en ſecret.

Enfin, Don Loüis ſe flatant que peut-être il pourroit trouver un moment favorable pour toucher le cœur de la Marquiſe de quelque pitié, il le cherchoit avec ſoin ; & pour le trouver, un jour qu'il faiſoit exceſſivement chaud, ſçachant bien que la Marquiſe avoit accoûtumé de ſe retirer pour dormir l'aprés-midi, comme c'eſt un uſage que chacun ſuit en ce Païs-là, il vint chez elle, ne doutant pas que tout le monde ne fut endormi.

Elle étoit dans un Appartement bas qui donnoit ſur le Jardin ; tout étoit fermé, & ce ne fut qu'à la faveur d'un

„ faux jour qu'il vit ſur ſon lit cette char-
„ mante Perſonne ; elle dormoit d'un
„ profond ſommeil : elle étoit à demi des-
„ habillée, & il eut le tems de découvrir
„ des beautez qui augmenterent encore la
„ force de ſa paſſion. Il s'approcha ſi dou-
„ cement d'elle, qu'elle ne s'éveilla point ;
„ il y avoit déja quelques momens qu'il la
„ regardoit avec tous les tranſports d'un
„ homme qui ne ſe poſſede plus, lorſque
„ voyant ſa gorge nuë, il ne pût s'empê-
„ cher de lui faire un larcin amoureux,
„ Elle ſe reveilla en ſurſaut, elle n'avoit
„ pas encore les yeux bien ouverts ; la
„ Chambre étoit ſombre, & elle n'au-
„ roit jamais pû croire que Don Loüis
„ eût été ſi temeraire. Je vous ai déja dit,
„ Madame, qu'il reſſembloit beaucoup au
„ Marquis de Barbaran : elle ne douta donc
„ point que ce ne fut lui ; & le nommant
„ pluſieurs fois mon cher Marquis & mon
„ cher Epoux, elle l'embraſſa tendrement.
„ Il connut bien ſon erreur ; quelque plai-
„ ſir qu'elle lui procurât, il auroit ſou-
„ haité n'en être redevable qu'aux bontez
„ de ſa Maitreſſe : mais, ô Ciel ! quel
„ contre-tems ! Le Marquis vint dans ce
„ dangereux moment ; & ce ne fut pas
„ ſans la derniere fureur qu'il vit la liberté
„ que Don Loüis prenoit auprés de ſa fem-
„ me. Au bruit qu'il avoit fait en entrant,
„ elle avoit tourné les yeux vers la porte ;
„ & voyant entrer ſon Mari qu'elle
„ croyoit

croyoit auprés d'elle, l'on ne peut rien «
ajoûter à sa surprise & à son affliction, «
de se trouver entre les bras d'un autre. «
Don Loüis desesperé de cette Avan- «
ture, se flata que peut-être il ne l'auroit «
pas reconnu, il passa promptement dans «
la Gallerie ; & trouvant une fenêtre ou- «
verte qui donnoit sur le Jardin, il s'y «
jetta, & sortit aussi tôt par une Porte «
de derriere. Le Marquis le poursuivit «
sans pouvoir le joindre : en revenant sur «
ses pas, il trouva mal heureusement le «
Portrait de la Marquise qui étoit tombé «
du bras de Don Loüis comme il couroit. «
Il fit sur le champ de tres-cruelles re- «
flexions ; un tête à tête de Don Loüis & «
de sa femme à une heure où les Dames «
ne voyent personne : ce Portrait ratta- «
ché de ses cheveux qu'il venoit de laisser «
tomber, enfin avoir vû la Marquise «
l'embrasser, tout cela ensemble lui don- «
na lieu de soupçonner sa vertu. Je suis «
trahi, s'écria-t-il, je suis trahi par «
tout ce que j'aimois au monde ; qui peut «
être si mal heureux que moi ! En ache- «
vant ces mots, il r'entra dans la Cham- «
bre de sa femme. Elle se jetta d'abord à «
ses pieds ; & fondant en larmes elle vou- «
lut se justifier, & lui faire connoître son «
innocence : mais le Demon de la Jalou- «
sie le possedoit à tel point, qu'il la re- «
poussa avec violence ; il n'écouta plus «
que les transports de sa rage & de son «

„ deſeſpoir ; & détournant ſes yeux pour
„ ne pas voir un Objet ſi aimable, & qu'il
„ avoit tant aimé, il eut la barbarie d'en-
„ foncer ſon Poignard dans le ſein de la
„ plus belle & de la plus vertueuſe femme
„ du monde : elle ſe laiſſa égorger com-
„ me une innocente Victime, & ſon ame
„ ſortit avec un ruiſſeau de ſang.

„ O Dieu ! m'écriai-je, trop impru-
„ dent Don Loüis ; pourquoi abandon-
„ niez-vous cette charmante Perſonne aux
„ fureurs d'une Mari amoureux, empor-
„ té & jaloux ? vous l'auriez arrachée de
„ ſes cruelles mains. Helas ! Madame,
„ reprit ce Gentil-homme, il ſortit ſans
„ reflexion ; & s'il avoit pû prévoir un tel
„ malheur, que n'auroit-il pas fait ?

„ Auſſi tôt que l'infortunée Marquiſe
„ eut rendu les derniers ſoûpirs, ſon Bou-
„ reau ferma ſon Appartement, prit tout
„ ce qu'il avoit de pierreries & d'argent,
„ monta à cheval, & s'enfuït avec une di-
„ ligence extrême. Don Loüis inquiet &
„ plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais
„ été revint le ſoir chez elle, au hazard de
„ tout ce qui pourroit lui en arriver. Il fut
„ ſurpris, quand on lui dit qu'elle avoit
„ toûjours dormi, que ſa Chambre étoit
„ encore fermée, & que le Marquis étoit
„ monté à Cheval. Un preſſentiment ſe-
„ cret commença de lui faire tout crai-
„ dre ; il fut vîte dans le Jardin, & par la
„ même fenêtre qu'il avoit trouvée ouver-
te

re il entra dans la Gallerie & de là dans la Chambre : il y faisoit si sombre, qu'il marchoit à tâton. Lorsqu'il sentit quelque chose qui faillit à le faire tomber, il se baissa, & connût bien que c'étoit un corps mort. Il poussa un grand cri ; & ne doutant point que ce ne fut celui de sa chere Maîtresse, il tomba pâmé de douleur ; quelques unes des Femmes de la Marquise se promenoient sous les fenêtres de son appartement, elles entendirent le cri de Don Loüis : elles monterent aisément par la même fenêtre & entrerent. Quel triste Spectacle, Bon Dieu ! peut-on se le figurer ! l'Amante morte, l'Amant prêt à mourir, je ne trouve point de paroles qui vous puissent bien exprimer l'état où il étoit. Il ne fut pas plûtôt revenu à soi par la force des remedes, que sa douleur, sa rage & son desespoir, éclaterent avec tant de violence, que l'on croyoit qu'il n'y auroit jamais rien qui pût le consoler ; & je suis persuadé qu'il n'auroit pas survêcu à celle dont il venoit de causer la perte, si le desir de la vanger ne l'avoit encore animé.

Il partit comme un furieux à la quête du Marquis de Barbaran, il le cherchoit par tout sans le pouvoir trouver. Il parcourut l'Italie; il passa par l'Allemagne ; il revint en Flandres ; il se rendit en France. On l'asseura que le Marquis

„ étoit à Valence en Eſpagne. Il y fut, & „ ne l'y rencontra point. Enfin trois ans „ s'étant écoulez ſans qu'il pût trouver les „ moyens de ſacrifier ſon Ennemi aux „ Manes de ſa Maîtreſſe, la Grace qui peut „ tout, & particulierement ſur les gran- „ des Ames, toucha la ſienne ſi efficace- „ ment, que tout d'un coup il changea „ ſes deſirs de vangeance en des deſirs ſe- „ rieux de faire ſon ſalut & de ſortir du „ monde.

„ Etant rempli de cét Eſprit, il retour- „ na en Sardagne; il vendit tout ſon bien, „ qu'il diſtribua à quelques-uns de ſes „ Amis, qui avoit beaucoup de merite, „ mais qui étoient fort pauvres, & par ce „ moyen il ſe rendit ſi pauvre lui-même, „ qu'il voulut être reduit à demander l'au- „ mône.

„ Il avoit vû en allant autrefois à Ma- „ drid, un lieu tout propre à faire un Her- „ mitage (c'eſt vers le mont Dragon) „ cette Montagne eſt preſque inacceſſible, „ & l'on n'y paſſe que par une ouverture „ qui eſt au milieu d'un grand Rocher. El- „ le le ferme lorſqu'il tombe de la Neige, „ & l'Hermitage eſt enſeveli plus de ſix „ mois deſſous. Don Loüis en fit bâtir un „ en ce lieu. Il avoit accoûtumé d'y paſſer „ des années entieres ſans voir qui que ce „ fût. Il y faiſoit les proviſions néceſſai- „ res; il avoit de bons Livres, & il demeu- „ roit ſeul dans cette affreuſe ſolitude;

mais

mais cette année on l'a forcé de venir “
ici, à cause d'un grande maladie, dont “
il a pensé mourir. Il y a déja quatre ans “
qu'il mêne une vie toute spirituelle, & “
si differente de celle pour laquelle il “
étoit né, que ce n'est même qu'avec pei- “
ne qu'il voit les personnes qui le con- “
noissent. “

A l'égard du Marquis de Barbaran, il a “
quitté pour jamais l'Isle de Sardagne, où “
il n'a pas la liberté de retourner. J'ai ap- “
pris qu'il s'est remarié à Anvers à la “
veuve d'un Espagnol nommé Fonseca, “
Et c'est lui-même qui a raconté à un “
de mes Amis les particularitez de son “
crime; il en est si furieusement bourelé, “
qu'il croit toûjours voir sa femme mou- “
rante qui lui fait des reproches; & son “
imagination en est si blessée, qu'il en a “
contracté une noire mélancolie, dont “
on apprehende qu'il ne meure bien-tôt, “
ou qu'il ne perde tout à fait l'esprit. “

Ce Cavalier se tût en cét endroit; & comme je n'avois pû m'empêcher de pleurer la fin tragique d'une si aimable personne, Don Fernand de Tolede qui l'avoit remarqué, & qui n'avoit pas voulu m'en parler, crainte d'interrompre le fil de l'Histoire, m'en fit la guerre, & me dit galamment, qu'il
étoit ravi de me connoître sensible à la “
pitié, & que je pourrois n'être pas long “
tems sans trouver des sujets dignes de “
l'exercer. Je m'arrêtai moins à lui ré-

pondre, qu'à remercier ce Gentilhomme qui avoit bien voulu me raconter une avanture si extraordinaire. Je le priai de faire mes complimens à Don Loüis, & de lui donner de ma part deux Pistolles, puisqu'il recevoit des aumônes. Don Fernand & chacun des Chevaliers en donnerent au-
„ tant. Voila, nous dit ce Cavalier de-
„ quoi enrichir les pauvres de Victoria ;
„ car Don Loüis ne s'approprie pas des
„ charitez si fortes. Nous dîmes qu'il en étoit le Maître, & qu'il en feroit tel usage qu'il jugeroit à propos : mais pour revenir à mes Avantures.

Bien que j'aye un Passeport du Roi d'Espagne le mieux specifié & le plus general qu'il est possible, j'ai été obligé de prendre un Billet de la Doüanne ; car sans cette precaution, l'on auroit confisqué toutes mes Hardes. Dequoi me sert le Passeport du Roi, leur ai-je dit : De rien du tout, ont-ils repliqué ; les Commis & les Gardes des Doüannes ne daignent pas même jetter les yeux dessus ; ils disent qu'il faut que le Roi vienne les asseurer que cet ordre vient de lui ; lorsque l'on manque à la formalité de prendre ce Billet, l'on vous confisque tout ce que vous avez ; il est inutile de s'excuser sur ce qu'on est Etranger, & qu'on est mal informé des coûtumes du Païs ; ils répondent sechement, que l'ignorance de l'Etranger fait le profit de l'Espagnol. Le mauvais tems m'a retenuë

enco-

encore deux jours ici, pendant lesquels j'ai vû la Gouvernante & la Comedie. La principale place de cette Ville est ornée d'une fort belle Fontaine qui est au milieu : elle est entourée de la Maison de Ville, de la Prison, de deux Convents, & de plusieurs Maisons assez bien bâties. Il y a la Ville neuve & la vieille; tout le monde quitte cette derniere pour venir demeurer dans l'autre. On y trouve des Marchands fort riches; leur Commerce se fait à saint Sebastien où à Bilbao. Ils envoyent beaucoup de fer à Grenade, en Estremadoure, en Galice, & dans les autres parties du Royaume. Je remarquai que les grandes ruës sons bordées de beaux Arbres & ces Arbres arrosez de ruisseaux d'eau vive. Du Mont S. Adrien ici il y a sept lieuës, enfin je vais partir & finir cette longue Lettre; il est tard, & je vous ai tant parlé de ce que j'ai vû, que je ne vous ai rien dit de ce que je sens pour vous. Croyez au moins, ma chere Cousine que ce n'est pas manque d'avoir bien des choses à vous dire, vôtre cœur m'en sera caution, s'il est encore à mon égard ce que vous m'avez promis.

De Victoria, ce 24. Février 1679.



TROISIE'ME LETTRE.

MEs Lettres ſont ſi longues, qu'il eſt difficile de croire lorſque je les finis, que j'aye encore quelque choſe à vous dire ; cependant, ma chere Couſine, je n'en ferme jamais aucune qu'il ne me reſte toûjours dequoi vous en écrire une autre. Quand je n'aurois à vous parler que de mon amitié, c'eſt un chapitre inépuiſable ! vous en jugerez aiſément, par le plaiſir que je trouve à faire ce que vous ſouhaitez. Vous avez voulu ſçavoir toutes les particularitez de mon Voyage, je vais continuer de vous les raconter.

Je partis aſſez tard de Victoria, à cauſe que je m'étois arrêtée chez la Gouvernante dont je vous ai parlé, & nous fumes coucher à Miranda. Le Païs eſt fort agreable juſqu'à Atigni. Nous arrivâmes enſuite par un chemin difficile au bord de la riviere d'Urola, dont le bruit eſt dautant plus

grand, qu'elle est remplie de gros Rochers sur lesquels l'eau frape, bondit, retombe, & forme des Cascades naturelles en plusieurs endroits. Nous continuâmes de monter les hautes Montagnes des Pyrenées, où nous courûmes mille dangers differens. Nous y vîmes les restes antiques d'un vieux Châteaux, où l'on ne fait pas moins revenir de Lutins qu'à celui de Guebare; il est proche de Garganςon; & comme il nous y fallut arrêter pour montrer mon Passeport, parce que l'on paye là les Droits du Roi, j'appris de l'Alcade du Bourg, qui s'approcha de ma Littiere pour lier conversation avec moi, que l'on disoit dans le Païs qu'il y avoit autrefois un Roi & une Reine qui avoient pour fille une Princesse si belle & si charmante, qu'on la prenoit plûtôt pour une Divinité que pour une simple Mortelle. On l'appelloit *Mira*, & c'est de son nom qu'est venu le *Mira* des Espagnols, qui veut dire *Regarde*; parce qu'aussitôt qu'on la voyoit, tout le monde attentif s'écrioit, *Mira*, *Mira*; voila l'étimologie d'un mot tiré d'assez loin. On ne voyoit point cette Princesse, sans en devenir éperduëment amoureux: mais sa fierté & son indifference faisoit mourir tous ses Amans. Le Basilic n'avoit jamais tant tué de monde que la belle & trop dangereuse Mira; elle dépeupla ainsi le Royaume de son Pere, & toutes les Contrées d'alentour; ce n'étoit que Morts & que Mourans.

Aprés s'être addreſſée inutilement à elle; on s'addreſſoit au Ciel pour demander juſtice de ſa rigueur. Les Dieux s'irriterent enfin, & les Déeſſes ne furent pas les dernieres à ſe fâcher : de ſorte que pour la punir, les fleaux du Ciel acheverent de ravager le Royaume de ſon Pere Dans cette affliction generale il conſulta l'Oracle qui lui dit que tant de malheurs ne ceſſeroient point, juſqu'à ce que Mira eut expié les maux que ſes yeux avoient faits, & qu'il faloit qu'elle partit; que les Deſtins la conduiroient dans le lieu fatal où elle devoit perdre ſon repos & ſa liberté. La Princeſſe obeït, croyant qu'il étoit impoſſible qu'elle fut touchée de tendreſſe. Elle ne mena avec elle que ſa Nourrice; elle étoit vêtuë en ſimple Bergere, de peur qu'on ne la remarquât, ſoit par Mer ſoit par Terre. Elle parcourut les deux tiers du monde; faiſant chaque jour trois ou quatre douzaines d'homicides:car ſa beauté n'étoit point diminuée par les fatigues du Voyage. Elle arriva proche de ce vieux Château qui étoit à un jeune Comte appellé *Nios*, doüé de mille perfections, mais le plus farouche de tous les hommes. Il paſſoit ſa vie dans les Bois; dés qu'il appercevoit une femme, il la fuïoit; & de toutes les choſes qu'il voyoit ſur la terre, c'étoit celle qu'il haiſſoit d'avantage. La belle Mira ſe repoſoit un jour au pied de quelques Arbres, lorſque Nios vint à paſſer vêtu de la peau d'un

Lion,

Lion, un Arc à ſa ceinture & une Maſſuë ſur l'épaule, il avoit ſes cheveux tous mêlez, & il étoit barboüillé comme un Charbonnier (cette circonſtance eſt du conte) la Princeſſe ne laiſſa pas de le trouver le plus beau & le plus charmant des hommes. Elle courut aprés lui comme une folle; il s'enfuit comme un fou. Elle le perdit de vûë, elle ne ſçût où le trouver la voilà au deſeſpoir, pleurant jour & nuit avec ſa Nourrice. Nios revint à la Chaſſe; elle le vit encore, elle voulut le ſuivre: dés qu'il l'eut apperçûë, il fit comme la premiere fois, & Mira de pleurer amerement : mais ſa paſſion lui donnant des forces, elle courut mieux que lui; elle l'arrêta par ſes longs cheveux, & elle le pria de la regarder; elle croyoit que cela ſuffiſoit pour le toucher. Il jetta les yeux ſur elle avec autant d'indifference que ſi elle eut été de bois. Jamais fille n'a été plus ſurpriſe; elle ne voulut point le quitter; elle vint malgré lui à ſon Château. Dés qu'elle y fut entrée, il l'y laiſſa & ne parut plus. La pauvre Mira inconſolable, mourut de douleur, & depuis l'on dit que l'on entend de longs gemiſſemens qui ſortent du Château de Nios. Les jeunes Filles de la Contrée y alloient, & lui portoient de petits preſens de fruits, de lait, & d'œufs, qu'elles poſoient à la porte d'une Cave où perſonne ne veut entrer. Elles diſoient que c'étoit pour la conſoler : mais cette coûtume a été abolie comme une ſuper-

per-

perstition : & bien que je n'aye rien crû de tout ce que l'on me dit à Gargançon de Mira & de Nios, je ne laissai pas de prendre plaisir au recit de ce conte, dont j'ômets mille particularitez, dans la crainte de vous ennuyer par sa longueur. Ma fille étoit si aise, qu'il ne tint pas à elle que nous ne retournassions sur nos pas, pour mettre à la porte de la cave quelques Perdrix rouges, que mes gens venoient d'acheter. Elle comprenoit que les Manes de la Princesse seroient fort consolées de recevoir ce témoignage de nôtre bonne volonté; mais pour moi je compris, que je serois plus contente qu'elle, d'avoir ces Perdrix à mon souper. Nous passâmes la Riviere d'Urola sur un grand Pont de pierre; & aprés en avoir traversé une autre à gué assez difficilement, à cause des neiges fonduës, nous arrivâmes à Miranda l'Ebro. C'est un gros Bourg, ou une fort petite Ville. Il y a une grande Place ornée de fontaines. La Riviere d'Ebro, qui est une des plus considerables de l'Espagne, la traverse : l'on voit sur le haut d'une Montagne le Château avec plusieurs Tours. Il paroît de quelque défense, & il sort une si grosse Fontaine d'un Rocher sur lequel il est bâti, que dés sa source elle fait moudre des Moulins. Du reste je n'y remarquai rien qui merite de vous être écrit. Les trois Chevaliers dont je vous ai déja parlé, étoient arrivez avant moi, & ils avoient donné tous les

ordres necessaires pour le souper; ainsi nous mangeâmes ensemble; & bien que la nuit parut assez avancée, parce que les jours sont courts en cette Saison, il n'étoit pas tard, de sorte que ces Messieurs qui ont beaucoup d'honnêteté & de complaisance pour moi, me demanderent ce que je voulois faire. Je leur proposai de jouër à l'Ombre, & que je me mettrois de moitié avec don Fernand de Tolede. Ils accepterent la partie. Don Frederic de Cardone dit, qu'il aimoit mieux m'entretenir que de jouër. Ainsi les trois autres commencerent, & je m'arrêtai quelque tems à les voir avec beaucoup de plaisir: car leurs manieres sont tout-à-fait differentes des nôtres. Ils ne prononcent jamais un mot: je ne dis pas pour se plaindre, (cela seroit indigne de la gravité Espagnole) mais je dis pour demander un *gano*, pour couper de plus haut, ou pour faire entendre que l'on peut prendre quelqu'autre avantage. Enfin, il semble que ce sont des Statuës, qui agissent par le moyen d'un ressort, & il est vrai qu'ils se reprocheroient à eux mêmes le moindre geste.

Aprés les avoir examinez, je passai vers le brasier, & Don Frederic s'y plaça auprés de moi: Il me demanda en quel état étoient les affaires lorsque j'étois partie de Paris; qu'il m'avoüoit que les grandes Qualitez du Roi de France, faisoit bien souvent le sujet de ses plus agréables re-

flexons

flexions; qu'il avoit eu l'honneur de le voir, que son idée lui étoit toûjours presente, & que depuis ce tems-là il en avoit parlé comme d'un Monarque digne de l'amour de ses Sujets, & de la veneration de tout le monde. Je lui repliquai que les sentimens qu'il avoit pour le Roi, me confirmoient la bonne opinion que j'avois déja de son esprit & de ses lumieres, qu'il étoit certain que nos ennemis & les Etrangers ne pouvoient sans admiration entendre parler des grandes Actions de ce Monarque, de sa Conduite, de sa Bonté pour ses Peuples, & de sa Clemence. Que quelque tems avant mon départ, on avoit reçû les nouvelles de la ratification de la Paix avec la Hollande; qu'il sçavoit assez combien la Guerre qui avoit commencé en 1672. avoit interessé de Princes; que les Hollandois mieux conseillés que les autres avoient fait leur Paix, & que le Traité qui venoit d'être conclu à Nimegue, étoit sçû de toute l'Europe, & lui rendoit la tranquilité qu'elle avoit perduë.

J'ajoûtai à cela, que le Roi venoit de reduire ses Compagnies de Cavalerie à trente sept Maîtres, & celles de Dragons à quarante cinq; que cette reforme alloit à quatre mille Chevaux, & que celle qu'il avoit encore faite de quinze Soldats par Compagnie d'Infanterie, montoit à quarante cinq mille hommes. Qu'il avoit aussi retranché dix hommes par chaque Com-

pagnie de Cavalerie, ce qui alloit à douze mille Chevaux : que tout cela faiſoit voir ſes diſpoſitions pour entretenir les Traitez de bonne foi.

Il me répondit que le Roi ſon Maître n'y étoit pas moins diſpoſé : qu'il l'en avoit entendu parler pluſieurs fois, & qu'il y avoit peu qu'il l'avoit quitté. Qu'il s'étoit rendu auprés de lui, parce qu'il avoit été deputé par la Principauté de Catalogne avec ceux du Royaume de Valence, pour le ſupplier de faire ſortir de leur Païs les Troupes qui y ſont en Quartier d'Hyver. Que bien loin de l'obtenir, ils s'eſtimoient heureux qu'on ne leur eût pas donné quelques-unes de celles qui étoient venuës de Naples & de Sicile; qu'ils avoient paré le coups avec bien de la peine; qu'on les avoit envoyées ſur les Frontieres de Portugal, & dans les Royaumes de Galice & de Leon. Mais, continua-t-il, ſi on nous avoit ſecondés, ce ne ſeroit pas à preſent au Roi d'Eſpagne que nous nous adreſſerions pour être ſoulagez. Les Peuples de Catalogne, accablez de l'oppreſſion, & de la violence inoüie des Caſtillans, chercherent en 1640. les moyens de s'en affranchir. Ils ſe mirent ſous la Protection du Roi Trés-Chrêtien, & pendant l'eſpace de douze ans ils s'y trouverent fort heureux. Les Guerres Civiles qui troublerent le repos dont la France joüiſſoit alors, lui ôterent les moyens de nous ſecourir contre le Roi d'Eſpagne. Il ſçût bien pro-

fiter de la conjoncture, & il remit Barcelone, avec la plus grande partie de cette Principauté, sous son obeïssance. Je lui demandai, s'il retourneroit bien-tôt en ce païs-là; il me dit que la Duchesse de Medina Celi sa proche parente, venoit de gagner un grand Procés contre la Duchesse de Frias sa belle-Mere, Femme du Connétable de Castille: qu'il s'agissoit du Duché de Segorbe dans le Royaume de Valence, & du Duché de Cardone dans la Principauté de Catalogne. Que Madame de Medina Celi pretendoit ces deux Terres, comme Fille aînée & heritiere du Duc de Cardone. Que la Duchesse de Frias l'ayant épousé en premieres Nôces, en étoit en possession par le Testament de son Mari, qui lui en avoit laissé la jouïssance sa vie durant, mais qu'enfin Madame de Frias avoit été condamnée à rendre les Terres à la Duchesse de Medina-Celi, avec les joüissances de neuf ans, qui montoient à quarante mille Ecus par an. Qu'elle vouloit l'engager d'aller en son nom prendre possession du Duché de Cardone, & qu'il ne pensoit pas qu'il pût la refuser.

Il me dit ensuite qu'il y avoit deux choses assez singulieres dans ce Duché, dont l'une est une Montagne de sel, en partie blanche comme la Neige, & l'autre plus claire & plus transparente que du Cristal; qu'il y en a de Bleu, de Vert, de Violet, d'Incarnat, d'Orangé, & de mille couleurs differen-

rentes qui ne laisse pas de perdre sa teinture, & de devenir tout blanc quand on le lave; Il s'y forme & y croît continuellement; & bien qu'il soit salé, & que d'ordinaire les endroits où l'on trouve le sel soient si steriles, que l'on n'y voit pas même de l'herbe, il y a dans ce lieu-là des Pins d'une grande hauteur, & des Vignobles excellens. Lorsque le Soleil darde ses rayons sur cette Montagne, il semble qu'elle soit composée des plus belles Pierreries du Monde; & le meilleur, c'est qu'elle est d'un revenu fort considerable.

L'autre particularité dont il me parla, c'est d'une Fontaine dont l'Eau est trés-bonne, & la couleur pareille à du Vin clairet. On ne m'a rien dit de celle-là, interrompis-je; mais un de mes Parens qui a été en Catalogne, m'a assurée qu'il y en a une près de Balut, dont l'Eau est de sa couleur naturelle, & cependant tout ce que l'on y met paroît comme de l'Or. Je l'ai vûë, Madame, continua Don Frederic, & je me souviens qu'un homme fort avare & encore plus fou, y alloit tous les jours jetter son Argent, parce qu'il croyoit qu'il se changeroit en Or; mais il se ruinoit, bien loin de s'enrichir : car quelques Païsans plus fins & plus habilles que lui, ayant apperçû ce qu'il faisoit, attendoient un peu plus bas; & le coulant de l'eau leur conduisoit cet Argent. Si vous retourniez en France par la Catalogne, ajoûta-t-il, vous

vous verriez cette Fontaine. Ce ne seroit pas elle qui pourroit m'y attirer, lui dis-je, mais l'envie de passer par le Montferrat me feroit faire un plus long voyage. Il est situé, dit-il, proche de Barcelone, & c'est un lieu d'une grande devotion : Il semble que le Rocher est cié par la moitié; l'Eglise est au plus haut, petite & obscure. A la clarté de quatre vingt dix Lampes d'argent, l'on apperçoit l'Image de la Vierge qui est fort brune, & que l'on tient pour miraculeuse. L'Autel a coûté trente mille Ecus à Philippe Second, & l'on y voit chaque jour des Pelerins de toutes les Parties du monde. Ce saint Lieu est rempli de plusieurs Hermitages, habitez par des Solitaires d'une grande pieté. Ce sont pour la plûpart des personnes de Naissance, qui n'ont quitté le monde qu'aprés l'avoit bien connu, & qui paroissent charmez des douceurs de leur retraite, bien que le sejour en soit affreux, & qu'il eut été impossible d'y aborder si l'on n'avoit pas taillé un chemin dans les Rochers. On ne laisse pas d'y trouver plusieurs beautez, une vûë admirable, des sources de Fontaines, des Jardins tres-propres cultivez de la main de ces bons Religieux, & par tout un certain air de solitude & de devotion qui touche ceux qui s'y rendent. Nous avons encore une autre Devotion fort renommée, ajoûta-t-il : C'est *Nuestra Sennora del Pilar*. Elle est à Saragosse dans une

Cha-

Chapelle ſur un Pilier de Marbre, où elle tient le petit Jeſus entre ſes bras. L'on prétend que la Vierge apparût ſur ce même Pilier à S. Jacques, & l'on en revére l'Image avec beaucoup de reſpect. On ne peut la remarquer fort bien, parce qu'elle eſt élevée & dans un lieu ſi obſcur, que ſans les flambeaux qui l'éclairent, on ne s'y verroit pas. Il y a toûjours plus de cinquante Lampes allumées; l'Or & les Pierreries y brillent de tous côtez, & les Pelerins y viennent en foule. Mais, continua-t-il, je puis dire ſans prévention pour Sarragoſſe, que c'eſt une des plus belles Villes qu'on puiſſe voir. Elle eſt ſituée le long de l'Ebre, dans une vaſte Campagne. Elle eſt ornée de grands Bâtimens, de riches Egliſes, d'un Pont magnifique, de belles Places, & des plus jolies Femmes du monde, agreables, vives, qui aiment la Nation Françoiſe, & qui n'oublieroient rien pour vous obliger à dire du bien d'elles, ſi vous y paſſiez. Je lui dis que j'en avois déja entendu parler d'une maniere trés avantageuſe. Mais, continuai-je, ce Païs eſt fort ſterile, & les Soldats n'y ſubſiſtent qu'avec beaucoup de peine. En effet, repliqua-t-il, ſoit que l'Air n'y ſoit pas ſain, ou qu'il leur manque quelque choſe, les Flamands & les Allemands n'y peuvent vivre; & s'ils n'y meurent pas tous, ils tâchent de trouver les moyens de deſerter. Les Eſpa-
gnols

gnols & les Napolitains ſont encore plus portez qu'eux à cet eſprit de deſertion. Ces derniers paſſent par la France, & retournent en leur Païs; les autres côtoïent les Pyrénées de long du Languedoc, & rentrent dans la Caſtille par la Navarre ou par la Biſcaye. C'eſt une Route que les vieux Soldats ne manquent guéres de tenir; pour les nouveaux, ils periſſent dans la Catalogne, parce qu'ils n'y ſont pas accoûtumez, & l'on peut aſſurer qu'il n'y a point de lieu où la Guerre embaraſſe tant le Roi d'Eſpagne qu'en celui-là. Il ne l'y ſoûtient qu'avec beaucoup de dépenſe; & les avantages que les Ennemis y remportent ſur lui, ne peuvent être petits. Je ſçai auſſi que l'on eſt plus ſenſible à Madrid ſur la moindre perte qui ſe fait en Catalogne, qu'on ne le ſeroit ſur la plus grande qui ſe feroit en Flandres, à Milan, ou ailleurs. Mais à preſent, continua-t-il, nous allons être plus tranquilles que nous ne l'avons été; & l'on eſpere à la Cour, que la Paix ſera de durée, parce qu'on y parle fort d'un Mariage qui ſeroit une nouvelle Alliance: & comme le Marquis de los Balbazes, Plenipotentiaire à Nimégue, a reçû ordre de ſe rendre promptement auprés du Roi Trés-Chrêtien, pour demander Mademoiſelle d'Orleans, l'on ne doute point que le Mariage ne ſe faſſe, & l'on penſe déja aux Charges de ſa Maiſon; il eſt vrai que l'on eſt ſurpris que Don Juan d'Autriche conſente à ce Mariage. Vous

me

me feriez un plaisir singulier, dis-je en l'interrompant, de m'apprendre quelques particularitez de ce Prince; il est naturel d'avoir de la curiosité pour les personnes de son caractére; & quand on se trouve dans une Cour où l'on n'a jamais été, pour n'y paroître pas trop neuve, on a besoin d'être un peu instruite. Il me témoigna que ce seroit avec plaisir qu'il me diroit les choses qui étoient venuës à sa connoissance, & il commença ainsi.

Vous ne serez peut être pas fâchée, Madame, que je prenne les choses dés leur source, & que je vous dise que ce Prince étoit Fils d'une des plus belles Filles qui fût en Espagne, nommée Maria Calderona. Elle étoit Comedienne, & le Duc de Medina de las Torrés en devint éperduëment amoureux. Ce Cavalier avoit tant d'avantage au dessus de tous les autres, que la Calderona ne l'aima pas moins qu'elle en étoit aimée. Dans la force de cette intrigue, Philippe Quatre la vit, & la préfera à une Fille de qualité qui étoit à la Reine, & qui demeura si piquée du changement du Roi, qu'elle aimoit de bonne foi, & dont elle avoit eu un Fils, qu'elle se retira *à las del Calsas Reales*, où elle prit l'Habit de Religieuse. Pour la Calderone, comme son inclination se tournoit toute du côté du Duc de Medina, elle ne voulut point écouter le Roi, qu'elle ne sçût auparavant si le Duc y consentiroit.

Elle lui en parla, & lui offrit de se retirer secretement en quel lieu il voudroit; mais le Duc craignit d'encourir la disgrace du Roi, & il lui répondit, qu'il étoit resolu de ceder à Sa Majesté un bien qu'il n'étoit pas en état de lui disputer. Elle lui en fit mille reproches; elle l'appella traître à son amour : ingrat pour sa Maîtresse, & elle lui dit encore, que s'il étoit assez heureux pour disposer de son cœur comme il le vouloit, elle n'étoit pas dans les mêmes circonstances, & qu'il falloit absolument qu'il continuât de la voir, ou qu'il se preparât à la voir mourir de désespoir. Le Duc touché d'une si grande passion, lui promit de feindre un voyage en Andalousie, & de rester chez elle caché dans un Cabinet. Effectivement il partit de la Cour, & fut ensuite s'enfermer chez elle comme il en étoit convenu, quelque risque qu'il y eut à courre par une conduite si imprudente. Le Roi cependant en étoit fort amoureux & fort satisfait. Elle eut dans ce tems-là Don Juan d'Autriche, & la ressemblance qu'il avoit avec le Duc de Medina de las Torrés, a persuadé qu'il pouvoit être son Fils : mais bien que le Roi eut d'autres enfans, & particulierement l'Evéque de Malaga, la bonne Fortune decida en sa faveur, & il a été le seul reconnu.

Les Partisans de Don Juan disent, que c'étoit par la raison de l'échange qui avoit été faite du Fils de Calderona avec le Fils

de

de la Reine Elizabeth; & voici comme ils établissent cét échange, qui est un conte fait exprés pour imposer aux Peuples, & qui je croy n'a aucun fondement de vérité. Ils pretendent que le Roi étant éperduëment amoureux de cette Comedienne, elle devint grosse en même tems que la Reine; & voyant que la passion du Monarque étoit si forte qu'elle en pouvoit tout esperer; elle fit si bien qu'elle l'engagea de lui promettre, que si la Reine avoit un Fils, & qu'elle en eut un aussi, il mettroit le sien à la place. Que risquerez-vous, lui disoit-elle, Sire, ne sera-ce pas toûjours vôtre Fils qui régnera, avec cette difference, que m'aimant comme vous me le dites, vous l'en aimerez aussi davantage. Elle avoit de l'esprit, & le Roi avoit beaucoup de foiblesse pour elle. Il consentit à ce qu'elle vouloit, & en effet l'affaire fut conduite avec tant d'adresse, que la Reine étant accouchée d'un Fils, & Calderona d'un autre, l'échange s'en fit; celui qui devoit régner, & qui portoit le nom de Baltazar, mourut à l'âge de quatorze ans. L'on dit au Roi que c'étoit de s'être trop échauffé en joüant à la Paume; mais la vérité est, que l'on laissoit conduire ce Prince par de jeunes Libertins, qui lui procuroient de fort méchantes Fortunes. On pretend même que Don Pedro d'Arragon son Gouverneur, & Premier Gentilhomme de sa Chambre, y contribua plus

 qu'au-

qu'aucun autre, lui laissant la liberté de faire venir dans son Appartement une Fille qu'il aimoit. Aprés cette visite, il fut pris d'une violente fiévre, il n'en dit point le sujet. Les Medecins qui l'ignoroient, crurent le soulager par de frequentes saignées, qui acheverent de lui ôter le peu de forces qui lui restoit, & par ce moyen ils avancerent la fin de sa vie. Le Roi sçachant, mais trop tard, ce qui s'étoit passé, exila Don Pedro, pour n'avoir pas empêché cet excés, ou pour ne l'avoir pas découvert assez tôt.

Cependant Don Juan d'Autriche qui étoit élevé comme Fils naturel, ne changea point d'état, bien que cela eût dû être, si effectivement il avoit été Fils légitime. Malgré cela, ses Creatures soûtiennent qu'il ressemble si parfaitement à la Reine Elizabeth, que c'est son Portrait; & cette opinion ne laisse pas de faire impression dans l'Esprit du Peuple, qui court volontiers aprés les nouveautez, & qui aimoit cette grande Reine si passionnément, qu'il la regrette encore comme si elle ne venoit que de mourir; tres souvent même l'on prononce son Panegyrique, sans autre engagement que celui de la veneration que l'on conserve pour sa memoire. Il est vrai que si Don Juan d'Autriche avoit voulu profiter des favorables dispositions du Peuple, il a trouvé bien des tems propres à pousser sa Fortune fort loin. Mais son

unique but est de servir le Roi, & de tenir ses Sujets dans les sentimens de fidelité qu'ils lui doivent.

Pour en revenir à la Calderona, le Roi surprit un jour le Duc de Medina de las Torres avec elle, & dans l'excés de sa colere, il courut à lui son Poignard à la main. Il alloit le tuër, lorsque cette Fille se mit entre deux, lui disant qu'il pouvoit la frapper, s'il vouloit. Comme il avoit la derniere foiblesse pour elle, il ne pût s'empêcher de lui pardonner, & il se contenta d'exiler son Amant. Mais ayant appris qu'elle continuoit de l'aimer, & de lui écrire, il ne songea plus qu'à faire une nouvelle passion. Quand il en eût une assez forte, pour n'apprehender point les charmes de la Calderona, il lui fit dire de se retirer dans un Monastére, ainsi que c'est la coûtume lorsque que le Roi quitte sa Maîtresse. Celle-ci ne differa point; elle écrivit une Lettre au Duc pour lui dire adieu; & elle reçût le Voile de Religieuse de la Main du Nonce Apostolique, qui fut depuis Innocent dix. Il y a beaucoup d'apparence que le Roi ne crût pas que Don Juan fût à un autre qu'à lui, puisqu'il l'aima cherement. Une chose qui vous paroîtra assez singuliere; c'est qu'un Roi d'Espagne ayant des Fils naturels qu'il a reconnus, ils n'entrent point pendant sa vie dans Madrid. Ainsi Don Juan a été élevé à Ocanna, qui en est éloigné de quelques

lieuës. Le Roi son Pere s'y rendoit souvent, & il le faisoit même venir jusqu'aux Portes de la Ville, où il l'alloit trouver. Cette coûtume vient de ce que les Grands d'Espagne disputent le Rang que ces Princes veulent tenir. Celui-ci avant qu'il allât en Catalogne, demeuroit d'ordinaire au Buen Retiro, qui est une Maison Royale à l'une des extremitez de Madrid, un peu hors sa Porte. Et il se communiquoit si peu, qu'on ne l'a jamais vû à aucune Fête publique pendant la vie du feu Roi: mais depuis les tems ont changé, & sa fortune est sur un pied fort different.

Pendant que la Reine Marie Anne d'Autriche, Sœur de l'Empereur & Mere du Roi, gouvernoit l'Espagne, & que son Fils n'étoit pas encore en âge de tenir les rênes de l'Etat, elle voulut toûjours que Don Juan fut éloigné de la Cour; & d'ailleurs elle se sentoit si capable de gouverner, qu'elle avoit aussi fort grande envie de soulager long-tems le Roi du soin de ses affaires. Elle n'étoit point trop fâchée qu'il ignorât tout ce qui donne le desir de régner: mais bien qu'elle apportât les dernieres précautions pour l'empêcher de sentir qu'il étoit dans une tutuelle un peu gênante, & qu'elle tâchât de ne laisser approcher de lui que les personnes dont elle pouvoit s'asseurer, cela n'empêcha pas que quelques-uns des fidelles Serviteurs du Roi, ne hazardassent tout pour lui faire compren-

prendre ce qu'il pouvoit faire pour sa liberté. Il voulut suivre les Avis qu'on lui donnoit; & enfin ayant pris des mesures justes, il se deroba une nuit & fut au Buen-Retiro. Il envoya aussi tôt un Ordre à la Reine sa Mere, de ne point sortir du Palais.

Don Juan est d'une taille mediocre, bien fait de sa personne; il a tous les traits réguliers, les yeux noirs & vifs, la tête tres-belle. Il est poli, genereux, & fort brave. Il n'ignore rien des choses convenables à sa Naissance, & de celles qui regardent toutes les Sciences & tous les Arts. Il écrit & parle fort bien en cinq sortes de Langues, & il en entend encore d'avantage. Il a étudié long tems l'Astrologie judiciaire. Il sçait parfaitement bien l'Histoire. Il n'y a point d'Instrument qu'il ne fasse & qu'il ne touche comme les meilleurs Maîtres. Il travaille au Tour. Il forge des Armes. Il peint bien. Il prenoit un fort grand plaisir aux Mathematiques: mais étant chargé du Gouvernement de l'Etat, il a été obligé de se détacher de toutes ses autres occupations.

Il arriva au Buen-Retiro au commencement de l'année 1677. & aussi-tôt qu'il y fut, il fit envoyer la Reine Mere à Tolede, parce qu'elle s'étoit déclarée contre lui, & qu'elle empêchoit son retour auprés du Roi. Don Juan eut une joyé extrême, de recevoir par le Roi même l'Ordre de pourvoir à tout, & de conduire les Affaires du Royaume; & ce n'étoit pas sans sujet qu'il

s'en déchargeoit ſur lui, puiſqu'il ignoroit encore l'Art de régner. On apportoit pour raiſon d'une éducation ſi tardive, que le Roi ſon Pere étoit mourant quand il lui donna la vie : que même lorſqu'il vint au monde, l'on fut obligé de le mettre dans une Boëte pleine de coton, parce qu'il étoit ſi delicat & ſi petit, qu'on ne pouvoit l'emmailloter : qu'il avoit été élevé ſur les bras & ſur les genoux des Dames du Palais juſques à l'âge de dix ans, ſans mettre une ſeule fois les pieds à terre pour marcher : que dans la ſuite, la Reine ſa Mere qui étoit engagée par toutes ſortes de raiſons à conſerver l'unique Heritier de la Branche Eſpagnolle, apprehendant de le perdre, n'avoit oſé le faire étudier, de peur de lui donner trop d'application & d'alterer ſa ſanté, qui dans la vérité étoit fort foible ; & l'on a remarqué que ce nombre de Femmes avec qui le Roi étoit toûjours, & qui le reprenoient trop aigrement des petites fautes qu'il commettoit, lui avoit inſpiré une ſi grande averſion pour elles, que dés qu'il ſçavoit qu'une Dame l'attendoit en quelque endroit ſur ſon paſſage, il paſſoit par un degré dérobé, ou ſe tenoit enfermé tout le jour dans ſa Chambre. La Marquiſe de Loz-Velez qui a été ſa Gouvernante, m'a dit qu'elle a cherché l'occaſion de lui parler ſix mois de ſuite fort inutilement : mais enfin, quand le hazard faiſoit qu'elles parvenoient à le joindre, il prenoit le Placet de leurs

leurs mains, & tournoit la tête, de crainte de les voir. Sa santé s'est si bien affermie, que son Mariage avec l'Archiduchesse Fille de l'Empereur ayant été rompu par Don Juan, à cause que c'étoit l'ouvrage de la Reine Mere, il a souhaité d'épouser Mademoiselle d'Orleans. Les circonstances de la Paix qui vient d'être concluë à Nimegue, lui firent jetter les yeux sur cette Princesse, dont les belles qualitez, Madame, vous sont encore mieux connuës qu'à moi.

Il auroit été difficile de croire, qu'ayant des dispositions si éloignées de la galanterie, il fut devenu tout d'un coup aussi amoureux de la Reine, qu'il le devint sur le seul recit qu'on lui fit de ses bonnes qualitez, & sur un Portrait en Mignature qu'on lui en apporta. Il ne veut plus le quitter, il le met toûjours sur son cœur; il lui dit des douceurs qui étonnent tous les Courtisans : car il parle un langage qu'il n'a jamais parlé; sa passion pour la Princesse, lui fournit mille pensées qu'il ne peut confier à personne; il lui semble que l'on n'entre pas assez dans ses impatiences, & dans le desir qu'il a de la voir; il lui écrit sans cesse, & il fait partir presque tous les jours des Courriers extraordinaires pour lui porter ses Lettres, & lui rapporter de ses nouvelles.

Lorsque vous serez à Madrd, ajoûta t-il, vous apprendrez, Madame, plusieurs particularités qui sans doute le seront pas-

ſée depuis que j'en ſuis parti, & qui ſatisferont peut-être plus vôtre curioſité, que ce que je vous ai dit. Je vous ſuis tres obligée; repliquai-je, de vôtre complaiſance: mais faites-moi la grace encore de me dire quel eſt le véritable caractére des Eſpagnols. Vous les connoiſſez, & je ſuis perſuadée que rien n'eſt échapé à vos lumieres; comme vous m'en parlerez ſans paſſion & ſans interêt, je pourrai m'en tenir à ce que vous m'en direz. Pourquoi croyez vous, Madame, reprit-il en ſouriant, que je vous en parle plus ſincerement qu'un autre, il y a des raiſons qui me pourroient rendre ſuſpect; ils ſont mes Maîtres, je devrois les ménager; & ſi je ne ſuis pas aſſez politique pour le faire, le chagrin d'être contraint de leur obeïr, seroit propre à me donner ſur leur chapitre des Idées contraires à la vérité. Quoi qu'il en ſoit, dis-je en l'interrompant, je vous prie de m'apprendre ce que vous en ſçavez.

Les Eſpagnols, dit-il, ont toûjours paſſé pour être fiers & glorieux: Cette gloire eſt mélée de gravité; & ils la pouſſent ſi loin, qu'on peut l'appeller un Orgueil outré. Ils ſont braves ſans être temeraires, on les accuſe même de n'être pas aſſez hardis. Ils ſont coléres, vindicatifs ſans faire paroître d'emportement, liberaux ſans oſtentation, ſobres pour le manger, trop preſomptueux dans la proſperité, trop rampans dans la mauvaiſe fortune.

Ils

Ils adorent les femmes, & ils sont si fort prévenus en leur faveur, que l'esprit n'a point assez de part au choix de leurs Maîtresses. Ils sont patiens avec excès, opiniâtres, paresseux, particuliers, Philosophes; du reste gens d'honneur & tenant leur parole au peril de leur vie. Ils ont beaucoup d'esprit & de vivacité, comprennent facilement, s'expliquent de même & en peu de paroles. Ils sont prudens, jaloux sans mesure, desinteressez, peu œconomes, cachez, superstitieux, fort Catholiques, du moins en apparence. Ils font bien des Vers & sans peine. Ils seroient capables des plus belles Sciences, s'ils daignoient s'y appliquer. Ils ont de la grandeur d'ame, de l'élevation d'esprit, de la fermeté, un serieux naturel, & un respect pour les Dames qui ne se rencontre point ailleurs. Leurs manieres sont composées, pleines d'affectation; ils sont entêtez de leur propre merite, & ne rendent presque jamais justice à celui des autres. Leur bravoure consiste à se tenir vaillamment sur la défensive, sans reculer & sans craindre le peril, mais ils n'aiment point à le chercher, & ils ne s'y portent pas naturellement; ce qui vient de leur jugement plûtôt que de leur timidité. Ils connoissent le peril, & ils l'évitent. Leur plus grand défaut, selon moi, c'est la passion de se vanger, & les moyens qu'ils y employent. Leurs maximes là dessus sont ab-

ſolument oppoſées au Chriſtianiſme & à l'honneur : lorſqu'ils ont reçû un affront ils font aſſaſſiner celui qui le leur a fait. Ils ne ſe contentent pas de cela ; car ils font aſſaſſiner auſſi ceux qu'ils ont offenſez, dans l'apprehenſion d'être prévenus, ſçachant bien que s'ils ne tuent ils ſeront tuez. Ils prétendent s'en juſtifier, quand ils diſent que leur Ennemi ayant pris le premier avantage, ils doivent s'aſſeurer du ſecond. Que s'ils y manquoient, ils feroient tort à leur réputation ; que l'on ne ſe bat point avec un homme qui vous a inſulté ; qu'il ſe faut mettre en état de l'en punir, ſans courre la moitié du danger. Il eſt vrai que l'impunité autoriſe cette conduite : car le Privilege des Egliſes & des Convents d'Eſpagne, eſt de donner une retraite aſſeurée aux Criminels, & tout autant qu'ils le peuvent, ils commettent leurs mauvaiſes actions proche du Sanctuaire, pour n'avoir guére de chemin à faire juſqu'à l'Autel, on le voit ſouvent embraſſé par un Scelerat le Poignard encore à la main, tout ſanglant du Meurtre qu'il vient de commettre.

A l'égard de leur perſonne, ils ſont fort maigres, petits, la taille fine, la tête belle, les traits reguliers, les yeux beaux les dents aſſez bien rangées, le tein jaune & bazanné : ils veulent que l'on marche legerement, que l'on ait la jambe groſſe & le pied petit, que l'on ſoit chauſſé ſans talon,

lon, que l'on ne mette point de poudre, qu'on se separe les cheveux sur le côté de la tête, & qu'ils soient coupez tous droits & passez derriere les oreilles, avec un grand Chapeau doublé de taffetas noir, une Golille plus laide & plus incommode qu'une Fraise, un Habit toûjours noir, au lieu de chemise, des Manches de tafetas ou de tabis noir, une Epée étrangement longue, un Manteau de frise noir par là dessus, des chausses trés étroites, des manches pendantes, & un Poignard. En vérité tout cela gâte à tel point un homme, quelque bien fait qu'il puisse être d'ailleurs, qu'il semble qu'ils affectent l'habillement le moins agreable de tous, & les yeux ne peuvent s'y accoûtumer.

Don Frederic auroit continué de parler; & j'avois tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'aurois point interrompu: mais il s'interrompit lui-même, ayant remarqué que la reprise d'Ombre venoit de finir; & comme il eut peur que je ne voulusse me retirer, & que nous devions partir le lendemain de bonne heure, il sortit avec les autres Messieurs. Je me levai en effet fort matin, parce que nous avions une grande journée à faire pour aller coucher à Birbiesca. Nous suivîmes la Riviere pour éviter les Montagnes, & nous passâmes à Oron un gros ruisseau qui se jette dans l'Ebre. Nous entrâmes peu aprés dans un chemin si étroit, qu'à peine nos Littieres pouvoient

y paſſer. Nous montâmes le long d'une côte fort droite juſqu'à Pancorvo, dont je vis le Château ſur une éminence voiſine. Nous traverſâmes une grande Plaine; & c'étoit une nouveauté pour nous, de voir un Païs uni. Celui-ci eſt environné de pluſieurs Montagnes, qui ſemblent ſe tenir comme une chaîne, & particulierement celles d'Occa: il fallut paſſer encore une petite Riviere avant que d'arriver à Birbieſca; ce n'eſt qu'un Bourg qui n'a rien de remarquable que ſon College, & quelques Jardins aſſez jolis le long de l'eau; mais je puis dire que nous nous y rendîmes par le plus mauvais tems que nous euſſions encore eu: j'en étois ſi fatiguée, qu'en arrivant je me mis au lit; ainſi je ne vis Don Fernand de Tolede & les autres Chevaliers que le lendemain, à Caſtel de Peones. Mais il faut bien vous dire comme l'on eſt dans les Hôtelleries, & comptez qu'elles ſont toutes ſemblables. Lorſqu'on y arrive fort las & fort fatigué, roti par les ardeurs du Soleil, ou gelé par les Neiges (car il n'y a guéres de temperamment entre ces deux extremitez) l'on n'y trouve ni pot au feu ni plats lavez; l'on entre dans l'Ecurie, & de là l'on monte en haut. Cette Ecurie eſt d'ordinaire pleine de Mulets & de Muletiers qui ſe font des lits des Bats de leurs Mulets pendant la nuit, & le jour ils leur ſervent de Tables. Ils mangent de bonne amitié avec leurs Mulets, & fraterniſent beaucoup enſemble.

L'Eſ-

L'Escallier par où l'on monte est fort étroit, & ressemble à une méchante échelle. La Sennora de la Casa vous reçoit en Robe détroussée & en Manches abbatuës : elle a le tems de prendre ses Habits du Dimanche, pendant que l'on descend de la Litticre, & elle n'y manque jamais; car elles sont toutes pauvres & glorieuses.

L'on vous fait entrer dans une Chambre, dont les Murailles sont assez blanches, couvertes de mille petits Tableaux de devotion, fort mal-faits; les Lits sont sans Rideaux, les Couvertures de coton à houpes passablement propres, les Draps grands comme des Serviettes, & les Serviettes comme de petits Mouchoirs de poche, encore faut-il être dans une grosse Ville pour en trouver trois ou quatre; car ailleurs il n'y en a point du tout, non plus que de Fourchettes. Il n'y a qu'une Tasse dans toute la Maison, & si les Multiers la tiennent les premiers; ce qui arrive toûjours s'ils le veulent (car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent) il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire, ou boire dans une cruche. Il est impossible de se chauffer au feu des Cuisines sans étouffer, elles n'ont point de Cheminées. Il en est de même dans toutes les Maisons que l'on trouve sur la route. On fait un trou au haut du Plancher, & la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la Cuisine, L'on met ce que l'on

veut

veut faire rôtir ſur des Tuilles par terre ; & quand cela eſt bien grillé d'un côté, on le tourne de l'autre. Lorſque c'eſt de la groſſe Viande, on l'attache au bout d'une corde ſuſpenduë ſur le feu, & puis on la fait tourner avec la main ; de ſorte que la fumée la rend ſi noire, qu'on a peine ſeulement de la regarder.

Je ne croi pas qu'on puiſſe mieux repreſenter l'Enfer, qu'en repreſentant ces ſortes de Cuiſines, & les Gens que l'on trouve dedans ; car ſans compter cette fumée horrible, qui aveugle & ſuffoque, ils ſont une douzaine d'hommes & autant de Femmes, plus noirs que des Diables, puants & ſales comme des Cochons, & vêtus comme des Gueux. Il y en a toûjours quelqu'un qui racle impudemment une méchante Guitarre, & qui chante comme un Chat enroüé. Les Femmes ſont toutes échevelées, on les prendroit pour des Baccantes. Elles ont des Coliers de Verre, dont les grains ſont auſſi gros que des Noix ; ils font cinq ou ſi tours à leur col, & ſervent à cacher la plus vilaine peau du monde.

Ils ſont tous plus Voleurs que des Choüettes, & ils ne s'empreſſent à vous ſervir que pour vous prendre quelque choſe, quoi que ce ſoit, ne fut-ce qu'une Epingle, elle eſt priſe de bonne guerre, quand on la prend à un François.

Avant toutes choſes, la Maîtreſſe de la Maiſon vous amene ſes petits Enfans, qui ſont

sont nuds tête au cœur de l'Hyver, n'eussent-ils qu'un jour. Elle leur fait toucher vos habits, elle leur en frotte les yeux, les jouës, la gorge, & les mains. Il semble que l'on est devenu Relique, & que l'on guerit de tous maux. Ces Ceremonies achevées, l'on vous demande si vous voulez manger, & fut-il minuit il faut envoyer à la Boucherie, au Marché, au Cabaret, chez le Boulanger, enfin de tous les côtez de la Ville, pour assembler dequoi faire un tres méchant repas. Car encore que le Mouton y soit fort tendre, leur maniere de le frire avec de l'huile boüillante n'accommode pas tout le monde; c'est que le Beurre y est tres rare. Les Perdrix rouges s'y trouvent en quantité & fort grosses, elles sont un peu seches, & à cette secheresse naturelle, l'on y en ajoûte une autre, qui est bien pire; je veux dire, que pour les rôtir, ou les reduit en charbon.

Les Pigeons y sont excellents; & en plusieurs endroits l'on trouve de bon Poisson, particulierement des Bessugos, qui ont le goût de la Truite, & dont on fait des Pâtez, qui seroient fort bons, s'il n'étoient pas remplis d'Ail, de Safran, & de Poivre.

Le Pain est fait de Blé d'Inde, que nous appellons en France Blé de Turquie. Il est assez blanc, & l'on croiroit qu'il est pêtri avec du Sucre, tant il est doux; mais il est si mal fait & si peu cuit, que c'est un morceau de Plomb que l'on se met sur l'estomach.

mach. Il a la forme d'un Gâteau tout plat, & n'eſt gueres plus épais que d'un doigt ; le Vin eſt aſſez bon, & dans la Saiſon des Fruits, l'on a tout ſujet d'être content : car les Muſcats ſont d'une groſſeur & d'un goût admirable ; les Figues ne ſont pas moins excellentes. L'on peut alors ſe retrancher à coup ſeur ſur le Deſſert. L'on y mange encore des Salades faites d'une Laituë ſi douce & ſi rafraîchiſſante, que nous n'en avons point qui en approchent.

Ne penſez pas, ma chere Couſine, qu'il ſuffiſe de dire, allez querir telles choſes pour les avoir ; tres ſouvent on ne trouve rien du tout. Mais ſuppoſé que l'on trouve ce que l'on veut, il faut commencer par donner de l'argent ; de maniere que ſans avoir encore rien mangé, vôtre repas eſt compté & payé ; car on ne permet au Maître de l'Hôtellerie, que de vous donner le logement. Ils diſent pour raiſon qu'il n'eſt pas juſte qu'un ſeul profite de l'arrivée des Voyageurs, & qu'il vaut mieux que l'argent ſe répande en pluſieurs endroits.

L'on n'entre en aucun lieu pour diner, l'on porte ſa proviſion, & l'on s'arrête au bord de quelque Ruiſſeau, où les Multiers font manger leurs Mulets. C'eſt de l'Avoine ou de l'Orge, avec de la Paille hachée qu'ils ont dans de grands Sacs ; car pour du Foin, on ne leur en donne point. Il n'eſt pas permis à une Femme ou à une Fille de demeurer plus de deux jours dans une Hô-

tellerie sur les chemins, à moins qu'elle n'en ait des raisons tres-apparentes. En voila assez pour que vous soyez informée des Hôtelleries, & de la maniere dont on y est reçû.

Aprés le soupé ces Messieurs jouërent à l'ombre; & comme je n'y suis pas assez forte pour joüer contr'eux, je m'interessai avec Don Frederic de Cardone; & Don Fernand de Tolede se mit auprés du Brasier avec moi. Il me dit qu'il auroit bien souhaité que j'eusse eu le tems de passer par Vailladolid; que c'est la plus agréable Ville de la vieille Castille; qu'elle avoit été longtems la demeure des Rois d'Espagne, & qu'ils y ont un Palais digne de leur Grandeur. Que pour lui, il y avoit des Parentes qui se seroient fait un plaisir de m'y régaler, & qu'elles n'auroient pas manqué de me faire voir l'Eglise des Dominiquains, que les Ducs de Lerma ont fondée; qu'elle étoit fort riche, & le Portail d'une singuliere beauté, à cause des Figures & des bas Reliefs qui l'enrichissent. Que dans le College du même Convent, les François y voyoient avec satisfaction toutes les Murailles semées de Fleurs de Lis, & que l'on disoit qu'un Evêque qui appartenoit au Roi de France les y avoit fait peindre. Il ajoûta qu'elles m'auroient menées aux Religieuses de Sainte Claire, pour voir dans le Chœur de leur Eglise le Tombeau d'un Chevalier Castillan, dont on pretend qu'il sort des

accents.

accents & des plaintes toutes les fois que quelqu'un de sa Famille doit mourir. Je souris à cela, comme étant dans le doute d'une chose qu'effectivement je ne croi point. Vous n'ajoûtez pas foi à ce que je vous dis, continua-t-il, & je ne voudrois pas non plus vous l'assurer comme une vérité incontestable, bien que tout le monde en soit persuadé en ce País-ci. Mais il est certain qu'il y a une Cloche en Arragon, dans un Bourg appellé Viiilla sur l'Ebre, laquelle a dix brasses de tour; & il arrive qu'elle sonne quelquefois toute seule, sans que l'on puisse remarquer qu'elle soit agitée par les Vents, ni par aucun tremblement de Terre: en un mot, par rien de visible. Elle tinte d'abord, & ensuite d'intervale en intervale, elle sonne à volée tant le jour que la nuit. Lorsqu'on l'entend, on ne doute point qu'elle n'annonce quelque sinistre accident. C'est ce qui arriva en 1601. le Jeudi treize de Juin, jusqu'au Samedi quinze du même mois: Elle cessa alors de sonner, & elle recommença le jour de la Fête de Dieu, comme on étoit sur le point de faire la Procession. Elle sonna aussi quand Alphonse cinquiéme, Roi d'Arragon, alla en Italie pour prendre possession du Royaume de Naples. On l'entendit à la mort de Charles Quint. Elle marqua le départ pour Affrique du Roi de Portugal Don Sebastien, l'extremité du Roi Philippe Second, & le trépas de sa derniere Femme la

Reine

Reine Anne. Vous voulez que je vous croye Don Fernand, lui dis-je, il semble que je suis trop opiniâtre de ne me pas rendre encore; mais vous conviendrez qu'il est des choses dont il est permis de douter. Avoüez plûtôt, Madame, réprit-il d'un air enjoué, que c'est manque de foi pour moi; car je ne vous ai rien dit, qui ne soit sçû de tout le monde; mais peut être croirez-vous d'avantage Don Esteve de Carvajal, sur une chose aussi extraordinaire, qui est en son Païs. Il l'appella en même tems, & lui demanda s'il n'étoit pas vrai qu'il y avoit au Convent des Freres Prêcheurs de Cordouë, une Cloche qui ne manque point de sonner toutes les fois qu'il doit mourir un Religieux, & qu'ainsi l'on en sçait le tems à un jour prés. Don Esteve confirma ce que disoit Don Fernand, & si je n'en suis pas demeurée absolument convaincuë, j'en ai tout au moins fait semblant.

Vous passez si vîte dans la vieille Castille, continua Don Fernand, que vous n'aurez pas le tems d'y rien voir de remarquable. On y parle par tout du Portrait de la Sainte Vierge, qui s'est trouvé miraculeusement empreint sur un Rocher. Il est aux Religieuses Augustines d'Avila, & beaucoup de personnes s'y rendent par devotion; mais on n'a guéres moins de curiosité pour de certaines mines de sel, qui sont proches de là, dans un Village appellé Mengraville; l'on descend plus de deux

cens degrès ſous Terre, & l'on entre dans une vaſte Caverne, formée par la Nature, dont le haut eſt ſoûtenu par un ſeul Pilier de ſel criſtalin, d'une groſſeur & d'une beauté ſurprenante. Aſſez proche de ce lieu, dans la Ville de Soria, on voit un grand Pont ſans Riviere, & une grande Riviere ſans Pont, parce qu'elle a changé de Lit par un Tremblement de Terre.

Mais ſi vous veniez juſqu'à Medina del Campo, ajoûta t-il, je ſuis ſûr que les Habitans vous y feroient une Entrée, par la ſeule raiſon que vous êtes Françoiſe, & qu'ils ſe piquent de les aimer, pour ſe diſtinguer un peu des ſentimens des autres Caſtillans. Leur Ville eſt tellement privilegiée, que le Roi d'Eſpagne n'a pas le pouvoir d'y créer des Officiers, ni le Pape même d'y conferer des Benefices. Ce droit appartient aux Bourgeois, & tres-ſouvent ils ſe battent pour l'Election des Eccleſiaſtiques & des Magiſtrats.

Une des choſes que les Etrangers trouvent la plus belle en ce Païs-ci, c'eſt l'Aqueduc de Segovie qui eſt long de cinq lieuës, il a plus de deux cens Arches d'une hauteur extraordinaire, bien qu'en pluſieurs endroits il y en ait deux l'une ſur l'autre, & il eſt tout bâti de pierre de taille, ſans que pour les joindre on y ait employé ni mortier ni ciment: On le regarde comme un Ouvrage des Romains, ou du moins qui eſt digne de l'être: la Riviere qui eſt au

bout

bout de la Ville entoure le Château & lui sert de Fossé; il est bâti sur le Roc. Entre plusieurs choses remarquables, on y voit les Portraits des Rois d'Espagne qui ont regné depuis plusieurs Siecles, & de toutes les Villes du Royaume : On ne bat Monnoye qu'à Seville & à Segovie : l'on tient que les pieces de huit que l'on y fait, sont plus belles que les autres: c'est par le moyen de la Riviere, que de certains Moulins tournent, lesquels servent à battre la Monnoye. On y trouve aussi des promenades charmantes le long d'une Prairie plantée d'Ormeaux, dont le feüillage est si épais, que les plus grandes ardeurs du Soleil ne le peuvent penetrer. Je ne manque pas de curiosité, lui dis-je pour toutes les choses qui le meritent : mais je manque à present de tems pour les voir; je serois neanmoins bien-aise d'arriver d'assez bonne heure à Burgos pour me promener dans la Ville. C'est-à-dire, Madame, reprit Don Fernand, qu'il faut vous laisser en état de vous retirer. Il en avertit les Chevaliers qui quitterent le jeu, & nous nous separâmes.

Je me suis levée ce matin avant le jour, & je finis cette Lettre à Burgos où je viens d'arriver. Ainsi, ma chere Cousine, je ne vous en manderai rien d'aujourd'hui; mais je profiterai de la premiere occasion pour vous donner de mes nouvelles.

A Burgos, ce 27. Février 1679.



QUATRIE'ME LETTRE.

NOus eûmes lieu de nous appercevoir en arrivant à Burgos, que cette Ville est plus froide que toutes celles par où nous avions passé ; & l'on dit aussi que l'on n'y ressent jamais ces grandes & excessives chaleurs qui tuënt dans les autres endroits d'Espagne. La Ville est sur la pente de la Montagne, & s'étend dans la Plaine jusqu'au bord de la Riviere, qui moüille le pied des murailles. Les ruës sont fort étroites & inégales : le Château qui n'est pas grand, mais assez fort, se voit sur le haut de la Montagne ; un peu plus bas est l'Arc de Triomphe de Fernando Gonçales, que les Curieux trouvent extremement beau. Cette Ville a été la premiere reconquise sur les Mores, & les Rois d'Espagne y ont demeuré long tems ; c'est la Capitale de la vieille Castille : Elle tient le premier rang dans les deux Etats des deux Castilles, bien que Tolede le lui dispute. On y voit de beaux Bâtimens, & le Palais des Velascos est un des

des plus magnifiques. L'on trouve dans tous les Carrefours & dans les Places publiques, des Fontaines jaillissantes, avec des Statuës, dont quelques unes sont bien faites : mais ce qui est plus beau c'est l'Eglise Cathedralle ; elle est tellement grande & vaste, que l'on y chante la Messe en cinq Chapelles differentes sans s'interrompre les uns les autres ; l'Architecture en est si delicate, & d'un travail si exquis, qu'elle peut passer entre les Bâtimens Gotiques pour un Chef-d'œuvre de l'Art ; & cela est d'autant plus remarquable, que l'on bâtit assez mal en Espagne : en quelques endroits, c'est par pauvreté, & en quelques-autres, manque de pierre & de chaux. On m'a dit qu'à Madrid même on y voyoit des maisons de terre, & que les plus belles sont faites de brique liée avec de la terre au lieu de chaux. Pour passer de la Ville au Fauxbourg de Bega, on traverse trois Ponts de pierre : la Porte qui répond à celui de Santa Maria est fort élevée, avec l'Image de la Vierge au dessus ; ce Fauxbourg contient la plus grande partie des Convents & des Hôpitaux : on y en voit un fort grand fondé par Philippes II. pour recevoir les Pellerins qui vont à S. Jacques, & les garder un jour : l'Abbaye de Mille Flores, dont le Bâtiment est tres-magnifique, n'en est pas éloigné. On voit encore dans ce Fauxbourg plusieurs Jardins qui sont arrosez de fontaines & de ruisseaux d'eau vive ; la Riviere leur sert de

Canal, & l'on trouve dans un grand Parc entouré de murailles, des Promenoirs en tout tems.

Je voulus voir le saint Crucifix qui est au Convent des Augustins; il est placé dans une Chapelle du Cloître assez grande, & si sombre, qu'on ne l'apperçoit qu'à la lueur des Lampes qui sont sans cesse allumées; il y en a plus de cent, les unes sont d'or & les autres d'argent, d'une grosseur si extraordinaire, qu'elles couvrent toute la voûte de cette Chapelle; il y a soixante Chandeliers d'argent plus hauts que les plus grands hommes, & si lourds qu'on ne les peut remuer à moins que de se mettre deux ou trois ensemble. Ils sont rangez à terre des deux côtez de l'Autel; ceux qui sont dessus sont d'or massif. L'on voit entre deux des Croix de même, garnies de Pierreries, & des Couronnes qui sont suspenduës sur l'Autel, ornées de Diamans & de Perles d'une beauté parfaite. La Chapelle est tapissée d'un Drap d'or fort épais; elle est si chargée de raretez & de Vœux, qu'il s'en faut bien qu'il n'y ait assez de place pour les mettre tous; de sorte que l'on en garde une partie dans le Tresor.

Le Saint Crucifix est élevé sur l'Autel à peu prés de grandeur naturelle; il est couvert de trois Rideaux l'un sur l'autre, tous brodez de Perles & de Pierreries: quand on les ouvre, ce que l'on ne fait qu'aprés de tres-grandes Ceremonies, & pour des per-

ſonnes diſtinguées, l'on ſonne pluſieurs Cloches, tout le monde eſt proſterné à genoux, & il faut demeurer d'accord que ce lieu & cette vûë inſpirent un tres-grand reſpect. Le Crucifix eſt de Sculpture, & ne peut-être mieux fait, ſa carnation eſt tres-naturelle; il eſt couvert depuis l'eſtomach juſqu'aux pieds, d'une toile fine fort pliſſée, qui fait comme une eſpece de Juppe; ce qui ne lui convient guéres, du moins à mon ſens.

On tient que c'eſt Nicodeme qui l'a fait: mais ceux qui aiment toûjours le merveilleux, pretendent qu'il a été apporté du Ciel miraculeuſement. On m'a conté que de certains Religieux de cette Ville le volerent autrefois, & l'emporterent, & qu'il fut retrouvé le lendemain dans ſa Chapelle ordinaire; qu'alors ces bons Moines le remporterent à force ouverte une ſeconde fois, & qu'il revint encore; quoi qu'il en ſoit, il fait pluſieurs Miracles, & c'eſt une des plus grandes devotions de l'Eſpagne; les Religieux diſent qu'il ſuë tous les Vendredis.

J'allois rentrer dans l'Hôtellerie, lorſque nous vîmes le Valet de Chambre du Chevalier de Cardonne qui accouroit de toute ſa force aprés nous. Il étoit botté, & trois Religieux le ſuivoient fort échauffez. Je fis dans ce moment un jugement temeraire: car je ne pûs m'empêcher de croire que c'eſt qu'il avoit volé quelque choſe

dans cette riche Chapelle, & qu'on l'avoit pris ſur le fait : mais ſon Maître qui étoit avec moi lui ayant demandé ce qui le faiſoit aller ſi vîte, il lui dit qu'il étoit entré avec ſes Eperons dans la Chapelle du S. Crucifix, qu'il y étoit demeuré le dernier, & que les Religieux l'avoient enfermé pour lui faire donner de l'argent; qu'il s'étoit échappé de leurs mains, aprés en avoir reçû quelques gourmades, & qu'ils le pourſuivoient encore comme nous venions de voir. C'eſt la vérité que l'on n'y porte point d'Eperons, ou que tout au moins il en coûte quelque choſe. La Ville n'eſt pas extrémement grande; elle eſt ornée d'une belle Place, où il y a de hauts Pilliers qui ſoutiennent de fort jolies maiſons; l'on y fait ſouvent des Courſes de Taureaux, car le Peuple aime beaucoup cette ſorte de divertiſſement. Il y a auſſi un Pont tres-bien bâti, fort long & fort large. La Riviere qui paſſe deſſous arroſe une Prairie, au bord de laquelle on voit des Allées d'arbre qui forment un bocage tres-riant; le commerce autrefois y étoit conſiderable, mais il eſt bien diminué. On y parle mieux Caſtillan qu'en aucun autre lieu d'Eſpagne, & les hommes y ſont naturellement Soldats; de maniere que lorſque le Roi en a beſoin, il en trouve là de plus braves & en plus grand nombre qu'ailleurs.

Aprés le ſoupé on ſe mit au jeu à l'ordinaire;

 naire;

naire ; Don Sanche Sarmiento dit qu'il cedoit ſa place à qui la voudroit, & qu'il lui ſembloit que c'étoit à lui à m'entretenir ce ſoir là. Je ſçavois qu'il y avoit tres-peu qu'il étoit de retour de Sicile : je lui demandai s'il avoit été un de ceux qui avoient aidé à châtier ce Peuple rebelle. Helas ! Madame, dit-il, le Marquis de Las-Navas ſuffiſoit pour les punir au de là de leur crime ; j'étois à Naples dans le deſſein de paſſer en Flandres, où j'ai des parens de même nom que moi. Le Marquis de Los-Velez, Viceroi de Naples, m'engagea de quitter mon premier projet, & de m'embarquer avec le Marquis de Las-Navas, que le Roi envoyoit Viceroi en Sicile. Nous fîmes voile ſur deux Bâtimens de Majorque, & nous nous rendimes à Meſſine le ſix de Janvier : comme il n'avoit point fait avertir de ſa venuë, & que perſonne n'y étoit preparé, on n'eut pas le tems de le recevoir avec les honneurs que l'on rend d'ordinaire aux Vicerois : mais en vérité ſes intentions étoient ſi contraires à ces pauvres gens, que ſon Entrée n'auroit été accompagnée que de larmes.

Il fut à peine arrivé, qu'il fit mettre en priſon deux Juras nommez Vicenzo Zuffo, & Don Diego ; il établit des Eſpagnols à leur place ; il caſſa rigoureuſement l'Academie des Chevaliers de l'Etoille, & commença d'executer les Ordres que Don Vicenzo Gonzaga avoit reçûs depuis long-

tems, & qu'il avoit éludez par bonté ou par foiblesse. Il fit publier aussi-tôt un Reglement, par lequel le Roi changeoit toute la forme du Gouvernement de Messine ôtoit à la Ville les revenus dont elle joüissoit, lui défendoit de porter à l'avenir le titre glorieux d'Exemplaire, cassoit le Senat, & mettoit à la place des six Jurats, six Elûs, deux desquels seroient Espagnols; que ces Elûs ne pourroient plus à l'avenir aller en Public avec leurs habits de Magistrats; que les Tambours & les Trompettes ne marcheroient plus devant eux; qu'ils n'iroient point ensemble dans un même Carosse à quatre Chevaux, comme ils avoient accoûtumé : qu'au lieu du Stratico qui demeureroit aboli, le Roi nommeroit un Gouverneur Espagnol, lequel il revoqueroit à sa volonté ; qu'ils ne seroient plus assis que sur un Banc; qu'on ne les encenseroit plus dans les Eglises; qu'ils seroient habillez à l'Espagnolle; qu'ils ne pourroient s'assembler pour les affaires publiques, que dans une Chambre du Palais du Viceroi, & qu'ils n'auroient plus de juridiction sur le Plat-Païs.

Chacun demeura consterné, comme si les Carreaux de la foudre étoient tombez du Ciel pour les écraser : mais leur douleur augmenta bien le cinquiéme du même mois, lorsque le Mestre de Camp General fut enlever tous les Privileges en Original, & jusqu'aux Copies qu'il trouva

dans le Palais de la Ville; & le Boureau brûla publiquement ces papiers. L'on arrêta ensuite le Prince de Condro: & la desolation de sa Famille, mais particulierement de la Princesse Eleonor sa sœur, avoit quelque chose de si touchant, que l'on ne pouvoit se défendre de mêler ses larmes aux siennes. Cette jeune personne n'a pas encore dix huit ans, sa beauté & son esprit sont de ces miracles qui surprennent toûjours. Don Sanche s'attendrit au souvenir de la Princesse, & je connus aisément que la pitié n'avoit pas toute seule part à ce qu'il m'en disoit. Il continua cependant à me parler de Messine.

Le Viceroi, ajoûta t-il, fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous les Bourgeois, sur peine de dix ans de prison, & de cinq mille écus d'amende, d'apporter leurs Armes dans son Palais. Il fit en même tems ôter la grosse Cloche de l'Hôtel-de-Ville, qui servoit à faire prendre les Armes aux Habitans, & devant lui on la brisa en mille morceaux. Il déclara peu aprés, qu'il alloit faire bâtir une Citadelle qui contiendroit le Quartier appellé Terra-Nova jusqu'à la Mer. On fondit par son ordre toutes les Cloches de l'Eglise Cathedrale, pour faire la Statuë du Roi d'Espagne; & les enfans du Prince de Condro furent arrêtez: mais leur crainte devint extrême, lorsque le Viceroi fit couper la tête à D. Vincenzo Zuffo l'un

des Juras· Cét exemple de ſeverité alarma tout le monde ; & ce qui parut plus terrible, c'eſt que dans les derniers troubles, quelques familles de Meſſinois s'étant retirées en pluſieurs endroits, le Marquis de Liche Ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome, leur conſeilla de bonne foi de retourner en leur Païs; il les aſſeura que tout y étoit calme, & que l'Amniſtie generale y devoit être déja publiée ; & pour leur faciliter le paſſage, il leur donna des Paſſeports. Ces pauvres gens qui n'avoient pas pris les Armes, & qui n'étant point du nombre des Revoltez, ne ſe reprochoient rien, & ne croyoient pas auſſi qu'on deût les traiter en coupables, ſe rendirent à Meſſine : mais ils avoient à peine pris terre au Port, que la joye de ſe revoir dans leur Païs natal, & au milieu de leurs Amis, fut étrangement troublée, lorſqu'on les arrêta, & ſans aucun quartier dés le lendemain le Viceroi les fit tous pendre, n'ayant point d'égards ni pour l'âge, ni pour le ſexe. Il envoya renverſer la groſſe Tour de Palerme; & les principaux Bourgeois de cette Ville, ayant voulu s'oppoſer aux Impôts exceſſifs que le Marquis de Las Navas venoit de mettre ſur le Blé, les Soyes, & les autres Marchandiſes, il les envoya aux Galeres, ſans ſe laiſſer toucher par les larmes de leurs Femmes, & par le beſoin que tant de malheureux Enfans pouvoient avoir de leurs Peres.

Je vous avouë, continua Don Sanche, que mon caractere est si opposé aux rigueurs que l'on exerce chaque jour contre ce miserable Peuple, qu'il me fut impossible de rester plus long tems à Messine. Le Marquis de las Navas vouloit envoyer à Madrid, pour informer le Roi de ce qu'il avoit fait. Je le priai de me charger de cette Commission; & en effet, il me donna ses Dépêches, que j'ai renduës à Sa Majesté, & en même tems je parlai pour le Prince de Condro. J'ose croire que mes offices ne lui seront pas tout-à-fait inutiles. Je suis persuadée, lui dis-je, que ç'a été le principal motif de vôtre Voyage: Je ne suis pas pénetrante, mais il me semble que vous prenez un tendre interêt dans les affaires de cette Famille. Il est vrai, Madame, continua-t-il, que l'injustice que l'on fait à ce malheureux Prince, me touche sensiblement. S'il n'étoit pas Frere de la Prince Eleonor, lui dis-je, peut-être que vous seriez plus tranquille sur ce qui le regarde; mais n'en parlons plus; je remarque que ce souvenir vous afflige; veüillez plûtôt m'apprendre quelque chose de ce qu'on trouve de plus remarquable dans vôtre Païs. Ah! Madame, s'écria-t-il, vous me voulez insulter; car je ne doute pas que vous ne sçachiez que la Galice est si pauvre, & d'une beauté si mediocre, qu'il n'y a pas lieu de la vanter; ce n'est pas que la Ville de Saint Jacques de

Compoſtelle ne ſoit conſiderable ; elle eſt Capitale de la Province ; & il n'y en a guéres en Eſpagne qui lui puiſſe être ſuperieure en grandeur ni en richeſſes. Son Archevêché vaut ſoixante dix mille Ecus de rente, & le Chapitre en a autant. Elle eſt ſituée dans une agreable Plaine, entourée de côteaux, dont la hauteur eſt mediocre, & il ſemble que la Nature ne les a mis en ce lieu, que pour garantir la Ville des Vents mortels qui viennent des autres Montagnes. Il y a une Univerſité : on y voit de beaux Palais, de grandes Egliſes, des Places publiques, & un Hôpital des plus conſiderables & des mieux ſervis de l'Europe. Il eſt composé de deux Cours d'une grandeur extraordinaire, bâties chacune des quatre côtez, avec des Fontaines au milieu: pluſieurs Chevaliers de S. Jacques demeurent dans cette Ville ; & la Metropole, qui eſt dediée à ce Saint, conſerve ſon Corps. Elle eſt extrémement belle, & prodigieuſement riche. On prétend que l'on entend à ſon Tombeau un cliquetis, comme ſi c'étoit des Armes que l'on frapât les unes contre les autres, & ce bruit ne ſe fait, que lorſque les Eſpagnols doivent ſouffrir quelque grande perte. Sa figure eſt repreſentée ſur l'Autel, & les Pelerins la baiſent trois fois, & lui mettent leur Chapeau ſur la tête, car cela eſt de la Ceremonie. Ils en font encore une autre aſſez ſinguliere ; ils montent au deſſus de l'Egliſe,
qui

qui eſt couverte de grandes Pierres plattes. En ce lieu eſt une Croix de Fer, où les Pelerins attachent toûjours quelques lambeaux de leurs habits. Ils paſſent ſous cette Croix, par un endroit ſi petit, qu'il faut qu'ils ſe gliſſent ſur l'eſtomach contre le Pavé; & ceux qui ne ſont pas menus, ſont prêts à crever. Mais il y en a eu de ſi ſimples, ou de ſi ſuperſtitieux, qu'ayant obmis de le faire, ils ſont revenus exprés de quatre & cinq cens lieuës; car on voit là des Pelerins de toutes les contrées du Monde. Il y a la Chapelle de France, dont on a beaucoup de ſoin. L'on aſſure que les Rois de France y font du bien de tems en tems. L'Egliſe qui eſt ſous terre, eſt plus belle que celle d'enhaut. On y trouve des Tombeaux ſuperbes & des Epitaphes tres anciennes, qui exercent la curioſité des Voyageurs. Le Palais Archiepiſcopal eſt grand, vaſte, bien bâti, & ſon antiquité lui donne des beautez, au lieu de lui en ôter. Un homme de ma connoiſſance, grand chercheur d'Etymologies, aſſuroit que la Ville de Compoſtelle ſe nommoit ainſi, parce que Saint Jacques devoit ſouffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une Etoille à Campo Stella. Il eſt vrai, reprit il, que quelques gens le pretendent ainſi; mais le zele & la credulité du Peuple va bien plus loin, & l'on montre à Padron proche de Compoſtelle, une Pierre creuſe, & l'on pretend que c'étoit

le petit Bateau dans lequel Saint Jacques arriva, aprés avoir passé dedans tant de Mers, où sans un continuel miracle, la Pierre auroit bien dû aller à fond. Vous n'avez pas l'air d'y ajoûter foi, lui dis-je. Il se prit à sourire; & continuant son Discours: Je ne puis m'empêcher, dit-il, de vous faire la description de nos Milices; on les assemble tous les ans au mois d'Octobre, & tous les jeunes hommes depuis l'âge de quinze ans, sont obligez de marcher: Car s'il arrive qu'un Pere, ou qu'un Parent, celât son Fils ou son Cousin, & que ceux qui les assemblent le sçeussent, ils feroient condamner celui qui cache son Enfant à demeurer toute sa vie en prison. L'on en a vû quelquefois des exemples; mais à la vérité, ils ne sont pas frequens, & les Païsans ont une si grande joye de se voir armez, & de se voir traiter de *Cavalieros & de Nobles Soldados del Rey*, qu'ils ne voudroient pour rien, perdre cette occasion. Il est rare que dans tout un Regiment, il se trouve deux Soldats qui ayent plus d'une chemise: leurs habits sont d'une Etoffe si épaisse, qu'il semble qu'elle soit faite avec de la Ficelle: Leurs Souliers sont de corde; les Jambes nuës; chacun porte quelques plumes de Coq, ou de Pan à son petit Chapeau, qui est retroussé par derriere, avec une Fraize de Guenilles au cou; leur Epée bien souvent sans Fourreau, ne tient qu'avec une Corde;

de; le reste de leurs Armes, n'est guéres en meilleur ordre; & dans cet équipage, ils vont gravement à Tui, où est le Rendez vous general, parce que c'est une Place frontiere au Portugal. Il y en a trois de cette maniere, celle-là, Ciudad-Rodrigo, & Badajoz, mais Tui est la mieux gardée, parce qu'elle est vis-à-vis de Valentia, Place considerable du Royaume de Portugal, & que l'on a fortifiée avec soin. Ces deux Villes sont si proches, qu'elles se peuvent batre à coup de Canon; & si les Portugais n'ont rien oublié pour mettre hors d'insulte Valentia, les Espagnols pretendent que Tui n'est pas moins en état de se défendre. Elle est bâtie sur une Montagne, dont la Riviere de Minhio moüille le pied, avec de bons Rempars, de fortes murailles, & beaucoup d'Artillerie. C'est là, dis-je, que nos Galiegos demandent à combattre les Ennemis du Roi, & qu'ils assurent d'un air un peu fanfaron, qu'ils ne les craignent pas. Il en peut être quelque chose; car dans la suite des tems, on en forme d'aussi bonnes Troupes, qu'il s'en puisse trouver en toute l'Espagne. Cependant c'est un mal pour le Royaume, que l'on en prenne ainsi toute la Jeunesse; les Terres pour la plûpart y demeurent incultes; & du côté de S. Jacques de Compostelle, il semble que ce soit un desert; de celui de l'Ocean le Païs étant meilleur, & plus peuplé, il y a beaucoup de choses

utiles à la vie, & même agreables; comme des Grenades, des Oranges, des Citrons, de plusieurs sortes de Fruits, d'excellent Poisson : & particulierement des Sardines, plus delicates que celles qui viennent de Royan à Bordeaux.

Une des choses à mon gré la plus singuliere de ce Royaume, c'est la Ville Dorense, dont une partie joüit toûjours des douceurs du Printems, & des Fruits de l'Automne, à cause d'une quantité de sources d'eau bouillante; qui échauffent l'Air par leurs exhalaisons; pendant que l'autre partie de cette même Ville éprouve la rigueur des plus longs hivers, parce qu'elle est au pied d'une Montagne tres froide; ainsi l'on y trouve dans l'espace d'une seule Saison, toutes celles qui composent le cours de l'Année.

Vous ne me parlez point, interrompis-je, de cette merveilleuse Fontaine, appellée Louzana. Hé! qui vous en a parlé à vous même, Madame, dit-il, d'un air enjoué. Des personnes qui l'ont vûë, ajoutai-je. On vous a donc appris, continua-t-il que dans la haute Montagne de Cebret on trouve cette Fontaine à la source du Fleuve Lours, laquelle a son flux & son reflux comme la Mer; bien qu'elle en soit éloignée de vingt lieuës; que plus les chaleurs sont grandes, plus elle jette d'eau, & que cette eau est quelques fois froide comme de la glace, & quelquefois aussi chaude

chaude que si elle boüilloit, sans que l'on en puisse alleguer aucune cause naturelle. Vous m'en apprenez des particularitez que j'ignorois, lui dis-je, & c'est me faire un grand plaisir ; car j'ay assez de curiosité pour les choses qui ne sont pas communes. Je voudrois, reprit-il, qu'il fût moins tard, je vous rendrois compte de plusieurs raretez qui sont en Espagne, & que vous seriez bien-aise peut-être de sçavoir. Je vous en quitte pour ce soir, lui dis-je, mais j'espere qu'avant que nous soyons arrivez à Madrid, nous trouverons le tems d'en parler. Il me le promit fort honnêtement ; & le jeu étant fini, nous nous dîmes adieu.

Quand je voulus me coucher, l'on me conduisit dans une Galerie pleine de Lits, comme on les voit dans les Hôpitaux. Je dis que cela étoit ridicule ; & que n'en ayant besoin que de quatre, il n'étoit pas nécessaire de m'en donner trente, & de me mettre dans une Halle où j'allois geler. On me répondit que c'étoit le lieu le plus propre de la Maison, & il fallut en passer par là. Je fis dresser mon Lit : mais j'étois à peine couchée, que l'on frappa doucement à ma Porte ; mes Femmes l'ouvrirent, & demeurerent bien surprises de voir le Maître & la Maîtresse suivis d'une douzaine de miserables, & si déshabillez, qu'ils étoient presque nuds. J'ouvris mon rideau au bruit qu'ils faisoient, & j'ouvris

en-

encore plus les yeux à la vûë de cette noble Compagnie. La Maîtresse s'approcha de moi, & me dit que c'étoient d'honnêtes Voyageurs, qui alloient coucher dans les Lits qui étoient de reste. Comment coucher ici ? lui dis-je, je croi que vous perdez l'esprit. Je le perdrois en effet, dit elle, si je laissois tant de lits inutiles. Il faut, Madame, que vous les payiez, ou que ces Messieurs y demeurent. Je ne puis vous exprimer ma colere, je fus tentée d'envoyer querir Don Fernand & mes Chevaliers, qui les auroient plûtôt fait passer par les fenêtres, que par la porte. Mais au fond, ç'auroit été un beau sujet de vacarme, pour une douzaine de méchants Grabats. Je m'appaisai donc, & je tombai d'accord de payer vingt sols pour chacun de ces Lits. Ils ne sont guéres plus chers à Fontaine bleau, lorsque la Cour y est. Ces illustres Espagnols, ou pour parler plus juste, ces Marauts qui avoient eu l'insolence d'entrer dans cette Galerie, se retirerent aussi-tôt, aprés m'avoir fait beaucoup de reverences.

Le lendemain je pensai pâmer de rire, bien que ce fut à mes dépens, quand je connus l'habileté de mes hôtes pour me ruiner : Car vous sçaurez en premier lieu, que ces prétendus Voyageurs étoient leurs voisins; & qu'ils sont accoûtumés à ce manége, lorsqu'ils voyent des Etrangers: mais quand je voulus compter les Lits pour les payer, on les roula tous au milieu de la Galerie, &

l'on

l'on commença de tirer des ais qui étoient le long de la muraille, & qui cachoient de certains trous pleins de paille, qui auroient pû servir à coucher des Chiens. Je les payai pourtant aussi chacun vingt sols. Quatre Pistoles terminerent nôtre petite dispute. Je n'eus pas la force de m'en fâcher, tant je trouvai la chose singuliere. Je ne vous raconterois pas ce petit incident, sans qu'il peut servir à vous faire connoître le caractere de cette Nation.

Nous ne partîmes de Burgos que bien tard; le tems étoit si mauvais, & il étoit tombé pendant la nuit une si grande abondance de pluye, que j'attendis le plus longtems que je pûs, esperant toûjours qu'elle cesseroit. Enfin je me déterminai, & je montai dans ma Litiere. Je n'étois pas encore bien éloignée de la Ville, que je me repentois déja d'en être partie. On ne voyoit aucun chemin, particulierement celui d'une grande Montagne fort haute & fort roide, par laquelle il falloit de necessité passer: un de nos Multiers qui alloit devant, prit trop sur le penchant de cette Montagne, & il tomba avec son Mulet dans une espece de precipice, où il se cassa la tête, & se demit le bras. Comme c'étoit le fameux Philippe de Saint Sebastien, lequel est plus intelligent que tous les autres, & qui conduit d'ordinaire les Personnes de qualité à Madrid, il s'attira une compassion generale, & nous demeurâmes tres long-tems

à le

à le retirer du méchant endroit où il étoit tombé; Don Fernand de Tolede eut la charité de lui donner sa Litiere. La nuit vint promtement; & nous nous en serions consolez, si nous eussions pû revenir à Burgos; mais il étoit impossible, les chemins n'étoient pas moins couverts de Neige de ce côté-là, que de tous les autres. Ainsi nous arrêtâmes à Madrigalesco, qui n'a pas douze maisons, & je puis dire que nous y fûmes assiegez sans avoir des Ennemis. Cette avanture ne laissa pas de nous donner quelque inquietude, bien que nous eussions apporté des provisions pour plusieurs jours.

La plus considerable maison du Village étoit à demi découverte; & il y avoit peu que j'y étois logée, lorsqu'un venerable Vieillard me demanda de la part d'une Dame qui venoit d'arriver. Il me fit un compliment, & me dit qu'elle avoit apris que c'étoit le seul lieu où l'on pouvoit être moins incommodé, qu'ainsi elle me prioit de lui permettre qu'elle s'y retirât avec moi. Il ajoûta que c'étoit une personne de qualité d'Andalousie, qu'elle étoit veuve depuis peu, & qu'il avoit l'honneur d'être à elle.

Un de nos Chevaliers nommé Don Esteve de Carvajal, qui est du même Païs, ne manqua pas de demander son nom au vieux Gentilhomme. Il lui dit que c'étoit la Marquise de Los Rios. A ce nom il se tourna vers moi, & m'en parla comme d'une personne dont le merite & la naissance

étoient également diſtinguez; j'acceptai avec plaiſir cette bonne compagnie. Elle vint auſſi-tôt dans ſa Litiere, dont elle n'étoit point deſcenduë, parce qu'elle n'avoit trouvé aucune maiſon où l'on pût la recevoir.

Son habit me parut fort ſingulier; il falloit être auſſi belle qu'elle étoit, pour y conſerver des charmes. Elle avoit un corps d'une étoffe noire, & la juppe de même, & par deſſus une maniere de ſurplis de toile de Baptiſte, qui lui deſcendoit plus bas que les genoux; les manches étoient longues, & ſerrées au bras, qui tomboient juſques ſur les mains. Ce ſurplis s'attachoit ſur le Corps, & comme il n'étoit point pliſſé par devant, il ſembloit que c'étoit une bavette. Elle portoit ſur ſa tête un morceau de Mouſſeline qui lui entouroit le viſage; & l'on auroit crû que c'étoit une guimpe de Religieuſe, ſans qu'il étoit trop chiffonné & trop clair. Il couvroit ſa gorge, & deſcendoit plus bas que le bord du corps de juppe. Il ne lui paroiſſoit aucuns cheveux; ils étoient tous cachez ſous cette Mouſſeline. Elle portoit une grande Mante de Taffetas noir, qui la couvroit juſqu'aux pieds, & par deſſus cette Mante, elle avoit un Chapeau, dont les bords étoient fort larges, attaché ſous le menton avec des cordons de Soye. On me dit qu'elles ne portent ce Chapeau, que lors qu'elles ſont en voyage.

Tel eſt l'habit des Veuves & des Duennas, habit qui n'eſt pas ſupportable à mes yeux ; & ſi l'on rencontroit la nuit une femme vêtuë ainſi, je ſuis perſuadée que l'on pouroit en avoir peur, ſans être trop poltron; cependant il faut avoüer que cette Jeune Dame étoit d'une beauté admirable avec ce vilain deüil : on ne le quitte jamais, à moins que l'on ne ſe remarie ; & par toutes les choſes qu'il faut que les Veuves obſervent en ce Païs-ici, on les contraint de pleurer la mort d'un Epoux qu'elles n'ont quelquefois guére aimé vivant.

J'ai appris qu'elles paſſent la premiere année de leur deüil dans une Chambre toute tenduë de noir, où l'on ne voit pas un ſeul rayon de Soleil : elles ſont aſſiſes les jambes en Croix ſur un petit Matelas de toille de Hollande. Quand cette année eſt finie, elles ſe retirent dans une Chambre tenduë de gris : elles ne peuvent avoir ni Tableaux, ni Miroirs, ni Cabinets, ni belles Tables, ni aucuns meubles d'argent : elles n'oſent porter de Pierreries, & moins encore de couleurs. Quelques modeſtes qu'elles ſoient, il faut qu'elles vivent ſi retirées, qu'il ſemble que leur ame eſt déja dans l'autre monde. Cette grande contrainte eſt cauſe que pluſieurs Dames qui ſont tres riches, & particulierement en beaux Meubles, ſe remarient pour avoir le plaiſir de s'en ſervir.

Aprés les premiers complimens, je m'infor-

formai de la belle Veuve où elle alloit; elle me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle n'avoit vû une Amie de sa Mere qui étoit Religieuse à Lashuelgas de Burgos, qui est une Abbaye celebre où il y a cent cinquante Religieuses, la plûpart Filles de Princes, de Ducs & de Titulados. Elle ajoûta que l'Abbesse est Dame de 14. grosses Villes, & de plus de 50. autres Places, où elle établit des Gouverneurs & des Magistrats; qu'elle est Superieure de 17. Convents; confere plusieurs Benefices, & dispose de 12. Commanderies en faveur de qui il lui plaît. Elle me dit qu'elle avoit dessein de passer quelque tems dans ce Monastere. Pourrez-vous, Madame, lui dis-je vous accoûtumer à une vie aussi retirée que l'est celle d'un Convent ? Il ne me sera pas difficile, dit-elle; je croi même que je voyois moins de monde chez moi, que je n'en verrai là; & en effet excepté la clôture, ces Religieuses ont beaucoup de liberté. Ce sont d'ordinaire les plus belles Filles d'une Maison qu'on y met : ces pauvres enfans y entrent si jeunes, qu'elles ne connoissent ni ce qu'on leur fait quitter, ni ce qu'on leur fait prendre. Dés l'âge de six ou sept ans, & même plutôt, on leur fait faire des Vœux: bien souvent c'est le Pere ou la Mere, ou quelque proche Parent, qui les prononcent pour elles, pendant que la petite Victime s'amuse avec des Confitures, & se laisse habiller comme on veut. Le marché

tient

tient neanmoins ; il ne faut pas ſonger à s'en dédire : mais à cela prés, elles ont tout ce qu'elles peuvent ſouhaiter dans leur condition. Il y en a à Madrid, que l'on appelle les Dames de S. Jacques : ce ſont proprement des Chanoineſſes qui font leurs preuves, comme les Chevaliers de cét Ordre. Elles portent auſſi comme eux une Epée faite en forme de Croix, brodée de ſoye cramoiſi : elles en ont ſur leur Scapulaire & ſur leurs grands manteaux qui ſont blancs. La Maiſon de ces Dames eſt magnifique ; toutes celles qui les vont voir y entrent ſans difficulté : leurs Appartemens ſont tres-beaux ; elles ne ſont pas moins bien meublées qu'elles le ſeroient dans le monde. Elles joüiſſent de tres-groſſes Penſions, & chacune d'elle a trois ou quatre Femmes pour la ſervir. Il eſt vrai qu'elles ne ſortent jamais, & ne voyent leurs plus proches parens qu'au travers de pluſieurs Grilles: cela ne plairoit peut-être pas dans un autre Païs, mais en Eſpagne l'on y eſt accoûtumé.

Il y a même des Convents, où les Religieuſes voyent plus de Cavaliers que les femmes qui ſont dans le monde ; elles ne ſont auſſi guére moins galantes. L'on ne peut avoir plus d'eſprit & de delicateſſe qu'elles en ont : Et comme je vous l'ai déja dit, Madame, la beauté y régne plus qu'ailleurs : mais il faut convenir, qu'il s'en trouve parmi elles qui reſſentent bien vive-

ment

ment d'avoir été ſacrifiées de ſi bonne heure : Elles regardent les plaiſirs qu'elles n'ont jamais goûté, comme les ſeuls qui peuvent faire le bon-heur de la vie. Elles paſſent la leur dans un état digne de pitié, diſant toûjours qu'elles ne ſont là que par force, & que les Vœux qu'on leur fait prononcer à cinq ou ſix ans, doivent être regardez comme des jeux d'enfans.

Madame, lui dis-je, ç'auroit été grand dommage que vos proches vous euſſent deſtinée à vivre ainſi ; & l'on peut juger en vous voyant, que toutes les belles Eſpagnolles ne ſont pas Religieuſes. Helas! Madame, dit-elle en pouſſant un ſoûpir, je ne ſçai ce que je voudrois être, il ſemble que j'aye l'eſprit fort mal tourné, de n'être pas contente de ma fortune : mais on a quelquefois des peines que toute la raiſon ne ſçauroit ſurmonter. En achevant ces mots, elle attacha ſes yeux contre terre, & elle s'abandonna tout d'un coup à une ſi profonde réverie, qu'il me fut aiſé de juger qu'elle avoit de grands ſujets de déplaiſir : quelque curioſité que j'euſſe de les apprendre, il y avoit ſi peu que nous étions enſemble, que je n'oſai la prier de me donner ce témoignage de ſa confiance ; & pour la tirer de la mélancolie où elle étoit, je la priai de me dire des nouvelles de la Cour d'Eſpagne, puiſqu'elle venoit de Madrid. Elle fit effort ſur elle-même pour ſe remettre un peu ; elle nous dit que l'on avoit fait

de

de grandes Illuminations & beaucoup de rejouïssances à là Fête de la Reine-Mere ; que le Roi avoit envoyé un des Gentils-hommes de sa Chambre à Tolede, pour lui faire des Complimens de sa part : mais que ces belles apparences n'avoient pas empêché que le Marquis de Mansera, Major-Dome de la Reine, n'eut reçû ordre de se retirer à vingt lieuës de la Cour ; ce qui avoit fort chagriné cette Princesse. Elle nous apprit que la Flote qui portoit des Troupes en Galice, étoit mal-heureusement perie sur les Côtes de Portugal ; que la petite Duchesse de Terranova devoit épouser Don Nicolo Pignatelli, Prince de Montéleon son Oncle : que le Marquis de Leganez avoit refusé la Viceroyauté de Sardagne, parce qu'il étoit amoureux d'une belle personne qu'il ne pouvoit se resoudre de quitter ; que Don Carlos Omodei Marquis d'Almonazid étoit malade à l'extremité, de desespoir de ce qu'on lui refusoit le traitement de Grand d'Espagne qu'il pretend, pour avoir épousé l'Heritiere de la Maison & du Grandat de Castel Rodrigue ; & que ce qui l'affligeoit le plus sensiblement, c'est que Don Ariel de Gusman, premier Mari de cette Dame, avoit joüi de cét honneur : de maniere qu'il regardoit les difficultez que l'on faisoit, comme attachez à sa personne, & que c'étoit un nouveau sujet de chagrin pour lui. En vérité, Madame, lui dis-je, il m'est difficile de com-

comprendre comme un homme de cœur peut s'abbatre si fortement pour des choses de cette nature; tout ce qui n'attaque ni l'honneur ni la reputation, ne doit point être mortel. L'on n'a pas une ambition si réglée en Espagne, reprit la belle Veuve en souriant, & comme vous voyez, Madame, en voilà une preuve.

Don Frederic de Cardone qui s'interessoit beaucoup pour le Duc de Medina-Celi, lui en demanda des nouvelles. Le Roi, lui dit-elle, vient de le faire President du Conseil des Indes; la Reine-Mere a écrit au Roi, sur le bruit qui court qu'il se veut marier; qu'elle est surprise que les choses soient déja aussi avancées qu'elles le sont, & qu'il ne lui en ait point fait part. Elle ajoûte dans sa Lettre, qu'elle lui conseilloit, en attendant que tout fut prêt pour cette Ceremonie, d'aller faire un voyage en Catalogne & en Arragon. Don Juan d'Autriche en comprend assez la necessité, & il presse le Roi de partir pour contenter les Peuples d'Arragon, en leur promettant par serment, selon la coûtume des nouveaux Rois, de leur conserver leurs anciens Priviléges. Est-ce, Madame, lui dis-je en l'interrompant, que les Arragonnois ont d'autres Priviléges que les Castillans. Oui, reprit-elle, ils en ont d'assez particuliers; & comme vous êtes Etrangere, je croi que vous serez bien-aise que je vous en informe. Voici ce que j'en ai appris.

La Fille du Comte Julien nommé Cava ; étoit une des plus belles personnes du monde : le Roi Don Rodrigue prit une passion si violente pour elle, que son amour n'ayant plus de bornes, son emportement n'en eut point aussi. Le Pere qui étoit alors en Afrique, informé de l'outrage fait à sa Fille, qui ne respiroit que vangeance, traita avec les Maures, & leur fournit les moyens d'entrer dans l'Espagne, * & d'y faire pendant le cours de plusieurs Siecles, tous les desordres dont l'Histoire parle amplement.

Les Arragonnois furent les premiers qui secouërent le joug de ces Barbares ; & ne trouvant plus parmi eux aucuns Princes de la Race des Rois Gots, ils convinrent d'en élire un, & jetterent les yeux sur un Seigneur du Païs appellé Garci Ximenez : mais comme ils étoient les Maîtres de lui imposer des Loix, & qu'il se trouvoit encore trop heureux de leur commander, sous quelque condition qu'ils voulussent lui obeïr, ces Peuples donnerent des bornes bien étroites à son pouvoir.

Ils convinrent entre eux, qu'aussi-tôt que le Monarque dérogeroit à quelqu'une des Loix, il perdroit absolument son pouvoir, & qu'ils seroient en droit d'en choisir un

* Cela arriva en 714. aprés une Bataille donnée le jour S. Martin, où Don Rodrigue perdit la vie ; d'autres disent qu'il s'enfuit en Portugal, & qu'il y mourut dans une Ville appellée Viseii.

un autre, quand bien il ſeroit Payen : & pour l'empêcher de violer leurs Privileges, & les défendre contre lui au peril de la vie, ils établirent un Magiſtrat Souverain qu'ils nomment le Juſticia, lequel devoit être Commis pour veiller à la conduite du Roi, des Juges, & du Peuple; mais la Puiſſance d'un Souverain étant propre à intimider un ſimple particulier, ils voulurent pour affermir le Juſticia dans ſes fonctions, qu'il ne pût être condamné ni en ſa perſonne ni en ſes biens, que par une Aſſemblée complette des Etats, qu'on nomme las Cortés.

Ils ajoûterent encore, que ſi le Roi oppreſſoit quelqu'un de ſes Sujets, les Grands & les Notables du Royaume pourroient s'aſſembler, pour empêcher qu'on ne lui payât rien de ſes Domaines, juſqu'à ce que l'Innocent fut juſtifié, ou qu'il fut rentré dans ſon bien. Le Juſticia devoit tenir la main à toutes ces choſes; & pour faire ſentir de bonne heure à Garci Ximenés le pouvoir que cet homme avoit ſur lui, ils l'éleverent ſur un eſpece de Trône, & voulurent que le Roi ayant la tête nuë ſe mit à genoux devant lui, pour faire ſerment entre ſes mains de garder leurs Privileges. Cette Ceremonie achevée, ils le reconnûrent pour leur Souverain, mais d'une maniere auſſi bizare que peu reſpectueuſe; car au lieu de lui promettre fidelité & obeïſſance, il lui dirent. *Nous qui valons autant que vous, nous vous faiſons nôtre Roi*

& Seigneur, à condition que vous garderez nos Privileges & Franchises, autrement nous ne vous reconnoissons point.

Le Roi Don Pedro dans la suite du tems étant parvenu à la Couronne, trouva que cette coûtume étoit indigne de la grandeur Royale; & elle lui déplût à tel point, que par son Autorité, par ses prieres, & par les offres qu'il fit d'accorder plusieurs beaux Priviléges au Royaume, il obtint que celui-là seroit aboli dans l'Assemblée des Etats; l'on en passa le consentement general, que l'on écrivit, & qui lui fut presenté. Aussi-tôt qu'il eut le Parchemin, il tira son Poignard & se perça la main, disant qu'il étoit bien juste qu'une Loi qui donnoit aux sujets la liberté d'élire leur Souverain, s'efface avec le Sang du Souverain. On voit encore aujourd'hui sa Statuë dans la Salle de la Députation de Sarragosse; il tient le Poignard d'une main, & le Privilége de l'autre: les derniers Rois n'en ont pas été si religieux Observateurs que les premiers.

Mais il y a une Loi qui subsiste encore, & qui est fort singuliere; c'est la Loi de la Manifestation; elle porte que si un Arragonnois a été mal jugé, en consignant cinq cens écus il en peut faire sa Plainte devant le Justicia, lequel est obligé, aprés une exacte perquisition, de faire punir celui qui n'a pas jugé équitablement; & s'il y manque, l'oppressé a recours aux Etats du

Royau-

Royaume, qui s'aſſemblent & nomment neuf perſonnes de leur Corps; c'eſt-à-dire des Grands, des Ecleſiaſtiques, de la petite Nobleſſe, & des Communautez : on en prend trois du premier Corps, & deux de chacun des autres : mais il eſt à remarquer, qu'ils choiſiſſent les plus ignorans pour juger les plus habiles de la Robbe, ſoit pour leur faire plus de honte de leur faute, ou comme ils le diſent, que la Juſtice doit être ſi claire, que les Païſans même, & ceux qui en ſçavent le moins, puiſſent la connoître, ſans le ſecours de l'éloquence. On aſſeure auſſi que les Juges tremblent quand ils prononcent un Arrêt, craignant que ce n'en ſoit un contre eux-mêmes pour la perte de leur vie ou de leurs biens, s'il y commettent la moindre erreur, ſoit par malice ou par inapplication. Helas ! que ſi cette coûtume étoit établie par tout, on verroit des changemens avantageux.

Cependant ce qui n'eſt pas moins ſingulier, c'eſt que la Juſtice demeure toûjours Souveraine; & bien que l'on puniſſe rigoureuſement le mauvais juge de ſon mauvais Arrêt, il ne laiſſe pas de ſubſiſter dans toute ſa force, & d'être executé. S'il s'agit donc de la mort d'un mal-heureux, malgré ſon innocence reconnuë, on le fait mourir: mais les juges ſont executez à ſes yeux; voila une foible conſolation. Si le Juge accuſé a bien fait ſa Charge, ce-

lui qui s'en étoit plaint laisse les cinq cens Ecus qu'il avoit consignez : mais deût-il perdre cent mille livres de rente par l'Arrêt dont il se plaint, l'Arrêt, dis-je, demeure pour bon, & l'on ne condamne le juge qu'à lui payer aussi cinq cens Ecus, le reste du bien de ce juge est confisqué au Roi, ce qui est à mon avis une autre injustice : car enfin, l'on devroit avant toutes choses recompenser celui qui perd par un méchant Arrêt.

Ces mêmes Peuples ont la coûtume de distinguer par le supplice, le crime qu'on a commis; par exemple, un Cavalier qui en a tué un autre en duel (car il est défendu de s'y battre) on lui tranche la tête par devant; & celui qui a assassiné, on la lui tranche par derriere; c'est pour faire connoître celui qui s'est conduit en galant homme ou en traître.

Elle ajoûta qu'à parler en general des Arragonnois, ils avoient un orgueil naturel qu'il étoit difficile de reprimer : mais aussi que pour leur rendre justice, on devoit convenir qu'il se trouvoit parmi eux une élevation d'esprit, un bon goût, & des sentimens si nobles, qu'ils se distinguoient avec avantage de tous les autres Sujets du Roi d'Espagne; qu'ils n'avoient jamais manqué de grands hommes depuis leur premier Roi jusqu'à Ferdinand, & qu'ils en comptoient un nombre si surprenant, qu'il paroissoit y entrer beaucoup d'exageration:

ration; qu'il étoit vrai cependant, qu'ils s'étoient rendus fort recommandables par leur valeur & par leur esprit.

Qu'au reste, leur terroir étoit si peu fertile, qu'excepté quelques vallées qu'on arrosoit par des canaux, dont l'eau venoit de l'Ebre, le reste étoit si sec & si sablonneux, que l'on n'y trouvoit que de la Bruiere & des Rochers; que la Ville de Sarragosse étoit grande, les Maisons plus belles qu'à Madrid, les Places publiques ornées d'Arcades; que la Ruë Sainte où l'on faisoit le Cours étoit si longue & si large, qu'elle pouvoit passer pour une grande & vaste Place; que l'on y voyoit les Palais de plusieurs Seigneurs; que celui de Castelmorato étoit un des plus agreables; que la Voûte de l'Eglise de S. François surprenoit tout le monde; parce qu'étant d'une largeur extraordinaire, elle n'est soûtenuë d'aucuns Pilliers: que la Ville n'étoit point forte, mais que les Habitans en étoient si braves, qu'ils suffisoient pour la défendre; qu'elle n'a point de Fontaine, & que c'est un de ses plus grands defauts; que l'Ebre n'y portoit point de Bateaux, à cause que cette Riviere est remplie de Rochers tres dangereux: qu'au reste, l'Archevêché valoit soixante mille écus de rente; que la Viceroyauté n'étoit d'aucun revenu, & que c'étoit un poste fort honorable, où il ne faloit que de grands Seigneurs en état de faire de la dépense pour soûtenir leur rang, & pour

ſoûmettre des Peuples qui étoient naturellement fiers & imperieux, point affables aux Etrangers, & ſi peu prévenans, qu'ils aimeroient mieux reſter ſeuls toute leur vie dans leurs Maiſons, que de faire les premieres démarches pour s'attirer quelque connoiſſance nouvelle; qu'il y avoit une ſevere inquiſition, dont le Bâtiment étoit magnifique, & un Parlement tres rigide; que cela n'empêche pas qu'il ne ſorte de ce Royaume des Compagnies de Voleurs, appellez *Bandoleros*, qui ſe répandent par toute l'Eſpagne, & qui font peu de quartier aux Voyageurs; qu'ils enlevent quelquefois des Filles de qualité, qu'ils mettent enſuite à rançon, pour que leurs parens les racheptent : mais que lors qu'elles ſont belles, ils les gardent, & que c'eſt le plus grand mal-heur qui puiſſe leur arriver, parce qu'elles paſſent leur vie avec les plus méchantes gens du monde, qui les retiennent dans des Cavernes effroyables, ou qui les menent à Cheval avec eux; qu'ils en ont une jalouſie ſi furieuſe, qu'un de leurs Capitaines ayant été attaqué depuis peu par des Soldats, que l'on avoit envoyez dans les Montagnes pour le prendre, étant bleſſé à mort, & ayant avec lui ſa Maîtreſſe qui étoit de la Maiſon du Marquis de Camaraza Grand d'Eſpagne, lorſqu'elle le vid ſi mal, elle ne ſongea qu'à profiter de ce moment pour ſe ſauver, mais que s'en

étant apperçû, tout mourant qu'il étoit, il l'arrêta par les cheveux, & lui plongea son Poignard dans le sein, ne voulant pas, disoit-il, qu'un autre possedât un bien qui lui avoit été si cher : c'est ce qu'il avoüa lui-même aux Soldats qui le trouverent, & qui virent ce triste Spectacle.

La belle Marquise de Los Rios se tût en cet endroit, & je la remerciay autant que je devois de la bonté qu'elle avoit euë de m'apprendre des choses si curieuses, & que j'aurois peut-être ignorées toute ma vie sans elle. Je ne pensois pas, Madame, me dit-elle, que vous me deussiez des remercimens, & je craignois bien plûtôt d'avoir merité des reproches pour une conversation si longue & si ennuieuse; mais c'est un défaut dans lequel on tombe même sans s'en appercevoir, lorsque l'on raconte quelques evenemens extraordinaires.

Je ne voulus point souffrir qu'elle me quittât pour manger ailleurs, & je l'obligeai de coucher avec moi, parce qu'elle n'avoit pas son lit. Un procedé si franc & si honnête, l'engagea de me vouloir du bien. Elle m'en assura en des termes si tendres, que je n'en pûs douter : car je dois vous dire que les Espagnolles sont plus carressantes que nous, & qu'elles ont pour ce qui leur plaît des manieres bien plus touchantes, & bien plus delicates que les nôtres.

Enfin, je ne pus m'empêcher de lui dire, que si elle avoit pour moi l'amitié dont elle me flattoit, elle auroit aussi la complaisance de m'informer de ce qui lui faisoit de la peine, que je l'avois entenduë soûpirer la nuit; qu'elle ètoit réveuse & mélancolique, & que si elle pouvoit trouver quelque soulagement à partager ses chagrins avec moi, je m'offrois de lui servir de fidele amie. Elle m'embrassa d'un air fort tendre, & me dit, que sans differer d'un moment, elle alloit satisfaire ma curiosité : Ce qu'elle fit en ces termes.

Puisque vous me voulez connoître, Madame, il faut que sans vous rien déguiser, je vous avouë toutes mes foiblesses, & que par ma sincerité, je merite une curiosité aussi obligeante qu'est la vôtre.

Je ne suis point d'une naissance qui me distingue dans le Monde, mon Pere se nommoit Davila, il n'ètoit que Banquier; Mais il ètoit estimé, & il avoit du bien. Nous sommes de Seville, Capitale de l'Andalousie, & nous y avons toûjours demeure. Ma Mere sçavoit le Monde, elle voyoit beaucoup de personnes de qualité, & comme elle n'avoit que moi d'enfans, elle m'élevoit avec de grands soins : on trouvoit que j'y répondois assez, & j'avois le bonheur que l'on ne me voyoit gueres, sans me vouloir du bien.

Nous avions deux Voisins qui venoient

fort

fort ſouvent dans nôtre Maiſon ; ils étoient agréablement reçûs de mon Pere & de ma Mere. Leur condition & leur âge n'avoient aucun rapport : L'un étoit le Marquis de Los Rios, homme riche & de grande naiſſance ; il étoit veuf & d'un âge avancé ; l'autre étoit le Fils d'un gros Marchand qui trafiquoit aux Indes ; il étoit jeune, & bien fait ; il avoit de l'eſprit, & toutes ſes manieres le diſtinguoient avantageuſement. Il s'appelloit Mendez. Il ne fut pas long-tems ſans s'attacher à moi, avec une ſi forte paſſion, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour me plaire, & pour m'engager à quelque retour.

Il ſe trouvoit dans tous les endroits où j'allois ; il paſſoit des nuits entieres ſous mes fenêtres, pour y chanter des paroles qu'il avoit compoſées pour moi, qu'il accompagnoit fort bien de ſa Harpe ; ou pour m'y donner des Concerts : En un mot, il ne negligeoit rien de tout ce qui pouvoit me faire connoître ſa paſſion.

Mais voyant que ſes empreſſemens n'avoient pas tout l'effet qu'il en attendoit, & ayant paſſé un aſſez long-tems de cette maniere, ſans oſer me parler de ſa tendreſſe, il reſolut enfin de profiter de la premiere occaſion qu'il pourroit rencontrer pour m'en entretenir.

Je l'évitois depuis une converſation que j'avois euë avec une de mes Amies, qui avoit bien plus d'experience & d'uſage du

Monde que moi. J'avois ſenti que la preſence de Mendez me donnoit de la joye, que mon cœur avoit une emotion pour lui qu'il n'avoit point pour les autres. Que lorſque ſes affaires ou nos viſites l'empêchoient de me voir, j'étois inquiette; & comme j'aimois cette belle Fille tendrement, & que je lui étois chere, elle avoit remarqué que j'étois moins gaye qu'à l'ordinaire, & que mes yeux quelquefois s'attachoient avec attention ſur Mendez. Un jour qu'elle m'en faiſoit la guerre, je lui dis avec une naïveté aſſez agréable: Ne me réfuſez pas, ma chere Henriette, de me définir les ſentimens que j'ai pour Mendez: Je ne ſçai encore ſi je dois les craindre, & ſi je ne devrois point m'en défendre; mais je ſens bien que j'y aurois beaucoup de peine, & qu'ils me font du plaiſir. Elle ſe prit à rire, elle m'embraſſa, & me dit; Ma chere Enfant, n'en doutez point, vous aimez. J'aime! m'écriai-je avec effroi. Ah! vous me trompez: Je ne veux point aimer; Je ne veux point aimer. Cela ne dépend pas toûjours de nous, continua-t-elle d'un air plus ſerieux, nôtre Etoile en decide avant nôtre cœur: Mais au fonds, qu'eſt ce qui vous épouvante ſi fort? Mendez eſt d'une condition proportionnée à la vôtre, il a du merite, il eſt bien fait, & ſi ſes affaires continuent d'avoir un ſuccés auſſi favorable qu'elles ont eû juſques à preſent, vous pouvez eſperer d'être heureu-

ſe

ſe avec lui. Et qui m'a dit, repris-je en l'interrompant, qu'il ſera heureux avec moi, & même qu'il y penſe? O je vous en répons, me dit-elle: Tout ce qu'il fait a ſes vûës, & l'on ne paſſe pas les nuits ſous les fenêtres, & les jours à ſuivre une perſonne indifferente.

Aprés quelqu'autre diſcours de cette nature, elle me quitta, & je fis deſſein, malgré la répugnance que j'y ſentois, de ne plus donner lieu à Mendez de me parler en particulier.

Mais un ſoir que je me promenois dans le Jardin, il vint m'y trouver. Je fus embarraſſée de me voir ſeule avec lui, & il eût lieu de le remarquer ſur mon viſage, & à la maniere dont je le recevois. Cela ne pût le détourner du deſſein qu'il avoit fait de m'entretenir. Que je ſuis heureux! belle Marianne, me dit-il, de vous trouver ſeule: Mais, que dis-je, heureux? Peut-être que je me trompe; & que je dois craindre que vous ne vouliez pas apprendre un ſecret que je veux vous confier. Je ſuis encore ſi jeune, lui dis-je en rougiſſant, que je ne vous conſeille pas de me rien dire, à moins que vous ne vouliez que j'en faſſe part à mes Amies. Hé quoi! continua-t-il, ſi je vous avois dit que je vous adore, que tout mon repos dépend des diſpoſitions que vous avez pour moi; que je ne ſçaurois plus vivre ſans quelque certitude que je pourrai vous plaire un jour, le diriez-

vous à vos Amies ? Non, lui dis-je avec beaucoup d'embarras, je regarderois cette confidence comme une raillerie; & ne voulant pas la croire, je ne voudrois pas hazarder de la laisser croire à d'autres.

L'on nous interrompit comme j'achevois ces mots ; il me parût qu'il n'étoit guére content de ce que je lui avois répondu : & peu de tems aprés, il trouva l'occasion de m'en faire des reproches.

Je ne pûs les soûtenir, & j'écoutai favorablement le penchant que j'avois pour lui: tout avoit à mon gré une grace particuliere dans sa bouche; & il n'eût guére de peine à me persuader, qu'il m'aimoit plus que toutes les choses du monde.

Cependant, le Marquis de Los-Rios me trouvoit si bien élevée, & toutes mes manieres lui revenoient si fort, qu'il s'attacha uniquement à me plaire. Il avoit de la delicatesse; il ne pouvoit se resoudre de ne me devoir qu'à la seule autorité de mes parens. Il comprenoit assez qu'ils recevroient comme un honneur les intentions qu'il avoit pour moi : mais il vouloit que j'y consentisse, avant que de s'adresser à eux.

Dans cette pensée, il me parla un jour, & me dit tout ce qu'il pût imaginer de plus engageant. Je lui témoignai que je me ferois toûjours un devoir indispensable d'obéir à mon Pere; que cependant nos âges étoient si differens, que je lui conseillois de ne point songer à moi; que j'aurois une éter-

éternelle reconnoissance des sentimens avantageux qu'il avoit pour moi ; que je lui accorderois toute mon estime : mais que je ne pouvois disposer que de cela en sa faveur. Aprés m'avoir entenduë, il fut quelque tems sans parler ; & prenant tout d'un coup une resolution fort genereuse : Aimable Marianne, me dit-il, vous auriez pû me rendre le plus heureux homme du monde, & si vous aviez de l'ambition, je pourrois aussi la satisfaire ; cependant vous me refusez, vous souhaitez d'être à un autre, j'y consens, j'ai trop d'amour pour balancer entre vôtre satisfaction & la mienne ; je vous en fais donc un entier sacrifice, & je me retire pour jamais. En achevant ces mots il me quitta, & me parût si affligé, que je ne pûs m'empêcher d'en être touchée.

Mendez arriva peu aprés, & me trouva triste : il me pressa si fort de lui en apprendre la cause, que je ne pûs lui refuser cette preuve de ma complaisance. Un autre que lui m'auroit eu une sensible obligation de l'exclusion que je venois de donner à son Rival ; mais bien loin de m'en tenir compte, il me dit qu'il voyoit dans mes yeux, que je regretois déja un Amant qui pouvoit me mettre dans un rang plus élevé que lui, & qu'il y avoit bien de la cruauté dans mon procedé. J'essayai inutilement de lui faire connoître l'injustice du sien ; quoi que je pûsse lui dire, il continua de me reprocher mon

mon inconſtance. Je reſtai ſurpriſe & chagrine de cette maniere d'agir, & je demeurai pluſieurs jours ſans vouloir lui parler.

Il fit enfin reflexion qu'il n'avoit point de ſujet de ſe plaindre; il vint me trouver; il me demanda pardon, & me témoigna beaucoup de déplaiſir de n'avoir pas été le Maître de ſa jalouſie. Il s'excuſa comme font tous les Amans, ſur la force de ſa paſſion: j'eus tant de foibleſſe, que je voulus bien oublier la peine qu'il m'avoit cauſée. Nous nous raccommodâmes, & il continua de me rendre des ſoins fort empreſſez.

Son Pere ayant appris la paſſion qu'il avoit pour moi, crût qu'il ne pouvoit lui procurer un Mariage plus convenable; il lui en parla, & vint enſuite trouver mon Pere pour lui en faire la propoſition. Ils étoient amis depuis long-tems; il fut agreablement écouté, & il lui accorda avec plaiſir ce qu'il ſouhaitoit.

Mendez vint m'en apprendre la nouvelle avec des tranſports, qui auroient ſemblé ridicules à toute autre qu'à une Maîtreſſe. Ma Mere m'ordonna d'avoir pour lui des égards; elle me dit que cette affaire m'étoit avantageuſe; & qu'auſſi-tôt que la Flote des Indes ſeroit arrivée, où il avoit un interêt tres-conſiderable, l'on concluroit le Mariage.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, le Marquis de Los Rios étoit retiré dans une de ſes Terres, où il ne voyoit preſque perſon-

ſonne. Il menoit une vie languiſſante qui le tuoit ; il m'aimoit toûjours, & s'empêchoit de me le dire, & de ſe ſoulager par cét innocent remede.

Enfin ſon corps ne pût reſiſter à l'accablement de ſon eſprit, il tomba dangereuſement malade ; & ſçachant des Medecins qu'il n'y avoit point d'eſperance pour lui, il fit un effort pour m'écrire la Lettre du monde la plus touchante, & il m'envoya en même tems une Donation de tout ſon bien, au cas qu'il mourut. Ma Mere ſe trouva dans ma Chambre, lors qu'un Gentilhomme preſenta ce paquet de ſa part ; elle voulut ſçavoir ce qu'il contenoit.

Je ne pûs dans ce moment m'empêcher de lui dire ce qui s'étoit paſſé, & nous fûmes l'une & l'autre dans la derniere ſurpriſe, de l'extrême generoſité du Marquis. Elle lui manda que j'irois avec ma Famille le remercier d'une liberalité que je n'avois point meritée, & en particulier elle me reprit fortement de lui avoir fait un myſtere d'une choſe que j'aurois dû lui dire ſur le champ. Je me jettai à ſes genoux ; je m'excuſai le moins mal qu'il me fut poſſible, & je lui témoignai tant de douleur de lui avoir déplû, qu'elle me pardonna facilement. Au ſortir de ma Chambre, elle fut trouver mon Pere ; & lui ayant appris tout ce qui s'étoit paſſé, ils reſolurent d'aller le lendemain voir le Marquis, & de m'y mener.

Je le dis le ſoir à Mendez, & la crainte que j'avois qu'enfin mes Parens ne me voulussent faire épouser ce Vieillard, si par hazard il échapoit de sa maladie : quelque touchée que je lui parusse, il s'emporta si fort, & il me fit de si grands reproches, qu'il falloit l'aimer autant que je l'aimois pour ne pas rompre avec lui. Mais il avoit un tel ascendant sur mes volontez, qu'encore qu'il fut le plus injuste de tous les hommes, je croyois qu'il fut le plus raisonnable.

Nous fûmes chez le Marquis de Los Rios ; sa Maison de Campagne n'est qu'à deux lieuës de Seville ; tout mourant qu'il étoit, il nous reçût avec tant de joye, qu'il nous fut aisé de la remarquer. Mon Pere lui témoigna son déplaisir, de le trouver dans un état si pitoyable ; il lui fit ses remercimens pour la Donation qu'il m'avoit faite, & l'assura que s'il trouvoit quelque pretexte honnête & plausible, il romproit avec Mendez, auquel il avoit donné sa parole ; que s'il pouvoit y réüssir, il la lui engageoit ; que je ne serois jamais à d'autre qu'à lui. Il reçût cette assurance, comme il auroit pû recevoir sa parfaite felicité : mais il connut bien la douleur que j'en ressentois. Je devins pâle, mes yeux se couvrirent de larmes, & lorsque nous le quittâmes il me pria de m'approcher de lui. Il me dit d'une voix mourante : Ne craignez rien, belle Mariane, je vous aime trop

pour

pour vous déplaire, vous serez à Mendez, puisque Mendez a touché vôtre cœur. Je lui dis que je n'avois point de penchant particulier pour lui; que l'on m'avoit ordonné de le regarder comme un homme qui devoit être mon Epoux, & qu'enfin je le priois de guerir.

Il me semble que c'étoit la moindre démarche que je pouvois faire pour une personne à qui j'avois de si grandes obligations. Il en parût assez satisfait; & faisant un effort pour prendre ma main & la baiser: Souvenez-vous au moins, me dit-il, que vous m'ordonnez de vivre, & que ma vie étant vôtre ouvrage, vous serez obligée de la conserver.

Nous revinmes le soir, & l'impatient Mendez nous attendoit pour me faire de nouveaux reproches. Je les pris à mon ordinaire, comme des preuves de sa passion; & aprés m'être justifiée, je lui demandai si l'on n'avoit point quelques nouvelles de la Flote. Helas! me dit-il, mon Pere en a reçû qui me desesperent, je n'ose vous les apprendre? Avez-vous quelque chose de caché pour moi, lui dis-je, en le regardant tendrement, & pouvez-vous croire que je me démente à vôtre égard? Je suis trop heureux, reprit-il, que vous ayez des dispositions si favorables, & comme en effet je ne puis avoir rien de secret pour vous, il faut que je vous avouë que le Galion dans lequel nous avions tout nôtre bien,

bien, s'est entr'ouvert & a échoüé contre la Côte.

La plus grande partie de sa charge est perduë : mais j'y serois bien moins sensible, quelque interêt que j'y aye, si je n'envisageois pas la suite des malheurs que cette perte me prepare. Vôtre presence aura rendu la santé au Marquis de Los-Rios, l'on sçait dans vôtre Famille ses sentimens pour vous, il est riche & grand Seigneur ; je deviens miserable ; & si vous m'abandonnez, ma chere Marianne, je n'aurai plus d'espoir que dans une prompte mort. Je fus penetrée de douleur à des nouvelles si affligeantes ; je pris une de ses mains, & la serrant dans les miennes, je lui dis, mon cher Mendez, ne croyez pas que je sois capable de vous aimer & de changer, par les effets de vôtre bonne ou de vôtre mauvaise fortune. Si vous étes capable de faire un effort pour lui resister, croyez aussi que j'en serai capable. J'en atteste le Ciel, continuai-je ; & pourvû que vous m'aimiez, & que vous me soyez fidele, je veux bien qu'il me punisse si jamais je change.

Il me témoigna toute la sensibilité qu'il devoit à des assurances si touchantes, & nous resolûmes de ne pas divulguer cét accident.

Je me retirai fort triste, & m'enfermai dans mon Cabinet, rêvant aux suites que pourroit avoir la perte de tant de biens. J'y étois encore, lorsque j'entendis fraper dou-

ement contre les Jalousies qui fermoient ma fenêtre (car j'étois logée dans un Appartement bas) je m'approchai, & je vis Mendez au clair de la Lune. Que faites-vous ici à l'heure qu'il est, lui dis-je? Helas! me dit-il, je venois essayer de vous parler avant que de m'en aller.

Mon Pere vient encore de recevoir des nouvelles du Galion, il veut que je parte tout à l'heure, & que j'aille où il est échoüé pour tâcher d'en sauver quelque chose; il y a fort loin d'ici, & je vais être un tems considerable sans vous voir. Ah! ma chere Marianne, pendant tout ce tems me tiendrez vous ce que vous m'avez promis? puis je esperer que ma chere Maîtresse me sera fidele? Si vous le pouvez esperer, dis-je en l'interrompant, Mendez; que vous ai-je fait pour le mettre en doute? Oüy, continuai-je, je vous aimerai, fussiez-vous le plus infortuné de tous les hommes.

Ce seroit abuser de vôtre patience, Madame, de vous raconter tout ce que nous nous dîmes dans cette douloureuse separation: & bien qu'il n'y parut aucun danger, nos cœurs se saisirent à tel point que nous avions déja un pressentiment des disgraces qui nous devoient arriver. Le jour approchoit, & il falut nous dire adieu; je lui vis repandre des larmes, & j'étois toute moüillée des miennes.

Je me jettai sur mon lit, roulant dans mon esprit mille tristes pensées; & je parus

le

le lendemain si abbatuë, que mon Pere & ma Mere eurent peur que je ne tombasse dangereusement malade.

Le Pere de Mendez les vint voir, pour excuser son Fils de ce qu'il étoit parti sans prendre congé d'eux. Il ajoûta qu'il s'agissoit d'une affaire si pressée, qu'elle ne lui avoit pas laissé un moment à sa disposition. A mon égard, Madame, je n'avois plus de joye, je n'étois sensible à rien; & si quelque chose pouvoit me soulager, c'étoit la conversation de ma chere Henriette, avec qui je me plaignois en liberté de la longue absence de Mendez.

Cependant, le Marquis de Los-Rios étoit hors de danger, & mon Pere l'alloit voir souvent. Je remarquai un jour beaucoup d'alteration sur le visage de ma Mere: elle & mon Pere furent long-tems enfermez avec des Religieux qui les étoient venus trouver; & aprés avoir conferé ensemble, ils me firent appeller, sans que je pûsse en deviner la cause.

J'entrai dans leur Cabinet si émuë, que je ne me connoissois pas moi-même. Un de ces bons Peres, venerable par son âge & par son habit, me dit plusieurs choses sur la résignation que nous devons aux ordres de Dieu, sur sa Providence dans tout ce qui nous regarde; & la fin de son discours fut, que Mendez avoit été pris par les Algeriens; qu'il étoit esclave, & que par malheur ces Corsaires avoient sçû qu'il

étoit

étoit fils d'un riche Marchand, ce qui avoit été cause qu'ils l'avoient mis à une furieuse rançon ; qu'ils étoient à Alger dans le tems qu'il y arriva ; qu'ils auroient bien voulu le ramener, mais que l'argent qu'ils avoient porté pour tous, n'auroit pas suffi pour lui seul : qu'à leur retour ils étoient allez chez son Pere, pour lui apprendre ces fâcheuses nouvelles ; mais qu'ils avoient sçû qu'il s'étoit absenté, & que la perte d'un Galion, sur lequel il avoit tous ses Effets, sans en avoir pû rien sauver, l'avoit reduit à fuïr des Creanciers qui le cherchoient par tout pour le faire mettre en prison ; que les choses étant en cet état, ils ne voyoient guére de remede aux maux du pauvre Mendez ; qu'il étoit entre les mains de Meluza, le plus renommé & le plus interessé de tous les Corsaires ; & que si je suivois leur conseil & celui de mes Parens, je songerois à prendre un autre Parti. J'avois écouté jusques là ces funestes nouvelles, si transie, que je n'avois pû les interrompre que par de profonds soûpirs : mais quand il m'eut dit qu'il falloit penser à un autre Parti, j'éclatai, & fis des cris & des regrets si pitoyables, que je touchai de compassion mon Pere, ma Mere, & ces bons Religieux.

L'on m'emporta dans ma Chambre, comme une Fille plus prés de la mort, que de la vie ; l'on envoya querir Dona Henriette, & ce ne fut pas sans douleur qu'elle

le me vit si malheureuse & si affligée. Je tombai dans une melancolie inconcevable, je me tourmentois nuit & jour, rien n'étoit capable de m'ôter le souvenir de mon cher Mendez.

Le Marquis de Los Rios ayant appris ce qui se passoit, conçut de si fortes esperances, qu'il se trouva bien-tôt en état de venir demander à mon Pere, & même à moi, l'effet des paroles que nous lui avions données. Je voulus lui faire entendre que la mienne n'étoit point dégagée à l'égard de Mendez : qu'il étoit malheureux, mais que je ne lui en étois pas moins promise. Il m'écouta sans se laisser persuader ; & il me dit, que j'avois autant d'envie de me perdre, que les autres en ont de se sauver ; que c'étoit moins son interêt que le mien qui le faisoit agir : Et ravi d'avoir un pretexte qui lui sembloit plausible, il pressa mon Pere avec tant de chaleur, qu'il consentit à tout ce qu'il souhaitoit.

Je ne puis vous representer, Madame, dans quelle douleur j'étois abîmée. Qu'est devenuë, Seigneur, disois-je au Marquis, cette scrupuleuse delicatesse, qui vous empêchoit de vouloir mon cœur d'une autre main que de la mienne ? Si vous me laissiez au moins le loisir d'oublier Mendez, peut-être que son absence & ses disgraces me le rendroient indifferent ; Mais dans le tems où je suis toute occupée du cruel accident qui me l'arrache, vous ajoûtez de nouvel-
les

les peines à celles que j'ai déja, & vous croyez qu'avec ma main je pourrois vous donner ma tendresse.

Je ne sçai ce que je croi, me disoit il, ni ce que j'espere; je sçai bien que ma complaisance a pensé me coûter la vie, que si vous n'êtes point destinée pour moi, un autre vous possedera; que Mendez par l'état de sa Fortune n'y doit plus pretendre; & qu'enfin puisque l'on veut vous établir, vous avez bien de la dureté de refuser que ce soit avec moi. Vous n'ignorez pas ce que j'ai fait jusques ici pour vous plaire, mon procedé vous doit être caution de mes sentimens, & qui vous répondra d'un autre cœur fait comme le mien ?

Les jours se passoient ainsi dans les disputes, dans les prieres, & dans une affliction continuelles.

Le Marquis faisoit bien plus de progrès sur l'esprit de mon Pere que sur le mien; Enfin ma Mere m'ayant envoyé querir un jour, elle me dit, qu'il n'y avoit plus à balancer, & que mon Pere vouloit absolument que j'obeïsse à ses ordres. Ce que je pûs dire pour m'en dispenser, mes larmes, mes remontrances, ma douleur, mes prieres, tout cela fut inutile, & ne m'attira que des duretez.

L'on prepara toutes les choses necessaires pour mon Mariage; le Marquis voulut que tout eût un air de magnificence convenable à sa Qualité; il m'envoya une Cas-

ſette pleine de Bijoux, & pour cent mille livres de Pierreries. Le jour fatal pour nôtre Hymen fut arrêté. Me voyant reduite dans cette extremité, je pris une reſolution qui vous ſurprendra, Madame, & qui marque une grande paſſion. J'allai chez Dona Henriette ; cette Amie m'avoit toûjours été fidele, je me jettai à ſes pieds ; je la ſurpris par une action ſi extraordinaire. Ma chere Henriette, lui dis-je, fondant en larmes, il n'y a plus de remede à mes maux, ſi vous n'avez pitié de moi ; ne m'abandonnez pas, je vous en conjure, dans le triſte état où je ſuis ; c'eſt demain que l'on veut que j'épouſe le Marquis de Los-Rios. Il n'eſt plus poſſible que je l'évite. Si l'amitié que vous m'avez promiſe eſt à toute épreuve, & vous rend capable d'une réſolution genereuſe, vous ne me refuſerez point de ſuivre ma Fortune, & de venir avec moi à Alger payer la rançon de Mendez, & le tirer du cruel eſclavage où il eſt. Vous me voyez à vos genoux, continuai-je, en les embraſſant (car quelques efforts qu'elle eût pû faire, je n'avois pas voulu me lever) je ne les quitterai point que vous ne m'ayez donné vôtre parole de faire ce que je ſouhaite. Elle me témoigna tant de peine de me voir à ſes pieds, que je me levai pour l'obliger à me répondre. Auſſi-tôt elle m'embraſſa avec de grands témoignages de tendreſſe. Je ne vous refuſerai jamais rien, ma chere Marianne,

me

me dit-elle, fût-ce ma propre vie; mais vous allez vous perdre, & me perdre avec vous. Comment deux Filles pourront elles executer ce que vous projettez ? Nôtre âge, nôtre ſexe, & vôtre beauté, nous expoſeront à des avantures, dont la ſeule imagination me fait fremir : ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que nous allons combler nos Familles de honte; & ſi vous y aviez fait de ſerieuſes reflexions, il n'eſt pas poſſible que vous puſſiez vous y reſoudre. Ah ! Barbare, m'écrai-je, plus Barbare que celui qui retient mon Amant, vous m'abandonnez; mais bien que je ſois ſeule, je ne laiſſerai pas de prendre mon parti, auſſi bien le ſecours que vous pourriez me donner, ne me pourroit être fort utile : Reſtez, reſtez, j'y conſens, il eſt juſte que j'aille, ſans aucune conſolation, affronter tout le peril; j'avouë même qu'une telle démarche ne convient qu'à une Fille deſeſperée.

Mes reproches & mes larmes émûrent Henriette; elle me dit que mon interêt l'avoit obligée autant que le ſien propre, de me parler comme elle avoit fait; mais qu'enfin, puiſque je perſiſtois dans mon premier ſentiment, & que rien ne pouvoit m'en détourner, elle étoit reſoluë de ne me point abandonner : Que ſi je l'en voulois croire, nous nous traveſtirions: Qu'elle ſe chargeroit d'avoir deux Habits d'Homme, & que c'étoit à moi de pour-

voir à tout le reste. Je l'embrassai avec mille témoignages de reconnoissance & de tendresse.

Je lui demandai ensuite si elle avoit vû les Pierreries que le Marquis m'avoit envoyées : Je les porterai, lui dis-je, pour en payer la rançon de Mendez. Nous résolûmes de profiter de tous les momens ; parce qu'il n'y en avoit aucun à perdre, & nous ne manquâmes ni l'une, ni l'autre, à rien de ce que nous avions projetté.

Jamais deux Filles n'ont été mieux déguisées que nous le fûmes, sous l'Habit de deux Cavaliers. Nous partîmes cette même nuit, & nous nous embarquâmes sans avoir trouvé le moindre obstacle ; mais aprés quelques jours de navigation, nous fûmes surprises d'une tempête si violente, que nous crûmes qu'il n'y avoit point de salut pour nous. Dans tout ce désordre & ce peril, je sentois bien moins de crainte pour moi, que de douleur de n'avoir pû mettre mon cher Mendez en liberté, & d'avoir engagé Henriette à suivre ma mauvaise fortune. C'est moi, lui disois-je, en l'embrassant, c'est moi, ma chere Compagne, qui excite cet orage ; si je n'étois pas sur la Mer, elle seroit calme : Mon malheur me suit en quelque lieu que j'aille, j'y entraîne tout ce que j'aime. Enfin, aprés avoir été un jour & deux nuits dans des allarmes continuelles, le tems changea, & nous arrivâmes à Alger.

J'étois

J'étois si aise de me voir en état de délivrer Mendez, que je ne comptois pour rien tous les dangers que j'avois courus: Mais, ô Dieu! que devins-je en débarquant, lors qu'aprés toute la perquisition que l'on pût faire, je connûs qu'il n'y avoit point d'esperance de retrouver la Cassette où j'avois mis tout ce que j'avois de plus précieux: Je me sentis pressée d'une si violente douleur, que je pensai expirer avant que de sortir du Vaisseau. Sans doute, cette Cassette, qui étoit petite, & dont je pris peu de soin pendant la tempête, tomba dans la Mer, ou fut volée: lequel que ce soit des deux, je fis une perte considerable, & il ne me restoit plus que pour deux mille Pistolles de Pierreries, que j'avois gardées à tout évenement, & que je portois sur moi.

Je résolus avec cela, de faire une tentative prés du Patron de Mendez. Aussi-tôt que nous fûmes dans la Ville, nous nous informâmes de sa Maison, & l'ayant apprise sans peine (car Meluza étoit fort connu) nous nous y fîmes conduire vêtuës encore en Cavaliers.

Je ne puis vous exprimer, Madame, dans quel trouble j'étois en approchant de cette Maison, où je sçavois que mon cher Amant languissoit dans les fers; quelles tristes reflexions ne faisois-je point? Hélas! qu'est-ce que je devins, lors qu'en entrant chez ce Corsaire, je vis Mendez enchaîné avec plusieurs autres, que l'on alloit mener

à la Campagne pour les faire travailler à polir le Marbre ? Je ſerois tombée à ſes pieds, ſi Henriette ne m'avoit ſoûtenuë. Je ne ſçavois plus ni où j'étois, ni ce que je faiſois. Je voulois lui parler ; mais la douleur m'avoit ſi fort ſerré le cœur & lié la langue, que je ne pûs proferer une ſeule parole. Pour lui il ne me regarda pas, il étoit ſi triſte & ſi abbatu qu'il n'avoit des yeux pour perſonne ; & il falloit l'aimer autant que je l'aimois pour le pouvoir reconnoître, tant il étoit changé.

Aprés avoir été quelque tems à me remettre de cette violente agitation, j'entrai dans une Salle baſſe, où l'on me dit que Meluza étoit ; je le ſalüai, & je lui dis le ſujet de mon Voyage ; que Mendez étoit mon proche Parent, qu'il avoit été ruïné par la perte d'un Galion, & par ſa captivité, & que c'étoit ſur mon propre bien que je prenois dequoi payer ſa rançon. Le Maure me parut fort indifferent à tout ce que je lui diſois ; & me regardant dédaigneuſement, il me répondit qu'il ne s'informoit point où je prendrois cet argent : mais qu'il ſçavoit de ſcience certaine, que Mendez étoit riche ; que cependant, pour me marquer qu'il ne vouloit pas ſe ſervir de tous ſes avantages, il ne le mettoit qu'à vingt mille Ecus.

Hélas ! que ç'auroit été peu, ſi je n'avois pas perdu mes Pierreries : mais que c'étoit trop en l'état où je me trouvois. Enfin,

fin, aprés avoir long-tems disputé inutilement, je pris tout d'un coup une résolution qui ne pouvoit être inspirée que par un amour extrême.

Voilà tout ce que j'ai, dis je au Corsaire en lui donnant mes Diamans, cela ne vaut pas ce que tu demandes : Prens-moi pour ton Esclave, & sois bien persuadé que tu ne me garderas pas long-tems. Je suis Fille unique d'un riche Banquier de Seville; retiens-moi pour ôtage, & laisse aller Mendez, il reviendra bien tôt pour me retirer. Le Barbare fut surpris de me trouver capable d'une résolution si genereuse & si tendre. Tu es digne, me dit-il, d'une meilleure fortune : Va, j'accepte le parti que tu m'offre; j'aurai soin de toi, & te serai bon Patron. Il faut que tu quittes l'Habit que tu portes, pour en prendre un convenable à ton Sexe ; tu garderas même tes Pierreries si tu veux ; j'attendrai aussi bien pour le tout que pour une partie.

Doña Henriette étoit si confuse & si éperduë du marché que je venois de conclure, qu'elle ne pouvoit assez m'exprimer son déplaisir : mais enfin malgré toutes ses remontrances & ses prieres, je tins ferme, & Meluza me fit apporter un Habit d'Esclave, dont je m'habillai. Il me conduisit dans la Chambre de sa femme, à laquelle il me donna, aprés lui avoir raconté ce que je faisois pour la liberté de mon Amant.

Elle en parût touchée, & me promit qu'elle adouciroit le tems de ma servitude par tous les bons traitemens qu'elle me pourroit faire.

Le soir, quand Mendez fut de retour, Meluza le fit appeller, & lui dit que comme il étoit de Seville, il lui vouloit faire voir une Esclave qu'il avoit achetée, parce qu'il la connoîtroit peut-être.

Aussi tôt on me fit entrer. Mendez à cette vûë perdant toute contenance, vint se jetter à mes genoux ; & prenant mes mains qu'il baisoit tendrement, & qu'il moüilloit de ses larmes, il me dit tout ce qui se peut penser de plus touchant & de plus tendre. Meluza & sa femme se divertirent, de voir les differens mouvemens de joye & de tristesse, d'amour & de peine, dont nous étions agitez : enfin ils apprirent à Mendez les obligations qu'il m'avoit ; qu'il étoit libre, & que je resterois à sa place. Il fit tout ce que l'on pût faire pour me détourner de prendre un tel parti. Hé quoi ! me disoit-il, vous voulez que je vous charge de mes chaînes, ma chere Maîtresse, pourrai-je être libre quand vous ne le serez pas ? Je vais donc faire pour vous ce que vous venez de faire pour moi ; je me vendrai ; & je vous racheterai de cet argent : car enfin, considerez que quand même je serois en état aussi-tôt que j'arriverai à Seville, d'y trouver des secours & de revenir sur mes pas pour vous ramener,

je

je ne pourrois cependant me resoudre de vous quitter. Jugez donc si je le pourrai; dans un tems où ma fortune ne me promet rien, & que je suis le plus mal-heureux de tous les hommes. J'opposai à toutes ses raisons la tendresse de mon Pere, qui ne me laisseroit pas Esclave aussi tôt qu'il le sçauroit. Enfin, j'employai tout le pouvoir que j'avois sur son esprit, pour qu'il profitât de ce que je faisois en sa faveur.

Que vous dirai-je, Madame, de nôtre separation? elle fut si douloureuse, que les paroles ne peuvent exprimer ce que nous sentîmes. J'obligai Henriette de partir avec lui, afin qu'elle allât solliciter & presser mes Parens de faire leur devoir à mon égard.

Cependant, mon Pere & ma Mere étoient dans une affliction inconcevable; & lorsqu'ils s'apperçûrent de ma fuite, ils en penserent mourir de douleur.

Ils se reprochoient sans cesse, ce qu'ils avoient fait pour m'obliger à épouser le Marquis de Los-Rios. Il n'étoit pas de son côté dans un moindre desespoir; ils me faisoient chercher inutilement dans tous les endroits où ils pouvoient s'imaginer, que je me serois cachée.

Deux années entieres s'écoulerent; sans que je recûsse ni nouvelles ni secours de Mendez; ce qui me fit croire avec beaucoup d'apparence, qu'Henriette & lui étoient péris sur Mer. Je leur avois donné

toutes les Pierreries que Meluza m'avoit laissées : mais ce n'étoit pas leur perte, ni celle de ma liberté, que je regretois. C'étoit mon cher Amant & ma fidelle Amie, dont le souvenir m'occupoit sans cesse, & me causoit une affliction sans égale. Je n'avois plus de repos ni de santé ; je pleurois nuit & jour ; je refusois de sortir d'esclavage en negligeant d'écrire à mon Pere ma triste Destinée. Je ne souhaitois qu'une prompte mort, & j'aurois voulu la rencontrer pour finir mes peines & mes malheurs.

Meluza & sa femme avoient pitié de moi : ils ne doutoient point que Mendez ne fut peri ; ils me traitoient moins cruellement que ces gens-là n'ont accoûtumé de traiter les mal heureux qui tombent entre leurs mains.

Un jour que Meluza revenoit de course, il ramena plusieurs personnes de l'un & l'autre sexe qu'il avoit prises ; mais entr'autres une jeune Fille de condition, qui étoit de Seville, & que je connoissois. Cette vûë renouvella toutes mes douleurs ; elle fût fort surprise de me trouver dans ce triste lieu. Nous nous embrassâmes tendrement ; & comme je gardois un profond silence : Comment, belle Marianne, me dit elle, êtes-vous si indifferente pour vos Proches & pour vôtre Patrie, que vous n'avez aucune curiosité d'en apprendre des nouvelles ? Je levai les yeux vers le Ciel, &

pous-

poussant un profond soûpir, je la priai de me dire si l'on ne sçavoit point en quel lieu Mendez & Henriette étoient peris. Qui vous a dit qu'ils soient peris, reprit-elle; ils sont à Seville, où ils menent une vie fort heureuse.

Mendez a rétabli ses affaires, & s'est fait un plaisir & un honneur de publier par tous les extrêmes obligations qu'il avoit à Henriette. Peut-être ignorez-vous, continua-t-elle, que Mendez avoit été pris & fait Esclave par les Algerins, cette genereuse Fille se travestît, & vint le râcheter jusqu'ici; mais il n'en a pas été ingrat, il l'a épousée.

C'est une union charmante entr'eux; l'himen n'en a point banni l'amour. Comme elle parloit encore, elle s'apperçût tout d'un coup que j'étois si changée, qu'il sembloit que j'allois mourir; mes forces m'abandonnerent; mes yeux se fermerent, & je tombai évanouë entre ses bras; elle s'effraya extrémement; elle appella mes Compagnes qui me mirent au lit, & tâcherent de me tirer d'un état si pitoyable.

Cette belle Fille s'y empressa plus qu'aucune autre; & lors que je fus revenuë à moi, je commencai à me plaindre: je poussai des soûpirs & des sanglots capables d'émouvoir quelque chose de plus barbare qu'un Corsaire.

Meluza en effet fut touché du recit d'une trahison si inçoncevable, & sans m'en rien

dire il s'informa de sa nouvelle Esclave du nom de mon Pere, il lui écrivit aussi-tôt tout ce qu'il sçavoit de mes malheurs.

Ces Lettres penserent faire mourir ma Mere, elle ne pouvoit s'imaginer qu'à-dix-huit ans je fusse dans les fers, sans verser un torrent de larmes: mais ce qui augmenta tous ses deplaisirs, c'étoit le desordre des affaires de mon Pere. Plusieurs Banqueroutes considerables l'avoient ruïné, il n'étoit plus dans le Commerce, & c'étoit une chose impossible de trouver les vingt mille Ecus que Meluza vouloit avoir pour ma rançon.

Le genereux Marquis de LosRios apprit ces nouvelles, & vint trouver mon Pere pour lui offrir tout ce qui étoit à son pouvoir. Je ne le fais point, lui dit-il, en vuë de violenter les inclinations de vôtre Fille lorsqu'elle sera ici, je l'aimerai toûjours; mais je ne la chagrinerai jamais. Comme mon Pere n'avoit point d'autre parti à prendre, il accepta ce qui lui étoit presenté de si bon cœur; & aprés lui avoir témoigné sa reconnoissance, pour des obligations si peu communes, il s'embarqua, & arriva heureusement à Alger, dans le tems où je ne songeois qu'à mourir.

Il m'épargna tous les réproches que je meritois, il me racheta, & racheta à ma priere cette aimable Fille de Seville : Sa rançon étoit mediocre. Nous retournâmes ensemble, & ma Mere me reçût avec tant de

de joye, qu'il ne s'en peut ressentir une plus parfaite. J'y répondis autant qu'il me fut possible; mais, Madame, je portois toûjours dans mon cœur le trait fatal qui m'avoit blessée; tout ce que ma raison me pouvoit representer, n'étoit pas capable d'effacer de mon souvenir l'Image du traître Mendez.

Je vis le Marquis de Los Rios; il n'osa me parler des sentimens qu'il avoit conservez pour moi; mais je lui avois des obligations si pressantes, que la reconnoissance me fit faire pour lui, ce que l'inclination m'auroit fait faire pour un autre.

Je lui offris ma main, & il me donna la sienne avec autant de passion, que s'il n'avoit pas eu des sujets essentiels de se plaindre de moi.

Je l'épousai enfin; & comme j'apprehendois de revoir Mendez, cet ingrat auquel je devois tant d'horreur, & pour lequel j'en avois si peu, je priai le Marquis que nous demeurassions à la Maison de Campagne qu'il avoit prés de Seville.

Il vouloit toûjours ce que je voulois, avec la derniere complaisance: il souhaita même que mon Pere & ma Mere s'y retirassent; il adoucit le méchant état de leur Fortune par des liberalitez essentielles, & je puis dire, qu'il ne s'est jamais trouvé une Ame plus véritablement grande. Jugez, Madame, de tous les reproches que je faisois à mon cœur, de n'être pas pour lui aussi tendre qu'il le devoit: Mais c'étoit un crime où mon malheur seul avoit part; Il ne dépendoit point de moi d'oublier Mendez, & je sentois toûjours de nouveaux déplaisirs, lorsque j'apprenois sa felicité avec l'infidele Henriette.

Aprés avoir passé deux ans dans une continuelle attention sur moi même, pour ne rien faire qui ne fût agreable à mon Epoux, le Ciel me l'ôta, ce genereux Epoux; & il fit pour moi dans ces derniers momens, ce qu'il avoit toûjours fait jusqu'alors; c'est-à-dire, qu'il me donna

tout

tout son bien, avec des témoignages d'estime & de tendresse, qui relevoient beaucoup un Don si considerable Il me rendit la plus riche veuve d'Andalousie ; mais il ne sçût me rendre la plus heureuse.

Je ne voulus point retourner à Seville, où mes Parens me souhaitoient ; & pour m'en éloigner, je pris le pretexte qu'il falloit que j'allasse dans mes Terres y donner les ordres nécessaires. Je partis ; mais comme il y a une fatalité particuliere dans tout ce qui me regarde, en arrivant à une Hôtellerie, le premier objet qui frapa ma vûë, ce fut l'infidele Mendez, Il étoit en grand deüil, & il n'avoit rien perdu de tout ce qui me l'avoit fait trouver trop aimable. Je frissonnai, je pâlis ; & voulant m'éloigner promptement de lui, je me sentis si foible, & si tremblante, que je tombai à ses pieds. Quoi qu'il ne me connût pas encore, il s'empressa pour m'aider à me relever ; mais la grande Mante sous laquelle j'etois cachée, s'étant ouverte, que devint-il, en me voyant : Il ne resta guéres moins éperdu que moi. Il voulut s'approcher ; mais jettant un regard furieux sur lui : Oseras-tu, Parjure, lui dis-je, oseras-tu t'approcher de moi ? Ne crains-tu point la juste punition de tes perfidies ? Il fut quelque tems sans me répondre, & j'allois le quitter, lorsqu'il s'y opposa. Accablez-moi de reproches, Madame, me dit-il ; donnez-moi les Noms les plus odieux, je suis digne de toute vôtre haine ; mais ma mort va bien tôt vous vanger, oüi je mourrai de douleur de vous avoir trahie & de vous avoir déplu ; & si je regrette quelque chose en mourant, c'est de n'avoir qu'une vie à perdre, pour expier les crimes dont vous pouvez justement m'accuser. Il me parut fort touché en achevant ces mots : Et plût au Ciel que l'on pût se promettre un véritable repentir d'un traître ! Je ne voulus pas hazarder une plus longue conversation avec lui, Je le quittai sans

daigner

daigner lui répondre ; & cette marque de mépris & d'indifference lui fut sans doute plus sensible que tous les reproches que j'aurois pû lui faire.

Il avoit perdu sa Femme depuis quelque tems, cette infidele qui lui avoit aidé à se revolter, contre tous les devoirs de l'Amour, de l'Honneur, & de la Reconnoissance, & depuis ce jour-là il me suivit par tout. Il étoit comme une Ombre plaintive attachée à mes pas ; car il devint si maigre, si pâle, & si changé, qu'il n'étoit plus reconnoissable. O Dieu ! Madame, qu'elle violence ne me faisois-je point, pour continuer de le maltraiter ? Je sentis enfin, que je n'avois plus le courage de resister à la foiblesse de mon cœur, & à l'ascendant que ce malheureux a sur moi. Plûtôt que de faire une faute si honteuse, & de lui pardonner, je partis pour Madrid : j'y ai des Parens, je cherchai parmi eux un azile contre mes propres mouvemens.

Je n'y fus pas long-tems que Mendez ne l'apprit, & ne m'y vint chercher. Je vous avouë que je n'étois point fâchée de ce qu'il faisoit encore pour me plaire ; mais malgré le penchant que j'ai pour lui, je fis une forte resolution de l'éviter, puisque je ne le pouvois haïr ; & sans que personne l'ait sçû, j'ai pris le chemin de Burgos, où je vais m'enfermer avec une de mes Amies qui y est Religieuse. Je me flatte, Madame, d'y trouver plus de repos que je n'en ai eu jusqu'à present.

La belle Marquise se tût en cet endroit, & je lui témoignai une reconnoissance particuliere de la grace qu'elle m'avoit faite. Je l'assurai de la part que je prenois à ses déplaisirs : je la conjurai de m'écrire, & de me donner de ses nouvelles à Madrid, & elle me le promit le plus obligeamment du monde

Nous apprîmes le lendemain qu'il étoit impossible de partir, parce qu'il avoit neigé toute la nuit, & que l'on ne voyoit aucuns sentiers bat-

tus dans la Campagne : mais nous avions une assez bonne Compagnie pour nous en consoler, & nous passions une partie du tems à joüer à l'Ombre, & l'autre en conversation. Aprés avoir été trois jours avec la Marquise de Los-Rios, sans m'être apperçûë de la longueur du tems, par le plaisir, que je trouvois à l'entendre & à la voir (car elle est une des plus aimables Femmes du Monde) nous nous separâmes avec une véritable peine, & ce ne fut pas sans nous être encore promis de nous écrire, & de nous revoir.

Le tems s'est adouci, j'ai continué mon Voyage pour arriver à Lerma Nous avons traversé des Montagnes effroyables, qui portent le nom de Sierra de Cogollos : ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que nous nous y sommes rendus. Cette Ville est petite, elle a donné son Nom au fameux Cardinal de Lerma, premier Ministre de Philippe III. C'est celui à qui Philippe IV. ôta les grands biens qu'il avoit reçûs du Roi son Maitre. Il y a un Château que je verrai demain, & dont je vous pourrai parler dans ma premiere Lettre : L'on m'avertit qu'un Courier extraordinaire vient d'arriver, & qu'il partira cette nuit. Je profite de cette occasion pour vous donner de mes Nouvelles, & finir cette longue Lettre ; car en vérité je suis lasse du chemin, & lasse d'écrire ; mais je ne le serai jamais de vous aimer, ma chere Cousine, soyez-en bien persuadée. Adieu. Je suis toute à vous.

De Lerma ce 5. de Mars 1679.

Fin du premier Tome.